NOUVELLE ECOLE

groupes de recherche et d'études pour la civilisation européenne

numéro 10 |
septembre-octobre 1969 |
mélanges |

qu'est-ce que NOUVELLE ECOLE

Le mouvement des connaissances s'implifie au XX° s. à une vitesse vertigineuse. Et l'on ne peut que s'en féliciter. Ce développement présente pourtant deux graves défauts.

Il manque d'équilibre. Le progrès des connaissances techniques, notre savoir sur le monde, est allé beaucoup plus vite que notre savoir sur nous-mêmes. Certaines recherches ont été délibérément freinées, certains domaines sont encore régis par des systèmes dogmatiques ou des idées reçues.

Par ailleurs, au fur et à mesure que la connaissance avance et se formule dans l'abstrait, le savoir sur les choses parait se détacher des choses. Il se retourne parfois contre elles. Certaines théories ne semblent élaborées que pour nier des lois naturelles immuables, les valeurs fondamentales d'une civilisation occidentale trois fois millénaire, ou les simples évidences du sens commun.

Dans ce flot de théories d'une égale assurance, mais bien souvent contradictoires, se dessine peu à peu une tendance à l'ahurissement dont les esprits sont victimes. Un nouveau sophisme, profondément négateur celui-là, tend à décourager la raison en utilisant les mots pour eux-mêmes. Et la connaissance se détruit à ce mot d'ordre : Tout égale tout.

La revue *NOUVELLE ECOLE,* les Groupes de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE) qui contribuent à ses travaux, ont par conséquent une double tâche :

1. Etudier et analyser un certain nombre de thèses et de faits nouveaux, émanant d'autorités incontestables, qui apportent au monde contemporain des éléments essentiels de connaissance, mais qui restent noyés dans le fatras des derniers dogmatismes, parce qu'ils remettent en cause des idéologies périmées.

Ces analyses se doublent évidemment des synthèses nécessaires à faire le point dans tous les domaines. Tant il est vrai qu'une démarche rationnelle, jointe à un certain recul vis-à-vis de l'accessoire, permet de discerner combien l'essentiel est lié dans l'Histoire, la philosophie, la biologie, les sciences humaines et physiques, ou le mouvement des idées.

2. Dégager ensuite la signification profonde, épuiser toutes les conséquences de l'état réel des connaissances actuelles. Montrer, à l'exclusion de tout argument politique ou polémique, mais avec l'esprit d'initiative, de tolérance et de réflexion propre aux Occidentaux, comment les faits confirment ou bien démentent des théories qui n'auraient, de toute façon, jamais dû s'en écarter. ■

*

NOUVELLE ECOLE *what is*

*

The evolution of knowledge has been moving forward at a breathtaking speed in the 20th century. This is a development on which we can only congratulate ourselves. And yet, it brings with it two serious disadvantages.

First of all, it lacks balance. Technical know-how, our understanding of the world, has advanced more rapidly than our understanding of ourselves. Dogmatism and unchallenged ideas still hold sway in certain fields.

Moreover, as the formulation of knowledge in the asbtract increases, our knowledge about things seems to become divorced from the practical reality of the things themselves. It sometimes turns against them. Some theories seem elaborated expressly to contradict the immutable natural laws, the values underlying the 3.000 years of Western civilization, or simply the evidence of common sense.

From the deluge of theories, all proposed with equal conviction, yet completely contradictory, there is slowly emerging a tendency toward the state of mental bewilderment to which the mind is reduced. A new and profoundly negative sophism is working against rationality by using words for their own sake. And knowledge is destroyed with the slogan : « Every thing equals every thing else ».

The review ***NOUVELLE ECOLE***, and the « Study and Reserach Groups concerned into European Civilization » (GRECE), which contribute to its work, have therefore a two-fold task :

1. To study and analyse first of all a certain number of theories and new facts, from acknowledged authorities, which brings to the world of today elements essential to understanding, but which have remained submerged beneath the clutter of the latest dogmatisms because they reopen the debate on out-dated ideologies.

These analyses are companied by the synthèses necessary to bring our their application in all fields of knowledge : since it is true that a reasoned analysis, coupled with a certain detachment from incidental points, shows the closeness of the link between the essential matter of History, Philosophy and Biology, social science and physical science, or the movement of ideas.

2. Secondly, to seek to bring out the profound significance, to follow up all the implications of the real state of knowledge today. To show, not by political nor polemical arguments, but with the initiative, tolerance and thoughtfulness which characterise the Western mind, how the facts confirm or deny these theories which should never have moved so far from factual evidence. ■

les prochains numéros

1969 - 70

novembre-décembre : la famille
janvier-février : les techniques d'ahurissement
mars-avril : mélanges
mai-juin : l'anthropologie
juillet-août : l'empirisme logique
septembre-octobre : mélanges
novembre-décembre : l'eugénisme

1971

janvier-février : les Celtes
mars-avril : mélanges
mai-juin : les nouveaux théologiens
juillet-août : le Proche-Orient
septembre-octobre : mélanges
novembre-décembre : l'univers et la vie

1972

janvier-février : le Japon
mars-avril : mélanges
mai-juin : le sport, le jeu

sommaire

	page 5	ITINERAIRE
le problème de l'avortement	page 9	Jean-Claude VALLA
fouilles en France et en Europe du nord	page 18	Yves ESQUIEU
intégration scolaire et psychologie raciale	page 21	Alain de BENOIST
les greffes d'organes	page 28	Dr. Roger VETILLARD
références	page 35	BIBLIOGRAPHIE
documents	page 40	
entretien avec Georges Dumézil	page 41	
analyse	page 45	
	page 49	COURRIER
les Occidentaux malades de la peste ?	page 55	TRIBUNE LIBRE
	page 65	SIGNES des TEMPS
	page 73	NOUVELLE ECOLE
	page 74	GRECE

numéro dix / septembre - octobre / deuxième année / automne 1969

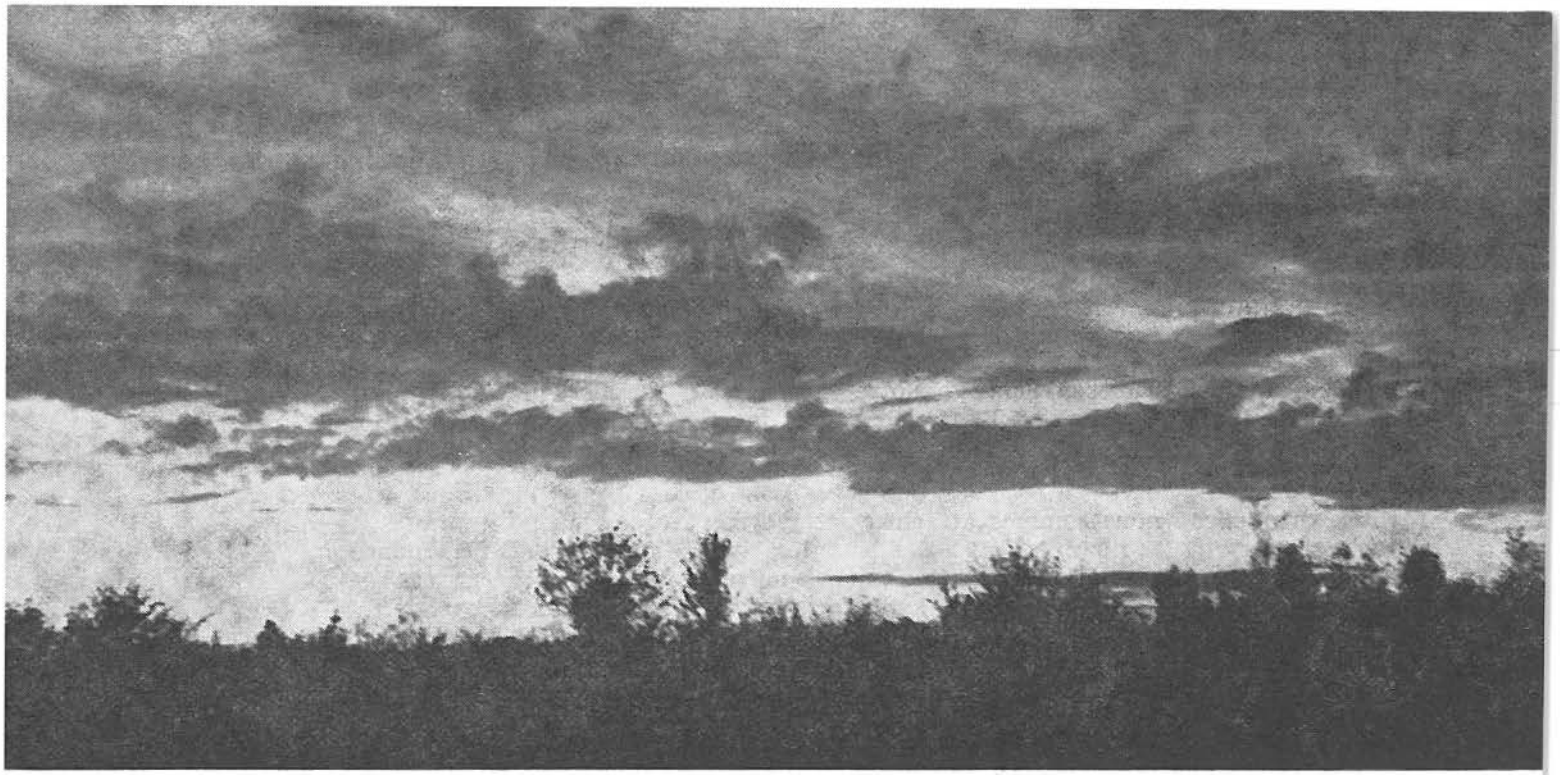
NOUVELLE ECOLE paraît tous les deux mois / son directeur administratif est Jacques Douris, assisté d'Evelyne Vernin et de Jean Y. Blochet / la mise en page et la maquette ont été réalisées par Alain de Benoist / chaque numéro est vendu 5 F / les conditions d'abonnement se trouvent en page 75 / la revue est tirée sur les presses de l'imprimerie Poutret, à Dreux (Eure-et-Loir) / dépôt légal : 4e trimestre 1969 / crédits photos pour ce numéro : Keystone (couverture) ; Roger-Viollet (pages 28, 34 et 69) ; archives (pages 5, 9 et dos de couverture) / tarifs publicité : 500 F la page en noir (tarifs détaillés sur demande ; chargés de la publicité : Alain Lefebvre et Philippe Milliau) / rédaction et administration: boîte postale 129-07,75 - Paris 7e /

secrétaire général : Alain de **BENOIST**

directeur - gérant : Jacques **BRUYAS**

comité de rédaction

Paris	* Pierre d'ARRIBERE, docteur en médecine.
Nancy	* Jean-Claude BARDET, diplômé d'études supérieures d'Histoire du Droit.
Lyon	* Jacques CHESSEL, diplômé des Sciences - politiques, licencié en Sciences-économiques.
Aix	* Vincent DECOMBIS, DES d'histoire ancienne.
Lyon	* Yves ESQUIEU, professeur agrégé d'Histoire.
Paris	* Gilles FOURNIER, DES d'Ethnologie, ancien élève de l'Ecole Nationale d'Administration (ENA).
Paris	* Claude GRANDJEAN, DES d'Ethnologie (Musée de l'Homme), docteur en médecine.
Montpellier	* Robert LAPEYRE, licencié en Sciences-économiques.
Paris	* Julien LEBEL, journaliste.
Paris	* Alain LEFEBVRE, journaliste.
Paris	* Roger LEMOINE, ingénieur IAN (Ecole supérieure d'Agronomie de Nancy).
Paris	* Giorgio LOCCHI, docteur en Droit, correspondant à Paris du quotidien *Il Tempo*.
Paris	* Pierre MARCENET, professeur de Lettres classiques.
Strasbourg	* Jean-Jacques MOURREAU, assistant général en planning industriel.
Lyon	* Jean-Yves PEQUAY, licence de Sciences-économiques.
Nîmes	* Yves PONVADEN, interne des hôpitaux de Toulouse.
Rennes	* Pierre-Henri REBOUX, ingénieur biochimiste.
Nantes	* Jean-Claude RIVIERE, professeur agrégé de grammaire, assistant à la Faculté de Lettres de Nantes.
Lorient	* Yves ROUXEVILLE, docteur en médecine.
Lyon	* François RUPH, licencié en Psychologie, professeur à l'Université de Montréal.
Rouen	* Jean-Paul TOUZALIN, professeur de Lettres et d'Anglais (CEG).
Paris	* Jean-Claude VALLA, journaliste.
Paris	* Jacques VASSIGNY, docteur en Philosophie.
Paris	* Jacques VERNIN, ingénieur des Ponts et Chaussées, chargé d'études à la SEMA (Société d'Economie et de Mathématiques Appliquées).
Toulouse	* Roger VETILLARD, externe des hôpitaux de Toulouse.
Lyon	* Pierre VIAL, professeur agrégé d'Histoire.
Marseille	* Jean-Marcel ZAGAME, ancien externe des hôpitaux d'Alger, licencié d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, licence de Sciences-politiques.



Est-ce l'aube ou le crépuscule ?

« *L'homme de l'avenir est celui qui aura la mémoire la plus longue* » (*Nietzsche*)

itinéraire

Le mois dernier, à ce même endroit, nous répondions aux lecteurs que préoccupait notre apparent retrait des contingences politiques. Ce recul ne nous empêche pas, bien au contraire, d'analyser l'évènement. Mais il nous oblige à laisser aux tourbillons ce qui leur revient, pour ne considérer que les faits comportant un aspect durable, c'est-à-dire, au bout du compte, un aspect théorique. Nous avons parlé du mouvement de mai parce qu'il était *signifiant*, chargé d'idées, comme on dit en physique qu'un élément porte une charge ou n'en porte pas. Nous avons parlé de Marcuse ; nous parlerons de McLuhan ou Wilhelm Reich.

Sans s'égarer en discussions stériles, l'analyse doit être faite avec beaucoup de libéralisme, avec même cette pointe de scepticisme qui précède et renforce les certitudes. Comme Georges Dumézil nous le recommande dans ce numéro, nous veillons aux carrefours.

Simple prudence ? Il en faut. Dans les terrains vierges, il n'est pas de chemins battus, tracés à l'avance. Nous pourrions évidemment nous contenter de redire avec plus ou moins de talent (avec, peut-être, d'autant plus de talent que nos propos seraient plus inactuels) ce que quelques grands ancêtres, à vrai dire un peu perdus dans la brume, ont dit avant nous. Mais nous pensons que même les grands ancêtres, s'ils étaient vivants, feraient autre chose que se répéter. Il faut donc innover, ce qui n'est pas toujours facile. Les idéocrates, dont les théories abstraites, dégagées des contraintes de conjoncture, forment un monde artificiel où des pseudo-vérités statiques coexistent dans l'absolu, n'ont pas de ces problèmes. Les civilisations du Livre se contentent de montrer que « tout était écrit ». C'est le jeu bien connu des citations. On dit : Matthieu, 6-14, ou Lénine 18-32, ou bien Mao 22-36. Mais les problèmes de la vie ne se résolvent pas en ritournelles. Les malaises ne se dissipent pas en sup-

plément d'âme, ni primes à l'extase. Notre théorie n'est jamais que l'ordonnance d'une réalité toujours complexe. Elle reste à tout moment une forme spécifique de la pratique.

D'un certain point de vue, il est beaucoup plus drôle de prêcher à l'aventure. Les réalités auxquelles nous sommes attachés ont rarement ce clinquant propre à séduire des yeux que les nuances et les demi-teintes, aveuglés qu'ils sont, ne touchent même plus. Pour être acceptées, les idées fausses doivent faire de plus grands détours, se parer de couleurs plus vives et plus éclatantes. Elles doivent frapper si fort que l'auditeur, ahuri, n'aura plus à se poser de questions. Dans les époques de déclin, cela peut séduire des âmes portées par l'ennui du siècle aux pièges du maniérisme intellectuel. Les vérités profondes, qui ne sont que des constats raisonnés du réel, sont simples, si simples qu'on risque parfois d'être ennuyeux rien qu'à les énoncer. Surtout lorsqu'on les a dégagées des gangues de la sclérose et de la mauvaise foi que leur ont données des partisans suspects et repus.

Les idéologies sont le plus souvent des mouvements réflexes. Un bref survol historique montre qu'elles naissent de l'excès de puissance de théories brillantes, mais avérées folles, ou de théories justes, mais soutenues sans intelligence. L'Histoire oscille ainsi entre de grands mouvements, qui se rejoignent souvent à force d'être contradictoires. Un certain matérialisme, né des excès du spiritualisme, s'est tout autant détaché des réalités : le marxisme qui voulait remettre sur pied les théories d'Hegel, s'est contenté d'acclimater ici-bas la Cité d'utopie d'Augustin. Et la dialectique, qu'il n'invoque qu'en décidant du moment qu'elle s'arrêtera, joue aussi contre lui.

C'est une forte vérité. De proche en proche, les pouvoirs se contredisent et s'alternent à l'image de la vie. L'homme se condamne à mourir par le seul fait de naître ; tout pouvoir commence à se perdre dès l'instant qu'il est conquis. Plus la balance penche d'un seul côté, plus l'autre penchera bientôt. La force des possédants et des vainqueurs nourrit celle des opposants ; elle est grosse de celle qui la détruira, ignorant ses origines comme ses conséquences. Siegfried tue Wotan en ignorant qu'il est son père ; il utilise sa propre épée, sans savoir qu'elle lui appartient. Le Mythe du siècle est d'autant plus puissant qu'il est nié plus fort ; séduction fatale des hommes du concept, il continue d'exister -en creux.

* * *

La contestation. Malgré tout ce que l'on a écrit, il reste encore beaucoup à dire. Principe de départ : il n'y a, en fin de compte, que des partisans de l'ordre et des partisans du désordre. On connaît le mot de Dostoïevsky sur le désordre et l'injustice. Nous sommes des partisans de l'ordre. L'ordre est un fait naturel, qui correspond à l'ordonnance des espèces et de la vie ; plus les choses sont achevées, plus elles sont ordonnées, plus elles sont évoluées. Mais, de même qu'il est des contestations qui mènent au chaos et d'autres qui rétablissent l'équilibre, l'ordre, ce n'est pas n'importe quel ordre, ni l'ordre à tout prix.

On parle à tort de « révolte mondiale de la jeunesse », de « nouvelle gauche de Prague à Berkeley ». Les jeunes des pays occidentaux trouvent que la vie est vide, et s'ennuient. Les jeunes Russes, les jeunes Tchèques, n'ont pas cet excès de liberté qui peut autoriser l'ennui. Peut-être l'auront-ils un jour. Pour l'instant, ils n'ont que la colère que nous avons connue aux siècles derniers. Ils réclament ces mêmes libertés que leurs pères appelaient formelles, c'est-à-dire bourgeoises. A l'Est, il y a réaction à la contrainte, à l'Ouest (en dépit des proclamations), à l'absence de contrainte.

Des Auberges de la Jeunesse aux maquis boliviens, le chemin abonde en détours imprévus. Mais il existe d'une certaine façon. Ce qui plaît à beaucoup de « guévaristes », ce n'est pas l'idéologie de Guévara, qu'ils n'acceptent que dans la mesure où elle se plaque au reste, comme seule *justification* possible. C'est son style de vie. Une ivresse étrange qui fait irruption dans la répétition des jours. L'Aventure qui renaît dans un monde sans aventuriers. En réalité, l'Aventure est toujours présente ; mais elle a pris des formes moins sauvages, moins perceptibles à chacun. D'où, chez les plus jeunes, la litanie des invocations romantiques, les images bruyantes à la saveur

des jours d'orage : le grand soir, la grande fête, la plage sous les pavés, les « soviets partout », la longue marche, la révolution permanente, le croiseur « Aurora », les mutins de la mer Noire, Potemkine, l'appel du Komintern et la commune de Cronstadt.

Mais où va l'évolution ? Hannah Arendt (*La Table Ronde,* n° 251-52), analysant le « vertige », s'inscrit en faux contre l'idée que la violence est l'essence du pouvoir. Elle a raison. La violence donne le pouvoir, elle ne le fonde pas. Le fondement du pouvoir, c'est l'autorité ; la violence révolutionnaire peut détruire l'autorité, elle ne peut pas la créer. Le pouvoir cherche sa légitimité dans le passé ; la violence cherche sa justification dans l'avenir. Si efficace, si acceptable qu'elle puisse être dans une situation donnée, pour une période donnée, la violence, sitôt parvenue à ses fins, s'écroule en tant que principe, et ceux qui la considèrent comme telle en sont les premières victimes.

Ces « contestations par essence » s'effondrent obligatoirement du fait de ce que Jules Monnerot, dans un ouvrage dont on trouvera plus loin l'analyse, appelle la « révolution froide ». Car la révolution refroidit toujours, lorsqu'elle détient l'autorité. Compagnons de route, les contestataires deviennent automatiquement des adversaires lorsqu'après la victoire (une victoire qui leur plaît infiniment moins que la phase troublée qui l'a précédée), il s'agit de bâtir. En ce sens, s'ils peuvent être les alliés de la révolution, ils sont d'abord, et avant tout, les produits naturels de la société qu'ils contestent. Ils en sont la marge (*lunatic fringe*) et le corollaire obligé. S'accomplissant dans la négation, ils ont besoin de ce qu'ils nient pour exister. L'organisation les inquiète (voir certaine critique du « révisionnisme », où perce le dégoût du « pouvoir corrupteur et corrompu »), la hiérarchie leur répugne. Au bout du compte, il y a toujours l'échec : soit que l'action entreprise ne puisse aboutir, soit que, réussissant au contraire, elle ôte à la contestation sa véritable raison d'être.

Il faut échapper au dilemme. Nous ne saurions nous reconnaître dans une caricature des vraies valeurs, à quoi se manifestent les autorités contestables, ni dans une contestation qui, à partir de cette caricature, met au point ses slogans. Il n'y a pas à choisir entre les idées justes défigurées par les imbéciles, et les idées fausses enjolivées par les fous. D'où notre retour aux sources, à l'harmonie.

* * *

L'harmonie. S'il est une chose bien ahurissante, c'est la façon dont la réalité se trouve chaque jour châtrée par ceux qui font profession de l'étudier. On ne compte plus les spécialistes qui veulent tout interpréter au travers de leur spécialité, ni les idéologues qui privilégient la partie qui les arrange, pour expliquer le tout qui les inquiète. Ces mœurs fâcheuses, fort répandues de nos jours, ont fait d'incalculables dommages.

Toute réalité est complexe, tout principe entrevu demande que l'on pèse son contraire, assuré qu'on peut être que la vue la meilleure se trouve souvent (mais pas toujours) à mi-chemin. La critique du marxisme ou de la psychanalyse n'entraîne pas, ne doit pas entraîner l'ignorance des facteurs économiques ou celle de l'inconscient. Elle postule seulement que l'exclusivité donnée à l'un ou l'autre de ces facteurs, se fait toujours au détriment des autres, qu'elle fausse le raisonnement, inverse l'ordre des priorités, et revient à donner de la vie une idée partielle et *facile*. Nous sommes dans la position de Gobineau, quand il écrivait au docteur Pott : « Je n'ai nullement l'intention, dans le système historique que je propose, de nier l'intervention des causes secondaires, et souvent très multiples, des phénomènes qui accompagnent la vie d'une société et le développement de sa civilisation ». Mais, comme lui, nous croyons que, faute d'une base scientifique ordonnant les paramètres selon leur importance, « il n'y a pas d'espérance que l'on reconnaisse jamais ce que c'est que l'Histoire, ce que c'est que l'Humanité, ce que vaut la civilisation, et que l'on dégage la narration et le jugement des faits du chaos de toutes ces opinions arbitraires qui, reconnues pour fausses tous les dix ans, forcent, tous les dix ans, à récrire l'Histoire autrement » (9 octobre 1854).

La vogue actuelle de l'analyse structurale, qui est une méthode, mais une méthode

suffisamment riche pour nourrir une doctrine, aurait pu corriger la tendance. L'étude de la structure nous est particulièrement chère, pour cette raison qu'elle est un préalable : un événement ne prend sa signification qu'une fois mis en rapport avec l'ensemble de références en définissant les termes ; c'est le principe de priorité logique du tout sur ses parties : les arbres ne doivent pas nous cacher la forêt.

Encore faut-il avoir de la structure une conception globale. S'il est un domaine où l'analyse structurale peut être utile, c'est bien celui des sciences de la vie : anthropologie, génétique, psycho-biologie. Mais, chose curieuse, c'est aussi celui dont les structuralistes semblent se désintéresser le plus. Lacan, psychanalyste, Althusser, philosophe, Roland Barthes, critique littéraire, n'attachent qu'un intérêt superficiel aux questions scientifiques. Michel Foucault (*Les mots et les choses, L'archéologie du savoir*) ne définit la biologie dans l'épistémè contemporaine que par l'ethnologie, la psychanalyse et l'Histoire. Ainsi l'analyse structurale s'est-elle écartée de ce constat élémentaire qu' « une description des relations entre objets explicite la structure de ces relations » (Jacques Monod. *Atomes*. septembre 1969), pour devenir une sorte de prospective divinatoire, d'où les facteurs conjoncturels sont écartés, et qui mettrait au jour l'objet de son étude finale, sorte de sujet transcendantal, au sens kantien du terme.

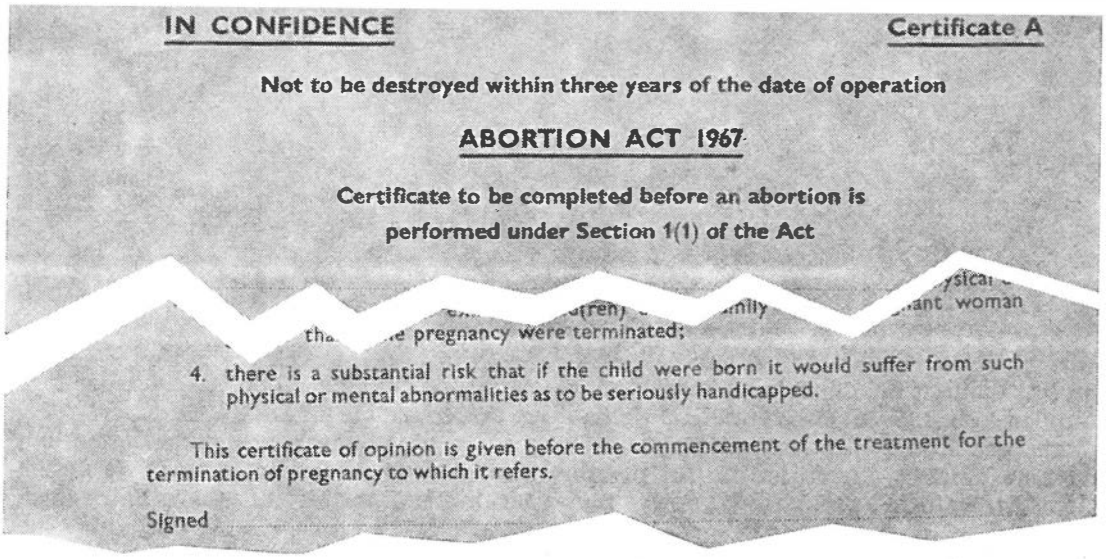
Une structure détermine un champ d'action, de même qu'un rapport d'échanges est antérieur et détermine le sort des choses échangées. Elle détermine et limite le libre-arbitre de chacun. Mais elle n'autorise en aucune façon à réduire la réalité du sujet ; elle n'entraîne en rien l'arrêt de l'Histoire ou la mort de l'homme. Constituée par une population donnée, en fonction de caractéristiques données, ressortant en dernière analyse d'une psychologie donnée, la structure ne permet pas de prévoir l'événement autrement que sous la forme d'un calcul de probabilités extrêmement flou. Elle dit ce qui ne se passera pas, ou ce qui a peu de chances de se passer, avec infiniment plus de précision que ce qui se passera. Elle limite les éventualités sans être capable, pour autant, de les prévoir. L'homme sait ce qu'il fait, et sait qu'il le sait : c'est en cela qu'il n'est pas seulement *agi* par son espèce. La réalité, c'est la structure plus l'événement, l'incessante conversion de l'un dans l'autre, à même la trame de l'actualité. Et la trame ne préjuge pas du dessin.

Ces quelques remarques, à bâtons rompus, pour éclairer notre propos sur la liberté. Sour réserve de n'être pas confondu avec la licence, d'être dégagé des utopies, d'être en permanence confronté aux conventions sociales, le principe de liberté est l'un des plus fructueux qui soit. « Etre soi-même ! Quel beau programme pour un homme libre ! s'écrie Gabriel Matzneff (*Les Nouvelles littéraires*. 11 septembre 1969). A l'opposé de la plupart des gens, dont toute l'application est à paraître ce qu'ils ne sont pas, nous devons nous attacher sans trêve à cerner celui que nous sommes, au risque d'être taxés d'égotisme ; en ce recontre, il faut savoir être supérieur à l'approbation (..) .. Expliquer que chaque être a ses règles, que chacun suit sa vocation particulière, et faire la réponse de Pétrone à Vinicius dans *Quo Vadis* : « Votre bonheur n'est pas le mien ».. »

NOUVELLE ECOLE

P.S. Ce numéro ne comprend pas de thème central. C'est une innovation dont voici les raisons. A l'origine, nos textes de complément -nous les appelions des «points de suspension »- n'étaient que des informations un peu plus détaillées que les autres ; elles « tenaient » en deux ou trois pages. Puis, le temps s'écoulant, le comité de rédaction s'étoffant, elles ont pris beaucoup plus d'importance. NOUVELLE ECOLE étant imprimée, les exigences de la mise en page nous ont obligés à choisir : le thème ou les « points de suspension ».

Nous avons résolu le problème de la façon suivante : deux numéros sur trois comporteront un thème central (un article de 40 pages, ou deux articles de 20 pages environ), la seconde partie étant réservée aux rubriques d'actualité. Un numéro sur trois n'aura pas de thème majeur : ce sera un numéro de « mélanges » : quatre textes assez courts (10 pages environ) portant sur des sujets très différents. C'est le cas cette fois-ci. Nous aurons ainsi, chaque année, quatre numéros « à thème » et deux numéros de « mélanges » (septembre-octobre et mars-avril).



IN CONFIDENCE

Certificate A

Not to be destroyed within three years of the date of operation

ABORTION ACT 1967

Certificate to be completed before an abortion is performed under Section 1(1) of the Act

...ysical ...
...ily ...ant woman
tha... ...e pregnancy were terminated;

4. there is a substantial risk that if the child were born it would suffer from such physical or mental abnormalities as to be seriously handicapped.

This certificate of opinion is given before the commencement of the treatment for the termination of pregnancy to which it refers.

Signed .....

biopolitique

Jean-Claude VALLA

LE PROBLÈME DE L'AVORTEMENT

L'avortement, c'est-à-dire l'expulsion spontanée ou (le plus souvent) provoquée, du fœtus avant la fin du sixième mois de la grossesse, est vieux comme le monde. Hans F. K. Günther rapporte, en se fondant sur les travaux de Lasch et d'E. Crawley, que cette pratique se rencontre fréquemment jusque dans les tribus de civilisation rudimentaire (1). Dans la revue *Scientific American* (janvier 1969), Christopher Tietze et Sarah Lewit écrivent : «Des techniques d'avortement sont mentionnées dans les plus vieux textes médicaux connus de l'homme. Un ouvrage de la Chine ancienne, attribué à l'empereur Shen Nung, il y a 4 600 ans, contient une thérapeutique basée sur l'utilisation du mercure. Dans la Grèce antique, Hippocrate recommandait les exercices violents comme solution la plus efficace. Aristote et Platon préconisaient l'avortement pour limiter le développement démographique de la population et pour maintenir la société dans un état de prospérité économique. Ce n'est qu'avec l'apparition des religions juive et chrétienne que l'avortement est tombé sous le coup d'une condamnation morale.»

En Europe, du Moyen-Age au XX° siècle, l'avortement est resté interdit et sévèrement condamné. Les premières mesures de tolérance apparaissent avant la seconde guerre mondiale, notamment dans les pays communistes et en Scandinavie. La Suède fut le premier pays de l'Europe de l'Ouest à se doter d'une législation relativement libérale. Mais de ce côté-ci du rideau de fer, la timidité du législateur semble la règle générale commune à tous les Etats, sauf un : la Grande-Bretagne qui, en 1967, s'est dotée d'une loi nouvelle et véritablement révolutionnaire.

l'influence de l'alra

Cette loi, votée sous le nom d'*Abortion Act,* entrée en vigueur en 1968, représente pour les Britanniques un changement considérable. Jusqu'alors, l'*Offenses against the Person Act* (1861) interdisait purement et simplement l'avortement (2). En 1929, l'*Infant Life Preservation Act* permit au médecin de pratiquer l'avortement thérapeutique lorsque la vie de la mère se trouvait en jeu. Mais aucune autre raison n'était prise en considération et, surtout, bien peu de médecins osèrent en profiter tant les pressions morales étaient grandes.

Le projet de loi adopté en 1967 fut défendu, principalement, par un député du parti libéral, M. David Steel. Mais il n'était pas le premier soumis au Parlement. Sept autres

(1) *Le mariage, ses formes, son origine.* Payot. Paris, 1952.

projets avaient été déposés, puis rejetés : celui de Joseph Reeves en 1952 ; de Lord Amulree en 1954 ; de Kenneth Robinson en 1961 ; de Mme Renée Short, Lord Silkin et Simon Wingfield Digby en 1965 ; enfin un nouveau projet de Lord Silkin en 1966. En fait, l'adoption ne fut possible qu'en raison de l'action tenace de l'Abortion Law Reform Association, appelée plus couramment par ses initiales : l'alra (3).

l'alra fut fondée le 17 février 1936 par trois femmes : Janet Chance (qui en fut la première présidente), Stella Browne et Alice Jenkins, Mais l'instigatrice réelle de l'association était le Dr. Joan Malleson qui, en janvier de la même année, avait réuni une commission de travail sur le thème de l'avortement. L'alra fut financée par Mme Chance, épouse d'un riche agent de change qui fut longtemps trésorier de la British Eugenics Society. Passionnée des problèmes de sexualité, elle avait publié un livre, violemment controversé, *The Cost of English Morals.* Mme Browne, elle, était une fidèle de la lutte en faveur de l'avortement puisqu'elle s'y était engagée dès 1915. D'origine canadienne, elle avait traduit le livre *Ideal Marriage,* de Van de Velde, également très controversé. Mme Jenkins, enfin, était une militante active du parti travailliste et de diverses organisations «féministes».

En 1936, dix mois après sa fondation, l'alra n'avait que trente cinq adhérents. En 1939 elle pouvait compter quatre cents membres, pour la plupart des femmes appartenant à des organisations travaillistes. Interrompue pendant la guerre, l'action reprit dès 1945, sous l'animation d'un nouveau président, le professeur Glanville Williams. Mais en 1962, l'association connut de sérieuses difficultés : Janet Chance et Stella Browne venaient de mourir ; Alice Jenkins était gravement malade. Il fallait une jeune génération pour reprendre le flambeau.

L'alra allait renaître à la faveur de l'affaire de la thalidomide. On se souvient de cette mère belge qui, ayant tué son bébé gravement malformé, avait été acquittée par le tribunal de Liège. L'affaire avait dépassé les frontières et fait beaucoup de bruit. L'Eglise catholique avait dénoncé le verdict. En Grande-Bretagne, la presse s'efforça de bloquer toute campagne qui, s'appuyant sur ce procès, militait en faveur de l'avortement. Lady Summerskill, pour être intervenue en ce sens à la Chambre des Lords, fut violemment prise à partie par le *Daily Telegraph.* L'opinion publique, cependant, manifestait un sentiment différent. Un sondage dégagea une majorité de 72,9 p. 100 favorable à l'interruption de la grossesse, au cas où l'enfant risquerait de naître avec des malformations graves ou des tares. Une nouvelle génération d'hommes de femmes d'une trentaine d'années vint alors rejoindre l'alra. En mars 1964, Mme Vera Houghton, épouse du député travailliste et futur ministre Douglas Houghton, fut élue présidente. Elle avait été pendant dix ans, secrétaire de l'International Planned Parenthood Federation.

De multiples activités furent entreprises, moins politisées qu'auparavant. La vice-présidente, Mme Diane Munday, bombarda la presse de lettres et d'articles. Le Dr. Malcolm Potts porta la discussion dans les milieux médicaux, fit de nombreux voyages en Scandinavie et derrière le rideau de fer. L'alra qui, en 1960, n'avait plus que deux cents adhérents,en comptait plus de mille en 1966. Des groupes locaux particulièrement actifs organisaient des meetings, assuraient le contact avec la presse régionale et les députés.

En 1965, l'association publia le résultat d'une enquête approfondie, effectuée auprès des 2 000 médecins londoniens du National Health Service. 751 avaient répondu. 69 p. 100 d'entre eux étaient d'accord avec les buts de l'alra ; 84 p. 100 estimaient que l'avortement thérapeutique n'était pas une opération dangereuse. Ce résultat eut d'importantes conséquences. C'était la première fois que des médecins, aussi nombreux, pre-

---

(2) En 1803, Lord Ellenborough avait fait voter une loi punissant de la peine de mort toute personne pratiquant l'avortement après que le fœtus «ait accédé à la vie»,c'est-à-dire après douze semaines de grossesse, selon des critères mi-médicaux, mi-théologiques. En 1837, la peine de mort fut abolie, mais toute interruption de la grossesse resta interdite, à quelque moment que ce soit.

(3) 17, Dunstan Road, London N.W.11. Grande-Bretagne.

naient position avec tant de netteté en faveur de l'avortement. Apportant leur caution, tant sur le plan scientifique que moral, ils contribuèrent puissamment à rendre la cause de l'alra plus populaire. En mars de la même année, le National Opinions Polls effectua un nouveau sondage. La question posée était la suivante: Pensez-vous que l'avortement puisse être légalisé ? Deux tiers des personnes interrogées répondirent par l'affirmative. Un quart seulement répondit catégoriquement non. L'opposition provenait surtout des personnes âgées, des Ecossais et des Anglais du nord, des ouvriers et des catholiques.

Nous possédons, pour l'année 1968, des précisions intéressantes sur les adhérents de l'alra, qui nous aident à mieux situer ce mouvement. 74 p. 100 des membres sont athées ou agnostiques. 50 p. 100 ont été élevés dans la religion anglicane, mais 10 p. 100 seulement y sont restés attachés. 5 p. 100 sont juifs (8 p. 100 en 1966). 51 p. 100 sont des militants ou des sympathisants du Labour, 21 p. 100 du parti conservateur, et 13 p. 100 du parti libéral. 39 p. 100 sont membres de la Family Planning Association.

L'alra a développé son influence d'une façon déterminante grâce a des relations très étroites avec les députés. Une commission de trente membres fut spécialement nommée à ce effet. Le résultat fut probant, puisque le projet de loi défendu par David Steel l'emporta le 27 avril 1967, reçut l'assentiment royal le 27 octobre, et fut mis en application dans tout le territoire du Royaume Uni (à l'exception de l'Irlande du Nord) à partir du 26 avril 1968.

Depuis, en un an, 32 213 avortements ont été effectués légalement, dont 19 000 environ, soit à peu près 60 p. 100, par le National Health Service (les autres interventions étant effectuées dans des cliniques privées). Après une nette augmentation immédiatement consécutive à l'entrée en vigueur de la nouvelle législation (4 212 avortements en mai - juin 1968, 7937 pour juillet-septembre), le nombre des interventions s'est stabilisé : 9 907 pour octobre-décembre 1968, 9 957 de janvier à mars 1969.

capitale de l'avortement

L'*Abortion Act* stipule que l'avortement est autorisé lorsque deux médecins (un seul en cas d'urgence) estiment : soit que la continuation de la grossesse comporte des risques pour la vie de la femme, menace sa santé physique ou psychique, ou compromet l'existence normale de l'enfant au sein de la famille ; soit qu'il existe un risque substantiel de voir naître un enfant avec des anomalies physiques ou mentales graves.

Comme on peut le voir, cette législation est assez imprécise et permet une interprétation très libérale. L'hebdomadaire ouest-allemand *Stern* (11 août 1968) cite l'exemple d'un gynécologue, le Dr. Tarnesby, qui considère l'opération comme possible et permise par la loi si la patiente ne veut pas avoir d'enfant pour l'unique raison qu'elle est célibataire. Un autre médecin, également cité par *Stern*, le Dr.R. Geoffrey Bird (psychiatre), interprète lui aussi la nouvelle loi de façon très extensive : en l'espace de deux semaines, 24 Allemandes se présentèrent à son cabinet d'Harley Street (4) pour demander un certificat attestant la nécessité d'une interruption de grossesse. Dans chaque cas, le certificat sollicité fut délivré.

Ce n'est donc pas sans raison que les Catholiques se sont opposés, et s'opposent toujours avec la plus grande fermeté, à l'*Abortion Act*. L'exemple est venu de haut : la plus haute autorité catholique du Royaume, le cardinal John Carmehl Heenan, 63 ans, a appelé les 5 500 médecins catholiques du pays à refuser tout avortement, et exhorté les 20 000 infirmières catholiques à «ne pas pécher» en s'associant, de quelque manière que ce soit, à une intervention de ce genre. Les infirmières se sont aussitôt rangées derrière le cardinal, explicant leurs motifs dans le journal *Nursing Times* (10 novembre 1967). Chez les médecins, l'unanimité ne fut pas aussi parfaite, mais l'avis du prélat finit par l'emporter.

---

(4) Harley Street est la rue qui abrite les médecins les plus réputés de Londres.

Cette opposition est lourde de conséquences : selon le *Catholic Herald* (15 septembre 1967), un quart du personnel médical (médecins et infirmiers) des principaux centres gynécologiques est catholique. Sur l'ensemble du territoire, s'est tissé tout un réseau d'opposants, comprenant des médecins : le professeur Hugh Mc Laren (gynécologue), le Dr. Myre Sim (psychiatre), le Dr. J.W. Dignan (Catholic Doctor's Guild) ; des ecclésiastiques : l'archevêque Dwyer pour ne citer que lui ; et de nombreux parlementaires: Mme Jill Knight (conservatrice), John Biggs-Davidson (catholique et conservateur, membre influent du Monday Club), Patrick Wall, Robert Grant- Ferris, etc...

Certains journaux ont également tenté d'exploiter le mécontentement de quelques médecins et de l'attribuer aux abus qu'aurait entrainés la loi. Mais les médecins qui critiquent la nouvelle législation sont les mêmes qui l'ont toujours critiquée, neuf fois sur dix pour des motifs religieux. Il est vrai, comme l'a fait remarquer le magazine *Time* (7 mars 1969), que certains gynécologues du National Health Service de Londres se plaignent des conditions de travail qui sont aujourd'hui les leurs, estimant notamment qu'il y a «trop de clientes». Mais cette situation a des causes bien particulières ; c'est ainsi que le professeur McLaren, patron de l'hôpital gynécologique du NHS de Birmingham, hérault de l'opposition, refuse systématiquement de se plier à la loi. Il en est de même à Liverpool, où 40 p. 100 des habitants sont catholiques et où les pressions sont encore plus fortes qu'à Birmingham. Si bien que de nombreuses femmes de ces deux agglomérations (Birmingham est la seconde ville du Royaume, Liverpool la troisième), vont à Londres, encombrer les hôpitaux.

Autre conséquence : l'afflux sans cesse croissant de femmes ou de jeunes filles étrangères. Autrefois, les Anglaises allaient en Pologne, en Yougoslavie ou en Suisse. Aujourd'hui, ce sont des Américaines, des Canadiennes, des Européennes, voire des ressortissantes des pays où la législation est relativement libérale (mais «pas assez»), qui viennent en Grande-Bretagne. L'intervention, qui nécessite un séjour en clinique de quelques jours, est pratiquée pour l'équivalent de 2 500 ou 3 000F. Il n'existe aucune restriction à la pratique de l'avortement sur des personnes étrangères, contrairement à ce que l'on a pu lire récemment dans *Fertilité*, bulletin intérieur du Collège des Médecins du Mouvement Français pour le Planning Familial (MFPF) (5).

Début juillet, toute une campagne de presse a été menée autour de cette catégorie particulière de «touristes». *Time* n'a pas hésité à parler de « tolérance fautive ». *Marie-Claire* (mai 1969), plus sévère encore, titre : «Londres, capitale de l'avortement». Les autorités françaises interviendront-elles auprès du gouvernement anglais, comme elles l'ont fait voici quelques mois auprès du gouvernement suisse ? On peut en douter. Pour sa part, Mme Madeleine Simms, secrétaire de l'alra, déclare : «Ce serait une forme de discrimination. Nous y sommes résolument opposés» (6).

« le fœtus a une âme »

Un gynécologue anglais que nous avons rencontré à Paris, le Dr. David G. , s'est montré formel : «Si le gouvernement français ne veut pas que ses ressortissantes viennent se faire opérer chez nous, qu'il adopte une législation plus réaliste et plus humaine». Mais le législateur français fait la sourde oreille chaque fois que des interventions sont faites en ce sens. «La France est la fille aînée de l'Eglise, constate avec une pointe d'humour le Dr. G. Il est peu probable que le gouvernement soit prêt à s'opposer au Vatican!». Dans *La Presse Médicale* (9 septembre 1967), M. Monnerot-Dumaine écrivait : «En France, la loi ne reconnait pas les situations sociales désastreuses comme justifiant

(5) Dans un pays où l'avortement légal n'existe pas (ou peu) comme la France ou l'Allemagne de l'ouest, une femme qui s'est faite opérer à l'étranger est passible des tribunaux. Cependant, entre la théorie et la pratique, la différence est grande. Dans un entretien accordé à *Stern,* le ministre ouest-allemand de la Justice reconnaissait que la justice n'avait que très peu de recours en pareil cas.

(6) *International Herald Tribune.* 11 mai 1969.

l'avortement. On pourrait envoyer les candidates dans un pays voisin plus tolérant ; bien des médecins s'y opposent en disant : les candidates à l'avortement doivent-être réconfortées, dissuadées et envoyées aux services sociaux qui prendront les mesures nécessaires. C'est un euphémisme, une formule hypocrite puisque les services sociaux ne peuvent à peu près rien faire. Le résultat, ce sont les suicides de jeunes femmes, ce sont les abandons d'enfants, voire les infanticides».

L'actuel *Code de déontologie médicale* français (Décret n° 47-1169 du 27 juin 1947. *Journal Officiel* du 28 juin 1947), dans son article 32, stipule : «Il ne peut être procédé à un avortement thérapeutique que lorsque la vie de la mère se trouvant gravement menacée, cette opération permet d'espérer la sauver. On entend par avortement thérapeutique, avant la date de la viabilité fœtale... » Suit le détail des règles à observer, et la qualification des médecins dont l'accord est nécessaire à l'intervention. Cette définition de l'avortement thérapeutique est extrêmement restrictive. «Des membres de ce colloque (7), ajoute M. Monnerot-Dumaine, ont regretté la matûration très lente de la législation française et celle de l'Ordre des Médecins. La morale qu'exprime ce dernier est en marge de la morale contemporaine, a dit le Dr. Pierre Simon. Un médecin qui a conseillé un avortement pour des raisons autres que des raisons médicales formelles, peut être condamné, tant par l'Ordre que par la loi, comme «propagandiste de l'avortement». De même, n'est pas autorisée en France l'interruption prophylactique de la grossesse chez une femme atteinte de rubéole, de débilité mentale, de troubles mentaux sérieux, d'infirmité héréditaire grave (cas d'un ménage de sourds-muets aveugles, ayant déjà eu deux enfants tels)».

L'opposition est menée, non par les milieux catholiques dans leur ensemble, mais essentiellement par les différents groupes de pression intégristes.

«Il apparaît urgent aux pères de famille de se liguer pour s'opposer aux abus de pouvoir en un domaine aussi sacré!» s'exclame M. Michel de Penfentenyo (*Contrôle des naissances. Crime et châtiment.* La Cité Catholique. Supplément au n° 124 de *Verbe*). Citant saint-Thomas (*Somme théologique.* IIa, IIæ, q.64 et 108), et rappelant que l'enseignement de l'Eglise condamne l'avortement thérapeutique dans tous les cas (réponse du Saint-Office du 24 juillet 1895 ; Can. 2350 ; Encyclique *Casti Connubii*), M. Jean-Marie Vaissière écrit trés sérieusement : « Tuer un enfant est un crime que rien ne pourrait racheter. Même pas la vie de la mère qui pourrait cependant en avoir d'autres? Non ! même pas la vie du monde entier» (*L'Ordre de l'amour humain.* Club du Livre Civique, éd. Extraits in *Permanences*. mai 1965). *La Documentation catholique,* enfin, affirme: «Le fœtus a une âme; c'est une personne humaine qui a le droit de naître ; c'est un innocent, et non un injuste agresseur ; sa mise à mort directement voulue dans une opération chirurgicale est un homicide direct» (col. 977).

En revanche, l'Association des Médecins Rationalistes (AMR), dont le secrétaire général, le Dr. H. Fabre, est gynécologue-accoucheur à Grenoble, déclarait à l'issue de son premier Congrès, tenu du 21 au 24 avril 1967 :

«L'Association estime que la restriction trop sévère des indications de l'avortement médical est en contradiction avec la loi qui oblige tout citoyen en général, et le médecin en particulier, à assister «toute personne en danger». Elle porte atteinte à la liberté du médecin. Elle lui interdit de prendre pleinement ses responsabilités.
«L'AMR souhaite donc que : 1°) Pour les mettre en harmonie avec la science moderne, soient modifiées les dispositions légales qui régissent les indications de l'avortement médical ; 2°) Que soit entreprise une éducation du public, des jeunes en particulier, tendant à faire connaître les possibilités de la contraception, et les inconvénients que présente l'avortement, même lorsqu'il est pratiqué dans de bonnes conditions ; 3) Que des commissions, évidemment tenues au secret le plus absolu, composées de médecins et d'autres personnes qualifiées, soient habilitées à autoriser l'avortement médical dans

---

(7) Il s'agit d'un colloque organisé sous l'égide du Planning Familial, qui s'est tenu en 1967 à Paris. Le compte-rendu, rédigé par A.M. Dourlen-Rollier, a été publié par les éditions Maloine, à Paris.

(8) C'est le chiffre avancé par un livre sérieux et bien documenté : *The terrible choice — The abortion dilemma.* Bantam Books. New-York, 1968.

tous les cas de légitime défense, soit parce que la grossesse menace la vie de la mère, soit parce qu'elle compromet sa santé telle que la définit l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), soit parce qu'il existe des risques sérieux de malformation fœtale, soit parce que la grossesse résulte d'un viol ou d'un inceste ; 4°) Que soit prévue une instance d'appel».

dans les pays occidentaux

Aux Etats-Unis, la législation varie selon les Etats. Il y a encore deux ans, une femme américaine ne pouvait avoir recours à l'avortement que pour sauver sa vie, et seulement après avoir surmonté d'importants obstacles légaux. Depuis lors, cinq Etats ont libéralisé leur législation. L'avortement thérapeutique est autorisé si la santé physique ou mentale de la femme est menacée, et en cas de viol ou d'inceste. Quatre de ces Etats (Colorado, Caroline du Nord, Georgie et Maryland) autorisent également l'interruption de la grossesse si l'enfant risque de naître avec des malformations (cas de rubéole chez la mère notamment), sous réserve que l'intervention soit pratiquée dans un hôpital d'Etat. La Californie, par contre, a refusé cette dernière clause. Dans ces cinq Etats, le nombre des avortements n'a pas sensiblement augmenté, contrairement à ce que laissaient prévoir les adversaires de la nouvelle législation; celle-ci n'a fait que légaliser une petite partie des avortements clandestins.

Les statistiques que nous avons concernent l'Etat du Colorado. On y compte actuellement 11,6 avortements légaux pour 1 000 naissances (contre 85 en Suède et 660 au Japon). Sur 52 hôpitaux accrédités, 23 refusent, pour des raisons religieuses, de pratiquer l'avortement. 68 p. 100 des avortements sont pratiqués sur des femmes résidant dans l'Etat. 72 p. 100 des opérations sont faites pour des raisons de santé mentale. La moitié des opérées ont moins de 21 ans. Une sur huit a moins de 16 ans ; une sur sept a plus de 35 ans.

Le nombre des avortements illégaux aux Etats-Unis varie selon les sources. Il est évidemment très difficile d'établir des statistiques, même avec une précision relative. Selon certains, il n'y en aurait que 200 000 par an ; selon d'autres, plus de 1 500 000. En fait, on peut retenir le chiffre de 1 200 000 environ (8), et considérer que 5 000 femmes meurent chaque année des suites d'opérations clandestines. La nouvelle législation n'a eu que peu d'effets. Les Etats libéraux n'ont pas vu affluer beaucoup de candidates et, même dans ces Etats, l'avortement illégal est loin d'avoir disparu. Cela s'explique pour plusieurs raisons : la procédure est longue ; les gens ignorent la loi et ne savent pas toujours si elle peut s'appliquer à eux ; l'opération, enfin, est chère : il est moins coûteux pour une Américaine d'aller à Mexico ou à Puerto Rico où l'avortement, bien qu'illégal, est couramment pratiqué dans de bonnes conditions cliniques.

L'application de la loi, dans sa partie pénale, n'est pas très sévère aux Etats-Unis. Ne sont généralement condamnées que les personnes ayant, à la suite d'un avortement illégal, provoqué la mort d'une patiente. En Europe, la législation est nettement plus sévère dans beaucoup de pays. Les Etats Scandinaves (Danemark, Finlande, Norvège et Suède) ont approximativement les mêmes lois que les Etats américains les plus libéraux. L'avortement ne peut avoir lieu sans l'accord d'un organisme officiel habilité, jamais après cinq mois de grossesse en Suède, quatre au Danemark et en Finlande, trois en Norvège.

Dans d'autres pays (Union Soviétique, Bulgarie et Hongrie), l'avortement peut être pratiqué sur demande de la mère. En Pologne, en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie, il est autorisé sur explication détaillée des motifs. La Roumanie, elle, a aboli sa législation libérale dans l'espoir incertain de redresser son taux de natalité (25 p. 1000 en 1957, 15 p. 1000 en 1966). La loi japonaise, malgré des clauses parfois plus restrictives, est proche de celle des pays communistes européens ; un an après son entrée en vigueur, c'est-à-dire en 1949, on avait recensé 246 000 avortements légaux. En 1955, il y en avait 1 170 000.

La législation en Allemagne de l'Ouest est très proche de celle en vigueur en France. «La jurisprudence fédérale ne permet l'interruption d'une grossesse que pour éviter un

danger sérieux pour la vie et l'intégrité corporelle de la mère. Et encore cette règle est-elle souvent interprétée si strictement par les services d'expertise des Chambres médicales, spécialement dans les régions à prédominance catholique, qu'une interruption de grossesse n'est en fait pratiquement accordée qu'aux mourantes. Pour le droit allemand, la vie naissante est plus sacrée que la considération pour la mère ; un embryon malformé, un enfant conçu lors d'un viol n'autorisent pas l'avortement» (*Stern*. 11 août 1968).

aspects médicaux

La nouvelle législation britannique, nous l'avons vu, a soulevé de vives réactions. A l'heure ou nous écrivons, une campagne contre l'*Abortion Act* est en cours (Cf. *International Herald Tribune*. 11 mai 1969 ; *Le Monde*. 6-7 juillet 1969). Mais elle a aussi permis aux autorités de s'expliquer à nouveau sur les raisons profondes de leur action. Le législateur a tenu compte d'arguments tant médicaux que sociaux.Il est bon de rappeler que l'avortement clandestin, l'une des plaies des sociétés modernes, est souvent pratiqué dans des conditions proprement effroyables. *Stern* a cité le cas d'une jeune Allemande qui n'hésita pas à se faire rouler quatre fois sur le ventre par un cyclomoteur manœuvré par le lycéen dont elle attendait un enfant. Tous les cliniciens ont eu à connaître de cas analogues. La carence en ce domaine est finalement complice de l'ignorance ; elle favorise les activités douteuses des «faiseuses d'anges» sans empêcher le fait de l'avortement.

Certains adversaires de la règlementation thérapeutique affirment que l'avortement risque d'entraîner des « désordres menstruels», des naissances ultérieures anormales, voire la stérilité du sujet. Ces affirmations ne reposent sur aucune donnée médicale. L'avortement susciterait également un sentiment de culpabilité chez la femme. «Mais ce sentiment, répond le Dr. G. , n'existe que par rapport à une convention morale donnée. Cessez de répéter que l'avortement est un crime, et les femmes qui (de toute façon), y ont recours, ne se considéreront plus comme des criminelles».

A moins d'employer des méthodes policières impensables, aucun Etat ne peut lutter efficacement contre l'avortement clandestin. Or chaque année, en France seulement, plus d'un millier de femmes (9) succombent des suites de ces pratiques. Car il n'y a aucune commune mesure entre un avortement pratiqué dans de bonnes conditions cliniques, qui en font une intervention relativement bénigne, et les improvisations incro-

---

(9) On estime qu'il y a, en France, autant d'avortements clandestins que de naissances. Certains cliniciens affirment même que l'on compterait deux avortements pour trois grossesses menées à terme. Il est évidemment difficile de dresser des statistiques précises mais, si peu croyable que cela paraisse, il n'est pas plus aisé de se procurer des données sur les avortements légaux. «Lorsque, il y a quelques années, j'ai demandé au Conseil national de l'Ordre des Médecins de bien vouloir me fournir le nombre des avortements thérapeutiques annuellement pratiqués en France, rapporte le Dr. H. Fabre, il me fut opposé un refus sec et sans appel. Est-il concevable qu'un praticien français, régulièrement inscrit au Conseil de l'Ordre et exerçant normalement sa profession, ne puisse pas savoir combien de grossesses sont interrompues légalement chaque année dans son pays ?»

Le Dr. Raymond Leibovici, professeur au Collège de médecine, chirurgien à l'hôpital saint-Antoine, ajoute : «Voici quelque temps, lors d'un débat où s'affrontaient les partisans de la contraception et ceux qui proposaient le curetage bien fait et remboursé par la Sécurité sociale, nous avons relevé le nombre de fausses-couches curetées dans notre service de Lariboisière pendant les quatre ou cinq années précédentes. Nous avons trouvé une moyenne de 500 à 600 curetages par an, soit près du quart de toutes les opérations du service. Nous n'avons pu relever les curetages des années suivantes. Les dossiers hospitaliers sont incomplets, ceux des curetages n'intéressent personne, et sont détruits après cinq ans ».

yables effectuées par les avorteuses d'«escaliers de service» dans des salles à manger transformées en salles d'opération. On parle de vies à sauver; ne faut-il pas d'abord sauver celles-ci ? En Suède, on compte aujourd'hui six fois moins de décès qu'il y a vingt ans sans que l'on ait enregistré de baisse du taux de natalité.

Les techniques d'intervention se sont également modernisées. Le corps médical des pays de l'est emploie couramment, si l'avortement est pratiqué dans les douze premières semaines de la grossesse, une méthode présentant encore plus de garanties que le «curetage» traditionnel. Après dilatation du cervix, un tube de métal, de verre ou de plastique, comportant une ouverture latérale en son extrêmité, est introduit dans l'utérus, puis manœuvré de façon à détacher l'embryon de la paroi ; les fragments sont ensuite extirpés par l'intermédiaire d'une pompe à vide.

Dès que l'on considère les statistiques, l'aspect médical du problème est inattaquable. Aussi les adversaires d'un aménagement des lois sur l'avortement préfèrent-ils user d'arguments moraux. Mais, à l'examen, ces arguments ne sont guère plus convaincants.

Il est bien évident qu'un avortement ne constitue pour personne une perspective agréable. Il peut se révéler nécessaire, mais chaque couple fait normalement ce qui est en son pouvoir pour éviter cette issue. Dans ces conditions, il n'est pas juste de soutenir qu'une législation plus souple en ce domaine ajouterait à la «licence» et au relâchement des mœurs. Là encore, les chiffres sont là : l'avortement médical aménage une situation de fait mais il ne l'aggrave pas.

Si l'on estime, par ailleurs, que la morale la plus acceptable est celle qui permet à une société donnée de s'organiser et de se développer avec le minimum de tensions, d'injustices et de frustrations, il faut bien convenir que l'avortement clandestin va de pair avec toute une série de désordres sociaux, de situations particulièrement douloureuses, face auxquels aucune autorité ne peut rester indifférente.

On en arrive ainsi, très vite, à poser la vraie question, qui est au cœur même du problème : a-t-on le droit de supprimer la vie ? Pour *La Documentation catholique,* citée plus haut, «le fœtus a une âme». Mais à partir de quel moment a-t-il une âme ? Les théologiens se sont penchés au cours des siècles sur ce grave problème ; les uns et les autres ne se sont pas privés d'avancer des hypothèses aussi fantaisistes que variées. Ils semblent finalement avoir convenu qu'il est préférable de ne pas trop approfondir le sujet. Quoi qu'il en soit, l'incertitude de ces débats prouve combien la question avait peu de sens, et surtout combien elle était mal posée.

qu'est-ce que la vie ?

Qu'est-ce donc que la vie ?

On affirme souvent que la vie est une valeur suprême. Mais ce propos ne s'applique nullement au principe vital en général : l'homme ne s'est jamais privé de détruire les végétaux ou de tuer les animaux. Il sous-entend déjà que l'on restreigne l'affirmation à la vie *humaine.*

Or les acquis scientifiques récents ont peu à peu dépouillé cette notion de son caractère absolu et privilégié. Le principe d'intégrité corporelle n'est plus respecté dans les greffes d'organes, ce qui ne va pas sans conséquences philosophiques, ainsi que l'a souligné le professeur J. Hamburger dans son rapport au 2° Congrès international de Morale médicale (*Progrès de la médecine et responsabilité du médecin*), en mai 1966. La réanimation de malades dont le cœur s'est arrêté, les controverses sur la définition de la mort, la notion particulière de «coma dépassé» autorisant l'interruption délibérée d'une vie organique artificiellement maintenue, ont montré que l'on pouvait vivre au sens propre sans humainement exister. Le sacrifice volontaire, loué par la société, le suicide, accepté ou condamné, les formes atténuées (ou inavouées) d'euthanasie, sont également à prendre en considération. «Le caractère sacré de la vie humaine n'a donc rien d'absolu», remarque le Dr. Gabriel Deshaies, de Paris.

Au reste, précise le professeur Ernest Kahane, professeur à la faculté des Sciences de Montpellier : «Le respect universel de la vie n'appartient pas aux instincts ; nous n'en trouvons pas le germe chez les espèces dont nous sommes issus. Il (..) n'a sans doute été cultivé que, dans les derniers millénaires, par des sectes d'une philosophie très épurée, mais éloignée du réel, et dont l'application est pleine d'inconséquences» (*Raison présente.* août-octobre 1967).

C'est un lieu commun de constater que ce respect de la vie n'est observé d'ailleurs qu'au sein de groupes très restreints. L'instauration conventionnelle de la peine de mort n'a jamais fait l'objet d'une condamnation des autorités morales ; celles-ci, bien au contraire (et sans que puisse jouer, cette fois-ci, la notion de faute ou de sanction), ont approuvé, voire glorifié, toutes sortes de croisades, de «guerres saintes» ou d'expéditions plus ou moins évangéliques. La société s'est, dès l'origine, arrogé le droit de tuer sous conditions.

Par ailleurs, les travaux de laboratoire réalisés depuis quarante ans ont clairement fait apparaître la nature vraie de la vie organique. L'idée d'un principe vital infusé à un système matériel a été successivement expulsée de toutes les zones d'ombre dans lesquelles elle s'était réfugiée.

«On peut affirmer, écrit le professeur Kahane, que l'apparition des principes chimiques simples constitutifs de la matière vivante est un phénomène beaucoup moins improbable qu'on ne l'avait cru ; (..) que la formation des macromolécules biologiques, protéines et acides nucléiques, aux dépens des matériaux organiques initiaux et d'un rapport d'énergie, est elle-même un phénomène probable ; (..) que la séparation d'éléments individualisés offrant un métabolisme embryonnaire, et la différenciation de structures au sein de ces unités qui méritent déjà le nom d'individus, est une conséquence nécessaire et non contingente des étapes antérieures ; que l'exercice des mécanismes de *feedback,* conforme au «principe universel d'adaptation», conduit les échanges avec le milieu ambiant dont ces individus sont le siège à emprunter la voie d'une catalyse de plus en plus puissante et spécifique, qui est la catalyse enzymatique ; que les êtres vivants rudimentaires que sont ces individus différenciés et structurés doués de métabolisme sont eux-mêmes, en vertu d'un principe et selon des lois à dégager, l'objet d'une complexification et d'une spécialisation des appareils et des mécanismes, dont on voit l'effet à l'échelle inframicroscopique, puis microscopique, et enfin macroscopique. Ce processus n'est rien d'autre que l'évolution biologique, celle qui a abouti à l'espèce humaine après une phylogenèse longue de trois milliards d'années».

Ainsi, «la vie, mode d'existence de la matière parvenue à un degré élevé d'organisation, n'est pas le phénomène miraculeux que l'on croyait jadis, ni le phénomène improbable que l'on croit souvent aujourd'hui (..) Ce n'est pas faire injure à notre sensibilité que d'aboutir à la replacer dans le cadre des phénomènes nécessaires de la nature, parmi lesquels elle ne mérite un respect particulier que dans la mesure où ce respect est la condition du succès de notre espèce pour dominer la nature, afin de vivre et de prospérer.

« Si notre sensibilité est mauvaise conseillère, en nous portant à entretenir et à développer des conditions génératrices d'intolérables souffrances et d'insurmontables dangers, la raison se montre sans doute un meilleur interprète des impératifs biologiques et sociaux. Elle nous enseigne qu'il faut savoir surmonter et déjouer les pièges de la sensibilité, pour substituer aux règles éthiques d'un temps révolu celles que dictent les nécessités du temps présent, avec toute la prudence qu'exige l'étendue de nos ignorances».

Un grand nombre de praticiens souscrivent à cette analyse. Ils le font avec sérénité, tout en sachant que la «législation de l'avortement», loin d'en être l'encouragement, est un moyen de mieux le situer pour en réduire les effets.

«Il est évident que dans certains cas (grossesse dûe à un viol, ou malformation du fœtus), l'avortement est la seule solution possible, déclare le Dr. Yves W., de Paris. Mais dans tous les autres cas, l'avortement ne m'apparaît pas comme la meilleure solution. La seule solution à la fois rationnelle et humaine, c'est la contraception. Il faut supprimer la cause même de ces situations sociales désastreuses que l'on veut juste-

ment éviter. Contrairement à ce que l'on affirme parfois, le nombre des avortements a diminué dans tous les pays où la contraception est couramment appliquée, où l'information contraceptive est réelle. L'immense majorité des femmes qui ont recours à l'avortement sont disposées, comme l'instinct biologique les y conduit, à devenir mères; elles s'y refusent pour des motifs dûs aux circonstances. Attaquons-nous aux causes du désordre actuel. Faisons entrer le principe de la maternité volontaire dans l'éthique contemporaine.» ■

Jean - Claude VALLA

heologie

Yves ESQUIEU

FOUILLES EN FRANCE ET EN EUROPE DU NORD

Plusieurs sites archéologiques ont fait l'objet de fouilles intensives au cours des derniers mois. Des découvertes intéressantes, fortuites parfois, ont été enregistrées. En France, la mise au jour de l'ensemble gallo-romain de Saint-Romain en-Gal, est un évènement auquel les spécialistes attachent une grande importance. En Europe, les trouvailles de Hatzum et d'Haithabu semblent donner un nouvel essor à l'archéologie nord-européenne, qui avait quelque peu marqué le pas ces derniers temps.

une nouvelle Vaison

C'est en 1967 que la mise en chantier d'un lycée à Saint-Romain-en-Gal, en face de Vienne, sur la rive droite du Rhône, a conduit les archéologues, et notamment le professeur Leglay, directeur des Antiquités historiques de la région Rhône-Alpes, et son adjoint de Vienne, M. Serge Tourrenc, à faire sur cet emplacement des sondages et des fouilles qui devaient se révéler extrêmement fructueuses.

Effectuées sur une grande superficie (quatre hectares environ), ces fouilles ont fait apparaître un vaste ensemble architectural, dont l'importance égale d'ores et déjà celle des plus grands sites gallo-romains connus à ce jour (Vaison-la-Romaine notamment). Afin de dégager la plus grande surface possible, le travail n'a été effectué que sur une cinquantaine de cms de profondeur, découvrant un seul étage d'habitations. Mais, affirme M. Tourrenc, les sondages ont permis d'en déceler trois autres qui recèlent vraisemblablement des aménagements du plus haut intérêt.

Dès à présent, tout un quartier a été mis au jour, avec des rues dallées bordées sur un côté de portiques, des égoûts, des maisons privées où l'on a retrouvé de belles mosaïques, un bar installé sur le bord de la voie Lyon-Vienne, des boutiques groupées dans un vaste édifice commercial, un atelier de foulons dont les grands bassins, très bien conservés, ont pu servir pour le lavage et la teinture des étoffes ou pour le dégraissage de la laine, un établissement de bains, etc...

Le matériel que l'on a retiré des maisons est riche et varié. Citons notamment une très belle lampe en bronze, et une stèle représentant le dieu gaulois Sucellus.

Cette grandiose découverte offre un intérêt tout particulier du fait qu'elle a révélé un quartier résidentiel et industriel de la Vienne antique, dont on ne connaissait jusqu'ici que des édifices publics (théâtre, temples). La Vienne de la rive gauche, coincée entre le Rhône et les collines, manquait d'espace. Il s'avère donc que la plaine de Saint-Romain-en-Gal, plus propice aux constructions, a dû attirer très tôt les bâtisseurs.

Un autre motif d'intérêt réside dans la conception très originale des maisons d'habitation, conception que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le monde romain. Les bassins des péristyles sont formés de trois branches en fer à cheval, qui encadrent le jardin. Il a fallu s'adapter aux conditions particulières du sol et du climat : de nombreuses salles étaient chauffées ; les sous-sols de certaines pièces étaient tapissés de grosses jarres renversées, goulot vers le bas, qui supportaient vraisemblablement un plancher sous lequel elles créaient un vide sanitaire. De même, les maisons étaient séparées par un double mur isolant, dans lequel pouvait circuler un drain. Autant de remarquables procédés techniques, destiné à lutter contre le froid et l'humidité.

Cet exceptionnel ensemble gallo-romain date du II° siècle, qui fut la grande époque de prospérité de la région.

des fouilles en vrac

On peut citer d'autres découvertes récentes, de moindre importance évidemment, mais qui n'en traduisent pas moins certains efforts intéressants.

LE PEUPLEMENT DE LA CHAMPAGNE A L'AGE DU BRONZE. MM. A. Brisson et Jean-Jacques Hatt ont publié une étude consacrée au peuplement de la Champagne entre 1.200 et 700 avant notre ère, soit entre la fin du «Bronze final III» et le début de l'Age du fer. Il s'agit d'un travail reposant essentiellement sur l'examen des nombreux fonds de cabanes retrouvées dans la région. Il a permis de montrer que la zone la plus habitée dans la période considérée, fut celle des plateaux crayeux, et non celle des vallées comme aujourd'hui.

C'est durant cette période que semble s'être effectuée l'une des étapes de transition entre le nomadisme et la sédentarisation. A partir de — 1.200, la population se fixe davantage au sol ; elle adopte cimetières et lieux de culte permanents. A partir de — 750 environ, on note un brusque accroissement démographique, qui correspondrait à la période halstattienne dont la culture a été apportée, on le sait, par des immigrants venus des régions rhénanes.

PIENTURES RUPESTRES EN DORDOGNE. De nouvelles peintures rupestres ont été découvertes dans la grotte de Font-de-Gaume, près des Eyzies (Dordogne). Après huit bisons, trois autres peintures, représentant deux cervidés et un cheval, ont été mises au jour.

DEUX NOUVEAUX SITES PREHISTORIQUES SUR LA COTE LANGUEDOCIENNE. Du matériel en pierre taillée et en pierre polie, des silex et des débris de meules préhistoriques, ont été retrouvés près du Grau-du-Roi. D'autre part, à Pont-Juvénal, près de Montpellier, les restes d'un village de l'Age du cuivre ont été dégagés : il s'agit de deux groupese de cabanes sur sol de gros galets.

Ces deux sites fournissent un exemple caractéristique de permanence des habitats. En effet, on a également retrouvé à Grau-du-Roi des tuiles et des amphores romaines, des objets massaliotes, gallo-romains et carolingiens. A Pont-Juvénal, des fouilles précédentes avaient révélé la présence d'une nécropole durant les quatre premiers siècles de notre ère.

LES FONDATIONS D'UN TEMPLE GAULOIS datant du 1er siècle, ont été mises au jour à Marjerides près de Bort (Corrèze). On y a retrouvé une statue de bronze représentant un dieu celtique tenant une torque.

LA PREMIERE INTERVENTION ROMAINE EN GAULE. D'après l'historien grec Polybe, c'est en — 154, à l'appel des habitants de Marseille, que Rome intervint pour la première fois en Gaule, contre deux peuplades ligures de la côte qui furent écrasées à Aegitna. Des archéologues ont organisé une table ronde à Cannes pour tenter de localiser ce site. Selon eux, Aegitna serait situé entre Cannes et le cours inférieur du Var.

En ce qui concerne les causes profondes de l'intervention romaine, il semble que le Sénat ait vu là l'occasion de poser des jalons sur le littoral, alors sous influence grecque, dont la conquête se révélait nécessaire pour unir à l'Italie l'Espagne récemment acquise.

les Germains de la Préhistoire

« Les spécialistes de la Préhistoire ont désormais la possibilité d'étudier sur une période couvrant plusieurs siècles l'évolution et la structure d'un groupe d'habitations sur le littoral de la mer du nord », écrit la *Hannoversche Allgemeine,* qui ajoute : « C'est un évènement digne de s'inscrire dans les annales de la Préhistoire allemande». Depuis bientôt six ans, le Dr Werner Haarnagel, directeur de l'Institut de Wilhelmshafen, spécialisé dans l'étude des basses et hautes régions côtières de la mer du Nord, et ses collaborateurs, poursuivent d'importantes fouilles sur les terres basses situées à l'embouchure de l'Ems, près de Hatzum. Ils ont pu mettre au jour les vestiges d'une ancienne cité datant de l'Age du bronze, qui fut habitée jusqu'à l'Age du fer, et dont l'étude a fourni d'utiles indications dans le domaine hydrographique : la zone se trouvant sur le littoral exposé au mouvement des marées. Il a été possible de retracer l'évolution de la mer pendant plusieurs centaines d'années.

A ce jour, cinq habitations et silos ont été découverts. Les habitations sont des maisons rurales de grande dimension, comportant trois ailes et groupant sous le même toit les lieux d'habitat proprement dits, et les locaux servant d'abris au détail. Les traces laissées sur le sol argileux sont remarquablement conservées, et, bien que l'on ne possède aucune indication de « chaînon intermédiaire » entre les deux époques, la grande ressemblance de ces maisons avec les « halles » moyen-âgeuses typiques de la Basse-Saxe, a fait l'objet de différents commentaires.

En Rhénanie, et notamment entre Aix-la-Chapelle et Xanten, d'autres fouilles,accélérées par la construction prochaine d'immeubles modernes sur les différents sites, ont également révélé les vestiges d'une colonie de l'Age de pierre. Une autre colonie a été découverte à Aldhoven. Ces fouilles, souligne le *Frankfurter Allgemeine Zeitung,* «ont apporté la preuve que les populations vivant vers—3 700 étaient déjà capables, du moins en Rhénanie, de tailler des troncs de 30 cms d'épaisseur pour les séparer en six tranches».

A Neuss, des travaux à l'emplacement du grand camp romain de Novaesium, ont contribué à préciser le tracé des anciennes frontières militaires de l'Empire romain. Novaesium est le seul camp de légionnaires situé sur le Rhin, dont les restes ont pu être entièrement dégagés. Il servit au 1er siècle de base militaire aux Romains pour leurs expéditions chez les Germains, et pour se défendre dans la région du Rhin inférieur.

le centre d'Haithabu

On vient de découvrir, sur le territoire de la ville de Novgorod, en Russie, plus de 400 manuscrits sur écorces de bouleau. Ceux-ci semblent s'inscrire en faux contre la légende selon laquelle un prince Normand, du nom de Rurihovo Gododichtche, aurait été le fondateur de la ville. Les écorces ne font aucune mention d'un évènement de ce genre.

Les mêmes manuscrits confirment cependant les relations commerciales qu'entretenaient les Slaves, à l'époque Viking, avec les Normands. Ces derniers, s'ils ne s'implan-

tèrent pas à Novgorod, installèrent un camp sur la rive du Volkhov, à trois kms seulement de la ville : les restes de fortifications retrouvées à cet endroit sont incontestablement de la main des Vikings.

Des fouilles sont en cours, d'autre part, dans la région de Hambourg, à Haithabu. Entreprises par le Dr K. Schietzel au printemps 1966, elles ont permis de situer à sa véritable place ce village qui fut un grand centre commercial à l'époque où Hambourg n'était qu'un petit hameau. Il s'agit en effet d'un site exceptionnel par sa richesse et l'ampleur des trouvailles déjà faites. Bien que 3 p. 100 seulement de la ville aient été pour le moment explorés, le nombre des objets retrouvés en trois ans dépasse 1,6 million — les principaux étant exposés au musée de Schleswig.

Effectuées avec un matériel ultra-moderne (bétonnière, pompes aspirantes, tamis roulants, chambres frigorifiques), et avec le concours de la Communauté allemande de recherches, les fouilles ont relevé des puits de différents modèles, des revêtements de sols, des métiers à tisser, des fours pour le travail du métal, un pont, différents ateliers, etc...

L'importance du centre d'Haithabu, pressentie par les professeurs Schwantes et Jankuhn, a été confirmée par le Dr. Schietzel. « L'artisanat était florissant, rapporte le *Sonntagsblatt*. On travaillait le fer et l'argent ; on procédait à des échanges avec la Suède, l'Angleterre et la Norvège. Des contacts avaient même été établis jusqu'en Russie et au Proche-Orient : Novgorod, Kiev, Bolgar, Bagdad, Basra. La ville frappait monnaie. (..) Des ambassadeurs arabes venaient à Haithabu ; on envoyait des émissaire à Byzance, et la ville vivait pratiquement du commerce nord-sud et est-ouest, profitant de sa situation géographique ». « Haithabu a surtout bénéficié du type d'embarcation utilisée, a déclaré le Dr Schietzel. Les bateaux trouvés en Scandinavie et en Allemagne du nord permettent de s'en faire une idée assez précise. Il s'agissait d'une embarcation se prêtant particulièrement bien à la navigation sur des eaux tranquilles, mais tenant aussi la mer, pouvant être gréée ou se transformer en bateau à rames ».

Un sondage du port est actuellement en cours, grâce au concours des nageurs de combat de la marine allemande. Il semble certain que l'on finira par trouver d'ici l'année prochaine des drakkars et autres bateaux.

■

Yves ESQUIEU

raciologie

Alain de BENOIST

INTEGRATION SCOLAIRE ET PSYCHOLOGIE RACIALE

« On a dit ce que l'on ne devait pas dire, soutenu ce qu'on ne devait pas soutenir ! » écrit M. Joseph Alsop (*International Herald Tribune*. 13 mars 1969). De quoi s'agit-il? D'une étude de psychologie raciale, publiée dans la *Harvard Educational Review* (hiver 1968-69) par le Dr. Arthur R. Jensen. Spécialiste mondialement réputé, vice-président de l'American Educational Research Association, auteur de nombreux ouvrages et d'innombrables articles, le Dr. Arthur R. Jensen, 46 ans, dirige depuis 1958 un laboratoire de psychologie de l'éducation à l'Institute of Human Learning, rattaché à l'Université de Berkeley (Californie).

Dans cette étude, intitulée *How Much Can We Boost I. Q. and Scholastic Achievement,* le Dr. Jensen affirme : 1) que l'écart constant des résultats obtenus par les Noirs et les Blancs américains aux tests psychologiques (15 points en moyenne) prouve l'existence de différences structurales d'intelligence entre les deux races, et que ces différences sont héréditaires; 2) que cet écart est particulièrement net dans le domaine de l'aptitude à l'abstraction, sur laquelle repose la notion d'intelligence selon les critères occidentaux; 3) qu'en revanche, les Noirs obtiennent régulièrement des résultats supérieurs aux tests de mémorisation (répétition de la chose apprise), et que l'enseignement doit en tenir compte ; 4) que les programmes dits de rattrapage ((*compensatory education*) sont voués à l'échec tant qu'ils continueront de se baser sur l'aptitude à l'intelligence conceptuelle.

l'intelligence

L'échec des « programmes de rattrapage » est un fait patent. Des entreprises extrêmement coûteuses, telles que le *Project Head Start,* n'ont eu pratiquement aucun résultat. «Pour quelle raison ? demande le Dr. Jensen. Quand un pont s'écroule, qu'un avion ne vole pas, qu'une machine ne marche pas, qu'un traitement ne fait pas d'effet (. .) , on commence par se demander si les postulats de départ, les hypothèses sur lesquelles on s'est appuyé, ne sont pas erronnées. Il faut donc en faire autant en ce qui concerne l'éducation» .

Il faut s'interroger sur ce qu'est véritablement l'intelligence. L'intelligence peut être étudiée scientifiquement car elle est «un fait biologique». Malheureusement, les psychologues emploient souvent ce terme de façon restrictive, pour ne désigner qu'une petite part des qualités mentales, auxquelles il faudrait ajouter, par exemple, l'acuité de la perception, la faculté de mémorisation, etc... «Je suis en désaccord formel, ajoute le Dr. Jensen, avec ceux qui n'acceptent de chercher scientifiquement la vérité que dans certaines circonstances, et qui s'y refusent quand cela ne les arrange pas, ou qui pensent que les résultats de certains travaux ne doivent pas être communiqués au grand public».

Pour expliquer les piètres résultats scolaires de certains enfants, on invoque souvent le « climat familial » ou leur milieu social. Mais ces facteurs, dont le rôle est indéniable, ne sont pas les plus importants.. Le facteur prédominant est l'hérédité, et c'est aussi l'hérédité qui explique parfois une condition sociale donnée.

Pour les mésologistes (*environmentalists*), que Jensen critique avec vivacité, tous les enfants ont les mêmes dons à la naissance ; ils peuvent tous obtenir les mêmes résultats dans quelque domaine que ce soit, si l'on prend la peine de les éduquer convenablement ; les différences de performances que l'on constate par la suite sont uniquement dûes à des facteurs économiques ou sociaux, C'est ainsi que M. Francis Keppel, Commissaire du gouvernment américain à l'Education, déclarait voici quelques temps : «Tous les enfants ont les mêmes possibilités virtuelles au moment de leur naissance ; les différences ne viennent qu'après». Or les milieux scientifiques sont de plus en plus portés aujourd'hui à reconnaître la fausseté de cette assertion.

Si l'on considère les statistiques, le Q.I. (Quotient Intellectuel) des Américains de race noire se situe en moyenne 15 points plus bas que celui des Blancs. Cet écart est constant,quel que soit le niveau scolaire et les conditions de travail. Il se maintient si l'on compare des élèves de milieux socio-économiques différents.

Le Dr. Jensen cite à cet égard une enquête réalisée par le professeur Rick Heber, de l'Université du Wisconsin, auprès de jeunes retardés mentaux (ayant un Q.I. inférieur à 75) issus de familles blanches et noires préalablement réparties en cinq niveaux sociaux. Dès le plus haut niveau (familles plus aisées), on décèle une différence. Au second, la proportion de retardés mentaux chez les Blancs est de 0,80 p. 100, chez les Noirs de 14,5 p. 100. Au niveau le plus bas, 7,8 p. 100 des Blancs sont retardés, contre 42,9 p. 100 des Noirs.

La différence subsiste donc, même si l'on tient compte du fait que les intelligences moyennes ou déficientes se rencontrent, au sein des familles blanches de niveau social assez bas, plus fréquemment que dans les familles blanches de statut plus aisé. De même, à Milwaukee, une étude effectuée en 1968 avait fait apparaître que 586 enfants, issus de 88 familles noires de basse condition sociale, représentaient à eux seuls 5 p. 100 de la population scolaire de la ville, mais 33 p. 100 des retardés mentaux. Sur les 88 mères, 45,4 p. 100 avaient elles-mêmes un Q.I. inférieur à 80.

Le contexte culturel n'influe pas non plus de façon décisive sur les résultats. D'après les tests psychlogiques, le Q.I. des Noirs les plus aisés se situe encore, en moyenne, 2,6 points au-dessous du Q.I. des Blancs appartenant aux couches sociales les plus défavorisées. Comme «il est très improbable que les Noirs de la haute bourgeoisie disposent de moins de facilités culturelles que les Blancs vivants dans les conditions les plus difficiles» (Audrey M. Shuey), on peut considérer que ces chiffres sont probants. Ils sont, du reste, confirmés par une comparaison avec les résultats obtenus par les enfants de souche indienne, publiés dans le rapport Coleman du ministère de la santé (1). Pour l'ensemble des tests, les jeunes Indiens, dont on s'accorde à reconnaître qu'ils vivent dans un milieu aussi défavorisé par rapport au milieu noir, que les Noirs le sont par rapport au milieu blanc, obtiennent régulièrement de 6 à 8 points de plus que les Noirs. L'ensemble de ces données, que nous extrayons des nombreux tableaux et des statistiques publiés par la *Harvard Educational Review,* confirme donc que «les mécanismes cérébraux qui déterminent la faculté d'apprendre sont génétiquement conditionnés, exactement de la même façon que les autres parties de l'organisme».

concepts et mémorisation

Les tests psychologiques ont pour objet de déterminer les aptitudes générales de l'enfant,et de faciliter son orientation scolaire et professionnelle. Pourquoi les Noirs y réussissent-ils moins bien? Parce qu'ils sont moins intelligents? Certainement pas, répond le Dr. Jensen. Simplement parce que leur intelligence est d'une autre nature structurale.

Lorsque l'on détaille les résultats obtenus, on s'aperçoit que les tests où les variations entre Noirs et Blancs sont les plus significatives, sont les tests d'intelligence conceptuelle (*cognitive learning*). On attache à ces tests une grande importance, remarque le Dr. Jensen, parce que c'est l'intellegence conceptuelle, l'aptitude au raisonnement abstrait, qui a permis les plus grandes réalisations de l'humanité. C'est elle qui permet à l'enfant d'apprendre les choses en raisonnant par lui même. Et c'est elle qui explique les différences de Q.I.

Les Noirs, en revanche, se révèlent très supérieurs pour la mémorisation, l'habileté manuelle, l'adresse physique, le comportement moteur. Dans les petites classes, là où l'on ne fait pratiquement pas appel au raisonnement abstrait, ils surclassent souvent les enfants blancs : 60 p. 100 d'entre eux apprennent à marcher et à coordonner leurs mouvements avant la moyenne des Américains. Dans les tests de mémoire, par exemple lorsque l'on montre vingt objets courants au sujet, qui doit ensuite en citer dans n'importe quel ordre le plus grand nombre possible, les résultats ne concordent pas avec le Q.I. moyen. Par contre, dès que le sujet doit citer les mêmes objets, mais en classant les similarités et les différences, c'est-à dire en les assemblant par catégories logiques, les variations de Q.I. réapparaissent intégralement : même lorsqu'ils conviennent des catégories conceptuelles qui leur sont énumérées, les Noirs ne parviennent pas à y ranger les objets mémorisés de façon aussi instinctive que les Blancs.

---

(1) Il s'agit d'un rapport présentant les conclusions de l'enquête entreprise, en 1966, sous la direction du Dr. James S. Coleman, de la John Hopkins University, pour le compte de l'*Office of Education* (HEW). Cette enquête portait sur 4 000 écoles et 600.000 élèves.

L'intelligence conceptuelle peut-elle être améliorée par l'éducation ? Statistiques à l'appui, le Dr. Jensen répond par la négative. Il rappelle en particulier que les études faites sur des jumeaux homozygotes (jumeaux vrais) montrent que, même séparés l'un de l'autre dès la petite enfance, et élevés dans des milieux différents, ces jumeaux obtiennent aux tests des résultats toujours identiques. De même, les enfants adoptés à la naissance tendent toujours plus vers le Q.I.de leurs parents naturels que vers celui de leurs parents adoptifs.

Par contre, «bien des traits du comportement, certaines habitudes qui influent sans aucun doute sur la scolarité, peuvent être modifiées de façon plus ou moins durable par le milieu, familial notamment». Ces traits sont précisément ceux qui ne ressortissent pas de l'intelligence conceptuelle. Il faut en tenir compte, car «chaque individu doit être jugé selon ses mérites et ses qualités personnelles, et les institutions doivent pouvoir améliorer le sort de chacun dans les conditions qui lui conviennent le mieux». Les programmes d'enseignement, conclut donc le Dr. Jensen, doivent être révisés pour tenir compte des réalités. Il est inutile, et ruineux, de vouloir agir sur des caractéristiques déterminées une fois pour toutes par l'hérédité. Les campagnes de scolarisation entreprises sur une grande échelle, surtout dans les grandes villes, ont voulu réaliser une intégration que la répartition ethno-géographique et les déséquilibres de croissance démographique rendaient impossible. L'accent doit être mis, non sur le raisonnement abstrait, mais sur les expériences pratiques. En certains endroits, comme à l'Université de l'Illinois, plusieurs tentatives concluantes ont été faites en ce sens. Il faut les poursuivre.

conséquences idéologiques profondes

L'article du Dr. Jensen a suscité toute une série de réactions en chaîne. Bien que la *Harvard Educational Review* soit une revue d'études, que son niveau réserve à un petit nombre de lecteurs (elle n'a que 12 000 abonnés), la publication de ce texte a fait l'effet d'une bombe. S'en emparant, la grande presse en a répercuté les grandes lignes dans tous les milieux, suscitant ainsi un débat significatif et passionnant.

Peu avant la parution de son étude, le Dr. Jensen en avait d'ailleurs présenté les conclusions au cours d'un symposium tenu à Los Angeles, à l'occasion de la convention annuelle de l'American Educational Research Association. «On peut avancer raisonnablement, avait-il déclaré, que les facteurs héréditaires interviennent pour expliquer les différences d'aptitudes mentales. Et l'on peut considérer que cette intervention est déterminante» (*Jackson Mississipi Daily News.* 17 février 1969).

Les titres de la grande presse sont parlants. Le *New-York Times* : « Le handicap de l'hérédité» ; *Time*: «Intelligence: y-a-t'il une différence raciale?». «Tous les hommes sont-ils égaux de naissance, peut-on lire dans l'hebdomadaire *U.S. New and World Report* (10 mars 1969) ? Les Noirs peuvent-ils apprendre les mêmes choses et de la même façon? Un célèbre professeur de psychologie rouvre le débat».

Dans l'*International Herald Tribune* (13 et 15 mars 1969), le célèbre chroniqueur Joseph Alsop, qui fut l'un des premiers à attirer l'attention du grand public, écrit : «Le Dr. Jensen, l'un des plus célèbres pédagogues américains, vient d'affirmer ce que personne n'avait dit avant lui (2). Il serait bien agréable de dénoncer ses propos comme étant

(2) Cette observation n'est pas tout-à-fait exacte. Bien d'autres travaux ont précédé l'étude du Dr. Jensen, l'émotion soulevée par celle-ci étant surtout due à la personnalité de son auteur. Entre 1935 et 1950, le professeur Franck C.J. McGurk, de Villanova, a réalisé 63 enquêtes de psychologie comparée ; quelle que soit la batterie de tests employée, les résultats qu'il a obtenus ont été identiques à ceux dont le Dr. Jensen fait état. Le 6 juillet 1964, le juge Sidney C. Mize déclarait à l'issue d'un procès fameux (*Darell Kenyatta Evers et al. vs. Jackson Municipal Separate District et al.*) : « La Cour reconnaît que les différences existant, au niveau scolaire, entre les élèves Noirs et

dictés par des «préjugés». Malheureusement, la chose est impossible et, à moins que les chiffres avancés puissent être démentis (ce qui semble fort peu probable), cette formidable étude de la *Harvard Educational Review* doit être très sérieusement prise en considération (..) En plus du handicap de la discrimination raciale, les Noirs américains démarrent dans la vie avec un handicap supplémentaire : celui de l'hérédité» .

« Le moment est peut-être venu, note M. James J. Kilpatrick dans l'*Evening Star* de Washington (18 mars), où il va devenir possible de discuter publiquement, et avec sérénité, d'un sujet délibérement passé sous silence depuis quarante ans: l'idée selon laquelle des différences existent entre les races, quant à leurs aptitudes intellectuelle (..) D'une certaine façon, le Dr. Jensen sera peut-être considéré comme un hérétique. Une

---

Blancs impliquent que des possibilités d'éducation séparée leur soient données. Ces différences sont innées et, ne pouvant être attribués à des facteurs économiques et sociaux,ne sauraient être compensées par des transformations du milieu qu'il est dans les attributions de la Cour d'ordonner».

Le 1er décembre 1964, en réfutant, dans la *National Review,* un rapport dogmatique rédigé par un sociologue de Princeton, M. Melvin Tumin, à la demande de l'*Anti-Defamation League* (*Race and Intelligence : A Scientific Evaluation*), le professeur Ernest Van den Haag avait, lui, aussi, brillamment anticipé les conclusions du Dr. Jensen. Depuis, de nombreux spécialistes, ont abondé dans le même sens. Sans entrer dans le détail, citons notamment les ouvrages des professeurs James McGregor, de l'Université de Hawaï, Henry E. Garrett, de l'Université Columbia, Robert Kuttner, président du symposium *Race and Modern Science*, Gayre of Gayre, éditeur du *Mankind Quaterly,* Wesley C. George, auteur de *Biology of the Racial Problem* (traduit dans NOUVELLE ECOLE numéro 7), R. Travis Osborne, Audrey M. Shuey, George A. Lundberg.

Citons aussi : I.A. Newby. *Challenge to the Court : Social Scientists and the Defense of Segregation.* Louisiana State University Press. 1968, ainsi que : F.C.J. McGurk. *On White and Negro Test Performances and Socio-Economic Factors,* in *Journal of Abnormal and Social Problems.* Vol. XLVIII, page 450 ; Pressey Teter. *The Comparison of Colored and White Children,* in *Journal of Applied Psychology.* 1918, Vol. III ; J. Peterson. *The Comparative Abilities of White and Negro Children, in Comparative Psychological Monographs.* 1923, n°5 ; J.R.Clark. *Performance Tests of Intelligence in Africa,* ibid. ; Sunne. *A Comparison of White and Negro Children in School and Society.* 1924 ; J.R. Clark. *Performance Tests of Intelligence for Africa.* Overseas Education, London. Vol. XX, n°1. Octobre 1948 ; W.B. Gonzales. *Capacidad Mental del Negro.* 1952 ; W.A. Kennedy, V.Van den Rist et J.C. White. *A Normative Sample of Intelligence and Achievement of Negro Elementary School Children in the South-Eastern United States,* in *Society for Research Child Development Monographs.* Purdue University. Lafayette, Indiana. Vol. XXVIII. n° 6;C.G.F. Smart. *Mental Maladjustment in East Africa,* in *Journal of Mental Science.* Vol. LII. 1956 ; Donald A. Swan *Genetics and Psychology,* in *Genus.* Roma; Henry E. Garrett. *Race. A Reply to «Race and Intelligence. A Scientific Evaluation» by the Anti-Defamation League of the B'Naï Brith.* National Putnam Letters Committee, Washington ; Henry E. Garrett. *How Classroom Desegregation Will Work.* Patrick Henry Press, Richmond ; Audrey M. Shuey. *Testing the Negro Intelligence.* Social Science Press, New- York. 1966.

Et enfin les monographies publiées à New-York par l'International Association for Advancement of Ethnology and Eugenics (IAAEE), dont le secrétaire est M. Donald A. Swan, parmi lesquelles : Sir Cyril Burt. *The Inheritance of Mental Ability* ; Donald A. Swan. *Race, Psychology and Education, Jackson, Mississippi* ; Henry E. Garrett. *Klineberg's Chapter on Race and Psychology ;* Henry E. Garrett. *The SPSSI and Racial Differences ;* Ernest Van den Haag. *Social Science Testimony in the Desegregation Cases* ; R. Travis Osborne. *Racial Differences in Mental Growth and School Achievement ;* George A. Lundberg et Leonore Dickson. *Selective Association of Ethnic Groups in a High School* ; George A. Lundberg. *Some Neglected Aspects of the Minorities Problem;* Charles C. Josey. *An Inquiry Concerning Racial Prejudice* ; James Gregor. *On the Nature of Prejudice.*

sorte de religion s'est créée chez les anthropologues, les psychologues et les éducateurs. Toute une théologie autoritaire s'est constituée. Les articles de foi en sont affirmés bruyamment.Les violer et même les mettre en doute ouvertement entraîne l'excommunication. Or aucun article de foi n'a été plus orgueilleusement défendu que la proposition selon laquelle les aptitudes intellectuelles des Noirs et des Blancs sont identiques par essence».

En Angleterre, sous le titre *Negro I.Q. Handicap,* le *Sunday Telegraph* remarque : «Comme l'affaire Lyssenko, qui s'est déroulée en Russie durant les années quarante, le débat ouvert par cette étude aura des conséquences idéologiques profondes. Toute la politique américaine d'intégration raciale repose en effet sur le postulat selon lequel tous les enfants ont, à la naissance, les mêmes dons».

En France, mis à part un articulet dans *Le Nouvel Observateur* (21 avril 1969) , seul M. Gérard Bonnot (l'auteur de *Ils ont tué Descartes*), a fait mention de l'étude de la *Harvard Educational Review,* avec un article publié dans *L'Express* (17 mars 1969) consistant en une longue série d'affirmations dépourvues de références.

«Toutes les machines cérébrales, assure M. Bonnot, peuvent atteindre les mêmes performances. Il suffit de donner un peu plus de temps aux moins doués et, par conséquent, d'allonger un peu la durée de la formation. Comment expliquer, à partir de cette égalité de base, les différences d'intelligence que l'on est bien obligé de constater entre les hommes ? Par l'influence du milieu, justement (. .) Soutenir que les Noirs sont moins doués que les Blancs pour le mode de vie américain est une évidence qu'il n'est pas besoin des travaux du Dr. Jensen pour découvrir. Mais cela ne tient nullement à quelque insuffisance naturelle de leur cerveau. Et rien ne dit qu'un jour, quand cette civilisation aura évolué, les aptitudes particulières de la race noire ne se révéleront pas plus utiles que celle des Blancs, et ne deviendront pas à leur tour et au grand dam du Dr. Jensen, la nouvelle norme de l'intelligence.

Cet article n'appelle aucun commentaire : si M. Gérard Bonnot avait pris la peine de lire le texte du Dr. Jensen, il aurait au moins évité de faire allusion à des individus «moins doués» quand il entend prouver que les dons sont un mythe, et aux «aptitudes particulières de la race noire», quand il soutient (dans le cas des Blancs, il est vrai) que ces aptitudes spécifiques n'existent pas.

« que cela nous plaise ou non »

Dans les milieux scientifiques dont, en dernière analyse, seule l'opinion revêt quelque importance, les réactions ont été nuancées. Sans contester les références du Dr. Jensen, quelques chercheurs se sont montrés réticents quant aux conclusions de l'étude. Mais la plupart, comme le soulignait l'hebdomadaire *Time* (11 mai 1969), n'ont pu que manifester leur approbation.

La *Harvard Educational Review,* dans son numéro suivant (printemps 1969) a facilité le débat, en publiant les «réponses» de sept autres psychologues : les Drs. Lee J. Cronbach, de l'Université Stanford, J. McV. Hunt, de l'Université de l'Illinois, Jerome S. Kagan, professeur de psychologie du développenment à l'Université Harvard, William F. Brazziel, directeur du collège (noir) de Norfolk State (Virginie), James F. Crow, de l'Université du Wisconsin, David Elkind, directeur d'études à l'Université de Rochester, et Carl Bereiter, de l'Ontario Institute for Studies in Education.

Ces réponses sont, dans l'ensemble, assez modérées. Aucune ne contredit les chiffres avancés par le Dr. Jensen. J. McV. Hunt convient qu'il serait utile de réduire la natalité des individus les moins doués. Carl Bereiter reconnait que «l'importance de l'hérédité dans la transmission de l'intelligence est incontestablement très forte». James F. Crow écrit même : «Les races sont caractérisées par des fréquences génétiques différentes, et il n'y a pas de raison de penser qu'il en va autrement pour les gènes qui déterminent les traits du comportement».

Le Dr. David Elkind et le Dr. Carl Bereiter se montrent également très critiques à l'égard des programmes de rattrapage. «Que cela nous plaise ou non, écrit le Dr. Elkind, la période d'âge qui va de 6 à 12 ans est décisive chez l'enfant (. .) Par conséquent, comme Jensen l'a démontré, si nous voulons vraiment obtenir de bons résultats dans l'éducation, il ne faut pas que les faits soient dissimulés quelles que puissent être leur incidence sur les différences raciales et socio-économiques, l'éducation pré-scolaire, voire même la nature des motivations intrinsèques».

Ailleurs, les réactions ont été plus inattendues. C'est ainsi qu'un psychiatre de l'Université Harvard, le Dr. Leon Eisenberg,directeur de la section psychiatrique du Massachussetts General Hospital, a fait savoir qu'à son avis, puisque les tests d'intelligence aboutissaient à de telles conclusions, il était préférable de les supprimer (*Washington Post.* 9 avril 1969) (3) !

Mais, dans leur grande majorité, les scientifiques ont approuvé le rapport de la *Harvard Educational Review.* C'est le cas de la plupart des auteurs que nous avons signalés en référence. De son côté, le professeur E. Garrett, de Charlottesville (Virginie), ancien professeur de psychologie à l'Université Columbia, ancien président de l'Association Américaine de Psychologie, a précisé : «On a peut-être fait une douzaine de tentatives, sur grande échelle, pour amener les jeunes Noirs aux niveaux des enfants blancs. Depuis 1956, les techniques ont varié : budget supplémentaire affecté à l'éducation des Noirs ; classes de recyclage ; encadrement particulier ; augmentation du nombre de professeurs ; réduction du volume des classes ; programmes communs, etc... Toutes ces méthodes ont échoué. Aucune amélioration sensible du niveau comparé des deux races n'a jamais pu être enregistré».

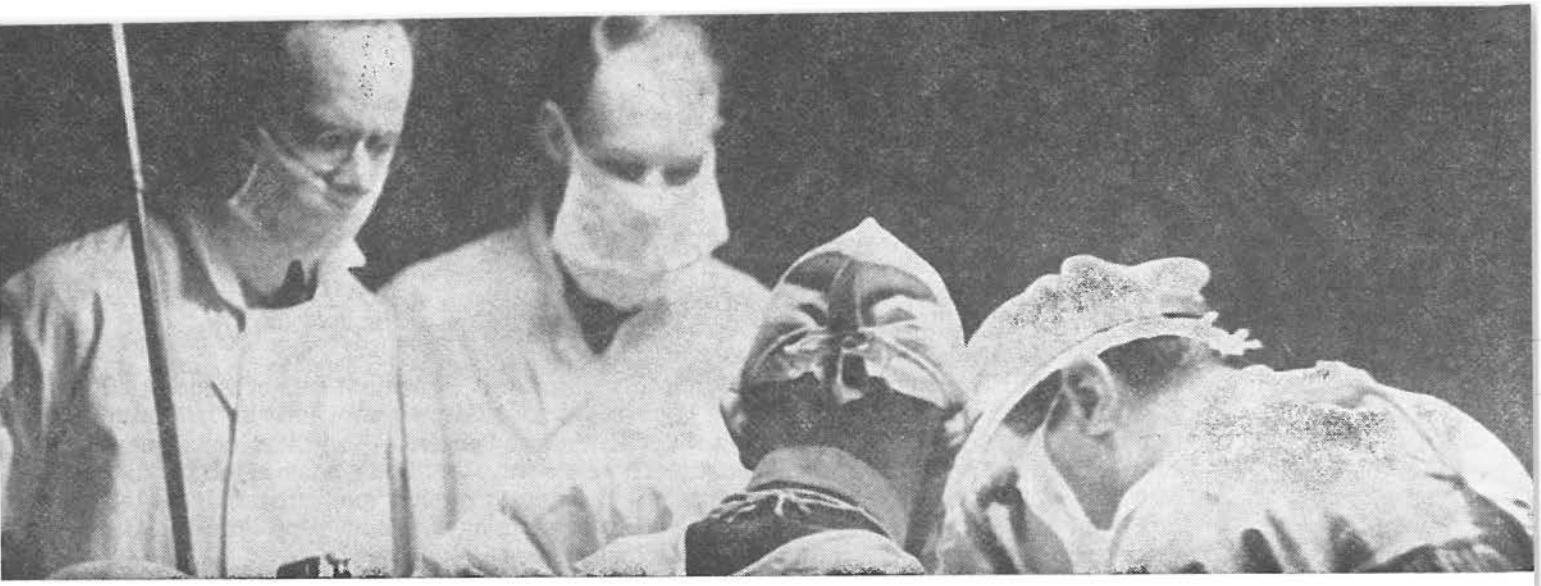
Un autre savant de renom, le Dr. William B. Schockley, dont la contribution à l'invention du transistor lui valut un Prix Nobel de physique, et qui professe actuellement à l'Université Stanford, s'est déclaré tout aussi chaudement en faveur du Dr. Jensen. Le système d'enseignement en vigueur, a-t-il déclaré, doit être immédiatement révisé. De même, les autorités devraient porter une attention toute particulière au nombre croissant des naissances illégitimes dans les milieux noirs les plus défavorisés, afin d'éviter «une lente et irréversible détérioration de la population».En conséquence,le Dr Schockley, soutenu par le Dr. Jensen et le professeur Robert Kuttner, de l'Université de Chicago, a lancé, fin avril, un solennel appel à l'Académie Nationale des Sciences, afin que, sans tarder, soit entreprise une étude générale des différences génétiques raciales dans le domaine de l'intelligence.

Cette proposition a été rejetée, le 1er mai, par 200 voix contre 10... et 640 abstentions. «De telles recherches sont bien difficiles, et risquent d'être mal comprises», a expliqué le Dr. Frederick Seitz, président de l'Académie des Sciences. Le Dr. Schockley a conclu: «Manque de courage et de sens des responsabilités». ■

Alain de BENOIST

---

(3) Peu de temps auparavant, le Governing Board of Education de Californie avait ordonné la suppression de tous les tests employés dans les écoles primaires de Los Angeles, sous le prétexte que ces épreuves «ont toujours défavorisé toute une fraction de la population scolaire (par exemple les minorités ethniques) » (*Le Nouvel Observateur.* 24 février 1969).



medecine

Dr. Roger VETILLARD

LES GREFFES D'ORGANES

Le 3 décembre 1967, le professeur Christian Barnard réalisait, au Cap (République sud-africaine), une intervention historique, en effectuant sur un homme la première transplantation cardiaque couronnée d'une survie post-opératoire de plusieurs semaines. A la date du 10 mai 1969, 128 personnes avaient subi une greffe du cœur ; 25 sont encore en vie, après la mort du Dr. Blaiberg et celle d'un Dominicain de 57 ans, le R.P. Boulogne, sur qui fut pratiquée la première allogreffe française, le 12 mai 1968.

Ces opérations ont suscité plus de commentaires que n'en suscitent habituellement les « premières » médicales. Des opinions aussi variées que contradictoires ont été émises dans des milieux qui n'étaient pas toujours professionnels. Des problèmes moraux, voire philosophiques, ont été soulevés. De multiples articles ont été publiés. Aujourd'hui encore, les émotions et les passions ne s'apaisent guère. Il est nécessaire de faire le point.

le bilan

Depuis longtemps, l'homme rêve de remplacer les organes défaillants de son corps. En 1680, une hétérogreffe osseuse, pratiquée en Russie, entraina.. une excommunication qui dura aussi longtemps que le noble russe qui en avait été l'objet hésita à se faire enlever les particules d'os de chien que son crâne contenait.

Alexis Carrel, médecin français, prix Nobel de médecine en 1912, travaillant avec Charles Lindbergh (plus connu par la traversée de l'Atlantique qu'il réussit en 1927), fut le premier à faire battre un cœur de poulet hors de son milieu organique propre, en le plongeant dans un liquide physiologique. Il mit au point, également, les techniques d'anastosome vasculaire, de culture de tissus et de greffe de la cornée.
Cependant, il faut attendre 1959 pour voir la réussite de la première allogreffe d'organe chez l'homme (1) : à cette date, deux patients, l'un à Boston, l'autre à Paris, reçurent le rein d'un faux jumeau. Trois ans plus tard, le 12 février 1962, encore à Paris, un succès analogue couronnait la première transplantation d'un rein provenant d'un donneur non jumeau. Ces trois malades sont aujourd'hui encore en parfaite santé. Enfin, en juillet 1967, c'est une homogreffe hépatique qui est réalisée, quelques mois à peine avant la greffe du cœur.

(1) Les isogreffes sont des greffes réalisées par transfert de tissu entre individus génétiquement semblables (animaux d'une même lignée pure, jumeaux monozygotes). Les autogreffes sont des greffes effectuées sur le donneur d'un point à l'autre de son corps (greffe de la peau chez un brûlé, par exemple). Les homogreffes, ou allogreffes, sont réalisées sur un sujet de la même espèce que le donneur. Les hétérogreffes sont effectuées entre individus d'espèces différentes.

Ainsi se voyait résolu un problème jusque là tenu pour insoluble. En effet, non seulement des effets thérapeutiques nouveaux sont apparus, mais les recherches sur les homogreffes ont ouvert aussi des horizons inattendus dans la compréhension de nombreux problèmes biologiques et médicaux. Ces problèmes concernent aussi bien l'immunologie, que la chimiothérapie, l'irradiation, l'hématologie, la chirurgie, l'anatomie pathologique, la microscopie électronique, la réanimation médicale, ou la cancérologie.

A l'heure actuelle, le bilan s'établit comme suit :

Organe	Auteur 1er essai	Nombre d'essais sur l'animal	Survie	Auteur 1re greffe homologue	Nombre total	Survie
Rein	Carrel 1902 Ulman 1902	+ de 1.200	+ 2 ans	Voronov (URSS)	1.700	9 ans
Foie	Goodrich 1956	+ de 2.000	+ 2 ans	Starzl 1963 (Etats-Unis)	20	7 mois
Poumon	Guthrie 1907	+ de 2.000	+ 2 ans	Hardy 1963 (Etats-Unis)	8	3 semaines
Pancréas	Lichenstein 1957	1.500	5 mois	Lillehei 1966 (Etats-Unis	5	5 mois
Intestin	Lillehei 1962	500	quelques semaines	Lillehei 1967 (Etats-Unis)	2	quelques jours
Cœur	Carrel 1907	+ de 2.000	+ 1 an	Barnard 1967 (Afrique Sud)	125	17 mois

Pour les hétérogreffes, il faut noter: la transplantation d'un rein de chèvre sur un homme, par Jaboulay en 1906 (à Lyon) ; la greffe d'un rein de chimpanzé sur un homme, avec survie de neuf mois, par Reemtsma en 1964 (aux Etats-Unis); la greffe d'un cœur de chimpanzé sur un homme, avec survie de 24 heures, par Hardy en 1694.

Rappelons que les isogreffes ne sont pas rejetées, et n'ont donc pas à figurer dans ce bilan qui, par ailleurs, ne comprend pas les greffes de tissus et les greffes de moëlle osseuse.

problématique

A. Difficultés chirurgicales

Elles sont réelles, mais non insolubles. Pour le rein, l'intervention est maintenant bien réglée. Pour le foie, l'intervention reste délicate : Starzl s'entraîne en réalisant chaque jour une transplantation expérimentale chez l'animal. La greffe du poumon est très difficile. Celle du cœur est maintenant codifiée (technique de Shumway-Barnard).

Mais ce n'est pas dans la chirurgie que résident les limites de la méthode.

B. Difficultés immunitaires

L'introduction d'un greffon dans un organisme étranger entraîne une réaction dûe à l'immunité de greffe. Cette réaction est d'autant plus importante, et incontrôlable, que les deux organismes sont génétiquement moins voisins.

Si le greffon est prélevé sur le receveur lui-même (autogreffe), ou si l'on effectue une isogreffe, sa survie indéfinie est assurée. Les études histologiques ont d'ailleurs permis de schématiser les phénomènes observés. Deux jours après la greffe, on constate l'apparition des fibroblastes entre le greffon et son lit, et la formation de néo-vaisseaux à partir de l'hôte. Une semaine plus tard, la plaie est cicatrisée, le transplant est vivant, la greffe a pris.

S'il s'agit d'une allogreffe, tout se déroule de la même façon jusqu'au sixième jour, date à laquelle le tissu greffé est envahi par des cellules mononucléées venant de l'hôte. Il apparaît alors des altérations vasculaires et des thromboses des capillaires qui aboutissent à la mort du greffon vers le huitième jour (phénomène de rejet) .

La nature immunitaire du processus de rejet est peu contestable. En effet, ce ne sont pas des anticorps circulants qui sont à l'origine de ce phénomène. Certes, la greffe induit la formation d'anticorps, mais ceux-ci sont incapables de transférer l'immunité de transplantation. La réaction de rejet serait en fait sous la dépendance de phénomènes cellulaires siégeant dans les cellules lymphoïdes, comme le prouvent les expériences de destruction des lymphocytes, de cultures mixtes, de transfert de la compétence immunologique. Lymphocytes, monocytes et macrophages sont donc les cellules immunologiquement compétentes dont le rôle serait fondamental.

Ces phénomènes immunologiques auraient leur *primum moyen* dans les antigènes dits d'histocompatibilité. Ceux-ci sont de deux types : forts ou faibles.

Les antigènes forts sont déterminés génétiquement par une série d'allèles appartenant à une même région chromosomique (l'antigène H2 de la souris blanche correspond à la région H2 avec 20 allèles connus). Les antigènes faibles sont les seuls admissibles en pratique de greffe.

L'étude antigénique est difficile chez l'homme. Les antigènes erythrocytaires des groupes sanguins ABO et du système MNP ont un rôle important, mais les travaux de Dausset à Paris, montrent qu'il existe des antigènes leucoplaquettaires (dont 10 leucocytaires et 4 plaquettaires) qui seraient situés au même *locus*. C'est le système HLA.Ce système a une valeur certaine : on sait que la survie du transplant est d'autant plus longue que la compatibilité dans le système HLA est plus étroite.

D'autres antigènes sont connus. Mais leur valeur semble moindre.

Les études déjà réalisées ont permis de pallier le problème de la compatibilité des tissus homologues. D'un part, on essaie de déterminer les différences d'histocompatibilité entre un possible donneur et son futur receveur, en déterminant les antigènes intéressant les groupes ABO et MNP et le système HLA, ou par des épreuves globales (test de transfert intradermique de lymphocytes, culture mixte de lymphocytes, greffe de peau). Mais ces méthodes restent difficiles à interpréter et leur efficacité est faible.

C'est pourquoi, d'autre part, on a tenté de supprimer la réponse immune en utilisant certains agents physicochimiques, les immunodépresseurs, dont les résultats sont satisfaisants. Ceux-ci appartiennent à l'un des trois groupes suivants : radiations, médications chimiques (immuran-purinéthol), sérum anti-lymphocytes. Ce dernier, contrairement à ce que l'on a dit parfois, n'est encore qu'un moyen d'appoint mis au point en 1889 par Metchnikov, utilisé en 1957 par Inderbitzen dans l'étude des réactions dites d'hypersensibilité retardée, et en 1960 par Woodruff, dans les greffes de la peau.

C. *Les prélèvements d'organes*

La greffe du rein est possible à partir d'un donneur vivant, car cest un organe pair : il suffit de trouver un volontaire, le plus souvent proche parent du malade, ce qui peut limiter les phénomènes d'intolérance immunitaire (surtout s'il s'agit de jumeaux vrais). Le risque est minime pour le donneur : les compagnies d'assurances américaines l'ont identifié à celui résultant d'un trajet de 16 km. en auto. Ce risque peut être évité en prélevant l'organe sur un mort. C'est d'ailleurs la seule source possible pour les organes uniques (cœur, foie, pancréas...). Mais sont alors posées plusieurs questions : problème de la mort réelle et définitive ; droit de prélever un organe ; moment du prélèvement.

médecine

Barnard

Qu'est ce que la mort et quand meurt-on ? Dans l'Antiquité, la mort était synonyme d'arrêt de la respiration (l'exemple de la mort de Socrate est célèbre). En France, jusqu'en 1968, un sujet était légalement décé dé lorsque son cœur ne battait plus et que la circulation sanguine était interrompue.

Actuellement, la prééminence est au cerveau. Sur proposition de l'Ordre des médecins et de l'Académie de Médecine, la mort a reçu en avril 1968 une nouvelle définition : il faut que tout espoir de récupérer les fonctions de la vie du sujet soit définitivement exclu, ce qui suppose que la médecine ait épuisé tous les moyens de réanimation dont elle dispose, qu'il y ait absence de réflexes nerveux, mydriase, absence de respiration spontanée, tracés électriques cardiaques et encéphaliques plats durant un délai suffisant. Enfin, la décision de greffe doit être prise par trois médecins, dont deux spécialistes et un chef de service hospitalier, les chirurgiens chargés de l'opération n'ayant pas à juger.

une morale des réalités

Mais a-t'on le droit de disposer d'un corps sans l'accord préalable de la personne ? A-t'on le droit d'enlever un organe ? Quelle valeur a l'opposition de la famille ?

On sait que, depuis des dizaines d'années, le corps des personnes sans famille est utilisé par les Facultés de Médecine. En fait, l'opposition de la famille est difficile à apprécier. Actuellement, c'est elle qui fait loi. Mais dans un but d'apaisement pour les inquiets, de libre générosité pour les autres, « ne pourrait-on pas adjoindre à la carte nationale d'identité le groupe sanguin, la mention « donneur volontaire » ou non, et l'épreuve d'histocompatibilité ? » (professeur Soupault).

A-t'on le droit de tenter une greffe ? Est-ce de l'acharnement thérapeutique ? En 1885, lorsque Pasteur guérit Joseph Meister, mordu par un chien enragé, on vit se déchainer une véritable tempête, où se mélaient les jugements injustes ou persifleurs. *L'Ami du Peuple,* dans son numéro du 1er août 1886, écrivait : «Les découvertes médicales ne sont que des mystifications » ; Rochefort dans *L'Intransigeant* : «C'est en s'adressant à la poltronnerie que Pasteur a conquis son succès » ; Léon Millot dans *La Justice* du 13 novembre 188è : «L'inoculé qui aurait peut être échappé au virus du chien, court le risque de succomber au virus du laboratoire ».

De même, quand Calmette et Guérin mirent au point le BCG, la presse allemande titra : « Nos enfants deviendront-ils des animaux d'expériences ? » Les transfusions sanguines, elles aussi, furent l'objet de nombreuses controverses, et ce n'est que le 21 juillet 1952 que la loi française les autorisa.

Si l'adage « Laissons faire la nature » devait être trop rigoureusement appliqué, il n'y aurait pas de progrès possible. Mais le problème est évidemment différent selon qu'il s'agit d'une affection incurable (cancer au dernier stade), l'acharnement thérapeutique étant alors condamnable, ou d'une affection curable avec un déficit majeur, entraînant une vie grabataire.

Plus difficile à trancher est la question du consentement du donneur. Car les prélèvements sont limités aux victimes d'accidents de la circulation, à l'exclusion des victimes de crimes, de suicides ou d'accidents du travail, pour lesquelles des expertises sont toujours prescrites (circulaire ministérielle du 27 janvier 1955). Mais dans ces conditions, « le consentement préalable et volontaire du sujet étant fréquemment en défaut, on peut assimiler l'autorisation précise et motivée émise en toute connaissance de cause par ses proches ayant-droit » (M. Charles, Conseiller à la Cour de Cassation).

Les médecins, quant à eux, veulent surtout éviter des discussions pénibles avec les familles, et se rallient volontiers à la proposition de Lord Kilbranton, faite en Angleterre lors d'un Congrès international tenu à Londres : « Dans les Centres hospitaliers agréés (en France, dans les CHU), il est légal de prélever un organe quelconque à des fins médicales ou scientifiques, à condition que les autorités hospitalières n'aient aucune raison de penser que le défunt avait interdit pareil prélèvement au cours de sa vie ».

Autre question : un mineur peut-il donner l'un de ses reins pour sauver son frère jumeau ? Le cas s'est présenté à Boston et, sur avis du psychiatre, il a été admis que le traumatisme qu'aurait représenté la mort du malade pour le donneur éventuel, devait être pris en considération. Mais, pour un tel prélèvement, la loi exige aussi l'accord des parents.

Pour un adulte, le consentement doit évidemment être libre, dégagé de toute contrainte morale ou financière. Il ne peut être consenti qu'en connaissance réelle des risques encourus.

sensibilité naturelle et tabou

Le professeur de Gaudard d'Allaines, suivi par nombre de ses confrères, estime que les prélèvements *post mortem,* même exécutés très peu de temps après la mort, sont défectueux, l'arrêt de la circulation pouvant causer dans l'organe prélevé des lésions irréversibles. « On est amené, affirme-t'il, à prévoir la possibilité du prélèvement d'organe chez un sujet qui va inéluctablement mourir et dont la survie est artificiellement maintenue ».

L'organe doit donc être prélevé dès le décès du donneur. Il faut alors que la décision d'opérer ait été prise, et l'étude d'histocompatibilité effectuée, avant la mort du donneur. Or, la médecine n'a jamais admis qu'un malade ou qu'un blessé grave soit tenu pour un mort virtuel. Elle admet par contre qu'un cœur, ou tout autre organe puisse être maintenu en vie par irrigation artificielle après la « mort légale » du sujet, les décisions pouvant alors être prises à tout moment.

On dénombre trois périodes au cours de la transplantation pendant lesquelles il est nécessaire d'amener à l'organe prélevé une quantité suffisante de sang : 1° Durant le temps écoulé entre la mort du donneur et le prélèvement de l'organe ; 2° Durant l'intervalle entre le prélèvement et le début de la transplantation ; 3° Durant le temps nécessaire à la réalisation des anastomoses vasculaires.

Les première et troisième périodes sont inévitables. C'est pour la seconde que la conservation des organes prend une grande importance. Différentes méthodes ont été proposées :

1° Hypothermie simple (de 5 à 10° C) pour des périodes de 2 à 3 heures ; 2° Congélation à moins de 0° C : peu satisfaisante ; 3° Normothermie et oxygène hyperbare : valable pour 12 à 18 heures ; 4° Hypothermie et oxygène hyperbare : intéressant une période de 24 heures ; 5° Perfusion continue hypothermique avec oxygène hyperbare : la meilleure technique. Elle permet une attente de 48 heures.

Il est certain que de telles révélations heurtent notre sensibilité naturelle. Déclarer qu'un sujet est mort alors que son cœur bat encore, que ses organes fonctionnent toujours, c'est faire fi du tabou sentimental selon lequel le cœur est le centre des passions, de l'affection et de la vie.

Or le cœur n'est qu'une pompe musculaire, pompe très perfectionnée certes, alors que l'être humain est avant tout un cerveau, un système nerveux. Les cellules nerveuses sont les seules de l'organisme qui ne sont jamais remplacées. L'ensemble qu'elles forment est extrêmement complexe : plus de 15 milliards de microtransistors, plus de cent milliards de fils, des milliards de montages sont nécessaires pour

constituer le comportement, la mémoire, les sentiments, la personnalité, l'intelligence d'un individu. C'est le cerveau qui commande à tout l'organisme : viscères, muscles, métabolisme. C'est lui qui préside aux relations avec le milieu extérieur. *Il est l'individu.*

demain, les greffes

Les homogreffes réalisées au cours de ces derniers mois ont été l'objet de critiques nombreuses, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles procédaient beaucoup moins d'une certaine rigueur scientifique que d'une exploitation systématique de l'ignorance populaire à des fins intéressées.

Certains se sont inquiétés du « contexte politique » des opérations du Cap. D'autres ont été jusqu'à voir dans les transplantations effectuées par le professeur Barnard un argument contre la différenciation raciale. Si l'on peut greffer le cœur d'un Noir sur le corps d'un Blanc, a-t-on affirmé en substance, c'est qu'il n'existe pas d' « incompatibilité » entre eux, donc pas de différence. Au moment où l'on commence à réaliser couramment sur l'homme des hétérogreffes de chimpanzé, cette affirmation est pour le moins péremptoire.

Les autres critiques se ramènent aux aspects juridiques et moraux que nous avons évoqués ci-dessus. Elles se fondent sur ce fait en apparence choquant : pour qu'un homme puisse vivre, il faut qu'un autre meure. Mais n'est-ce-pas, résumée de la façon la plus frappante qui soit, la règle générale de la vie ? Aussi bien le procès que l'on a fait au professeur Barnard, à ses devanciers comme à ses successeurs, est-il surtout dicté par des motifs idéologiques, contre lesquels l'avis du professeur René Kuss s'inscrit en faux : « La technique de la greffe est au point. Il s'agissait de faire le saut (..) Ce saut était en quelque sorte moral.. Le procès, lui aussi, est moral et métaphysique. Les objections, quand elles n'ont pas traduit le manque d'information, ont reflété les tabous plus ou moins obscurantistes et religieux de notre société ».

A l'heure actuelle, la plupart des obstacles techniques ont été aplanis. Ceux qui restent s'effaceront peu à peu devant les améliorations automatiquement redevables à l'expérience. Bientôt, a pu affirmer Christian Barnard, des hommes pourront voir presque tous leurs organes remplacés. Cœur, foie, artères, rein, larynx, poumon, pancréas, intestin, peau seront couramment greffés.

Les seuls problèmes qui demeurent sont relatifs aux homogreffes du cerveau et des glandes génitales. La greffe du cerveau, sur laquelle les avis sont encore partagés (certains spécialistes l'estiment impossible ; elle est impensable dans la mesure où la définition de la mort repose sur la détérioration du système nerveux), équivaudrait à un transfert pur et simple de personnalité. Dans le second cas, le receveur aurait une descendance porteuse de l'hérédité du donneur : la pratique, courante aux Etats-Unis, de la fécondation artificielle milite cependant en ce sens.

Si les greffes transforment le comportement des receveurs, ce n'est pas en leur apportant une parcelle de tissu étranger, mais parce qu'elles sont susceptibles, en tant que thérapeutique, de transformer totalement la vie de certains malades chroniques. Le cardiaque grabataire peut récupérer des activités normales. L'insuffisant rénal n'est plus astreint aux exigences du régime, à l'épuration régulière ni aux inévitables complications de son affection, etc...

Par la suite, il est très vraisemblable que les organes défaillants pourront également être remplacés par des prothèses. La réalisation d'un cœur artificiel est déjà en cours ; celle des autres organes, plus difficile en l'état actuel des connaissances, suivra. Ces résultats ne sont qu'une étape sur la chaîne ininterrompue des progrès de la médecine. Grâce à eux, en moins de deux siècles, l'espérance de vie a doublé.

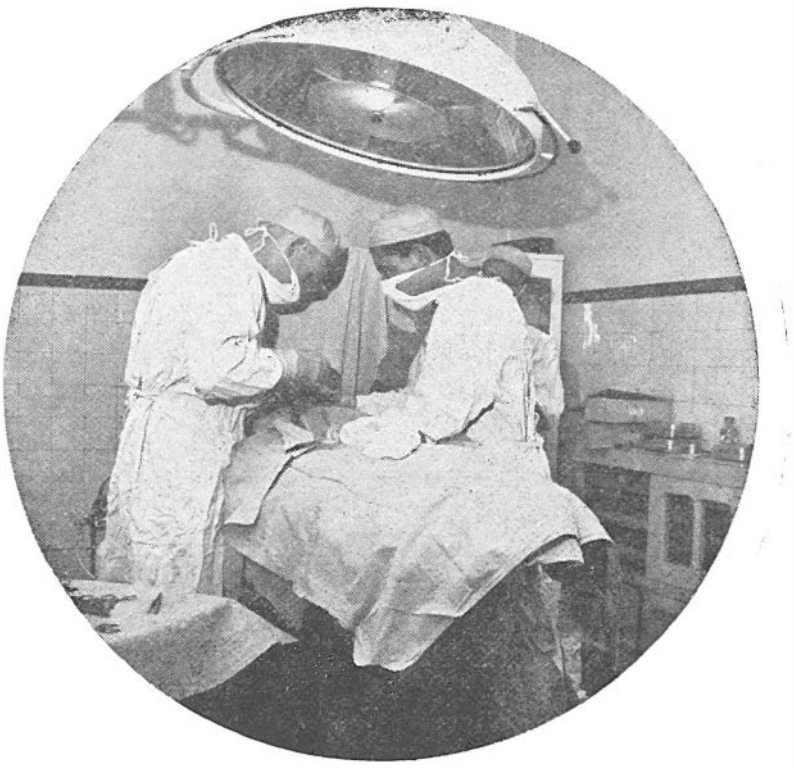
bibliographie

J. Verne et S. Herbert. *Cultures de tissus.* Presses Universitaires de France.
G. Mathé et J. M. Auriel. *La Greffe.* Masson.
M. Sigot. *Cultures d'agonies.* Presses Universitaires de France.
R. Soupault. *Chirurgie, mon métier.* Plon.
Merklen et Berthaux. *Immunologie générale et immunologie médicale.* Monographies médicales et scientifiques.

De nombreuses études ont également été publiées dans la presse médicale. On se reportera notamment aux numéros spéciaux de *La Vie Médicale* sur « Les greffes » (mars 1968) et « Le froid » (décembre 1968), ainsi qu'à *Télé-Médecine,* (numéro 72, 81, 86 et 90). *La Presse médicale* (26 septembre 1964, 12 et 19 mars 1966, 22 octobre 1966 et 9 avril 1968), *La Vie médicale* (avril 1966, janvier-février-mars 1969), et *Médecine et Hygiène* (18 septembre 1968).

Parmi les articles parus dans la grande presse, on peut signaler ceux de *Science et Vie* (numéro spécial sur « Les greffes » ; édition trimestrielle n° 85), *Sciences et Avenir* (mars 1968), *Le Figaro littéraire* (11 avril, 9 mai et 16 décembre 1968), *Le Monde* (28 décembre 1967, 16-17 janvier, 16-17 avril et 4 mai 1968), *Le Nouvel Observateur* (31 janvier, 8 et 22 mai 1968), *Entreprise* (20 septembre 1968), *Combat* (16 mars et 6 mai 1968), *Carrefour* (2 mai 1968), *Le Spectacle du Monde* (mai 1968), *Anti-Apartheid News* (février 1968) *Droit et Liberté* (février 1968), *Tribune socialiste* (4 janvier 1968) et *Poitiers-Université* (février 1968). ■

Dr. Roger VETILLARD



bibliographie

references

Dans chacun de ses numéros, NOUVELLE ECOLE publie un classement des principaux essais récemment parus. Les ouvrages y sont répartis en trois catégories : 1. Les livres indispensables, qui apportent un point de vue tout à fait remarquable sur le sujet traité ; 2. Les livres intéressants, dont le contenu, à l'exception de quelques réserves éventuelles, peut être utilisé ; 3. Les livres à signaler : sans valeur théorique, certains éléments qui s'y trouvent peuvent, à l'occasion, être extraits de leur contexte à titre documentaire.
Pour ces deux dernières catégories, chaque livre est classé selon un indice d'intérêt croissant (cotes *, **, ***), attribué en fonction de l'intérêt général de l'ouvrage, mais aussi de son orientation. Les essais dépourvus de valeur, à notre point de vue, ne sont pas signalés. La cote (°) indique un ouvrage plus difficile, qu'il est préférable d'aborder avec de bonnes connaissances du sujet.

livres indispensables

Werner SOMBART. *Le Bourgeois.* / Contribution à l'histoire de l'homme économique. La réédition de *Die Bürger* (1938) est un événement. Petite bibliothèque Payot. 342 pages.

Alfred N. WHITEHEAD. *La fonction de la raison (et autres essais).* / Trois essais, dont *Nature et Vie,* publiés entre 1926 et 1940 par le grand philosophe et mathématicien anglo-américain. Payot. Coll. Bibliothèque scientifique. 228 pages. 18,50 F.

Charles L. FONTENAY. *Epistle to the Babylonians : An Essay on the Natural Inequality of Man.* / Homo individualis contre homo socialis : une nouvelle approche de l'élitisme. University of Tennessee. 6,25 dollars.

livres intéressants

* * * Lucien TRICHAUD. *L'éducation populaire en Europe.* Tome 2 : *la Scandinavie./* De Grundtvig à nos jours, la passionnante histoire des *folkehöjskoler* aux pays du Haut-Nord. Ed. Ouvrières. 367 pages. 25 F.

* * * Albert VANDEL. *La Genèse du vivant.* / Une réfutation du « comportement mécanique » visant Descartes aussi bien que Pavlov. Masson. 280 pages ; 39 figures. 54 F (°).

* * * Gwyn JONES. *A History of the Vikings.* / De Kiev à Byzance, du Labrador à Novgorod : l'expansion scandinave. Oxford University Press, London.

* * * Gilles-Gaston GRANGER. *Wittgenstein.* / Les aphorismes du *Tractatus* comme introduction à l'épistémologie positive. Seghers. 180 pages (°).

* * * Nino LO BELLO. *L'or du Vatican.* / La fortune du Saint-Siège : des paquets de bonnes actions. Robert-Laffont. 244 pages. 15 F.

* * * Lionel TIGER. *Men in Groups.* / Les processus d'association spontanée : une étude de biologie sociale. Nelson, London. 50 s.

* * * Fernand BENOIT. *Arts et dieux de la Gaule.* / De la Préhistoire au 5° siècle, la profonde originalité de l'art celtique. Arthaud. 328 pages ; 314 photos et 128 illustrations. 90 F.

* * Jean-Pierre VERNANT. *Les origines de la pensée grecque.* / Sociologie de la Cité : la naissance de *l'homonoia* (2° édition revue). Presses Universitaires de France. 133 pages. 10 F.

* * Géo WIDENGREN. *Les religions de l'Iran.* / L'influence de Mithra. Payot. 45,60 F.

* * John NOBLE WILFORD. *We reach the Moon !* / Le premier récit du vol Apollo-11. *New-York Times,* New-York. 384 pages. 1,25 dollar.

* * Jean MATTER. *Wagner l'enchanteur.* / La musique « qui devient toujours et qui n'est jamais ». La Baconnière, Neuchâtel. Coll. Langages.

* * A. J. ARBERRY (éditeur). *Religion in the Middle East.* / Le second volume, sur l'Islam, est le plus complet. Cambridge University Press, London. 2 volumes. 7 livres sterl.

* * J. GRITTI. *La pilule dans la presse.* / Sociologie d'une encyclique. Mame. 158 pages. 12 F.

* * ROMI. *Les Métamorphoses du diable.* / Lucifer persécuté depuis vingt siècles. Hachette, 256 pages. 55 F.

* * Jean-Claude FROELICH. *Les nouveaux dieux d'Afrique.* / Chérubins, Tokos et Kimbanguis : « le fétiche, c'est le fond du problème » (Houphouët-Boigny). Ed. de l'Orante (23, rue Oudinot, Paris).

* * Lancelot LANGYEL. *Le secret des Celtes.* / Des symboles celtiques sur 100 000 pièces de monnaie. Robert-Morel (Les Hautes Plaines de Mane, 04 - Haute-Provence). 36 F.

* * Jérôme DESHUSSES. *La gauche réactionnaire.* / « La science et le progrès comme idéologies sont passées à la bourgeoisie. Notre jeunesse leur résiste pour exister » (Maurice Clavel. *Combat.* 2 juillet 1968). Robert-Laffont. 146 pages. 7,50 F.

* * John ARMSTRONG. *The Paradise Myth.* / Le couple originel, la pomme et le serpent dans les mythologies du Proche-Orient. Oxford University Press, London. 147 pages. 50 s. (°).

* * André CUISENIER. *Jules Romains, l'Unanimisme et les hommes de bonne volonté.* / Les constantes d'une œuvre d'exceptionnelle diversité. Flammarion. 272 pages. 19,50 F.

* * Dr. André BERGE. *Les maladies de la vertu.* / Pour la morale psychologique, contre la « morale moralisante », un effort (parfois bavard) de purification des impératifs. Payot. 212 pages.

* * Maurice CORVEZ. *Les structuralistes.* / Foucault, Lacan, Lévi-Strauss et Althusser finement analysés, et souvent bien corrigés. Aubier-Montaigne. 199 pages. 15 F (°).

* * Raymond ARON, Louis ARMAND, Jean FOURASTIE et Wilfrid BAUMGARTNER. *La France dans la compétition économique.* / A-t-on perdu la course à l'expansion ? Presses Universitaires de France.

* M. GAUQUELIN. *Songes et mensonges de l'astrologie.* / Un psychologue répond aux charlatans. Hachette. 18 F.

* J. ROTBLAT. *Pugwash, the First Ten Years.* / Le premier récit des assemblées scientifiques du « mouvement Pugwash ». Humanities Press, New-York. 5,50 dollars.

* Albert DUCROCQ. *L'homme sur la lune.* / Synthèse honnête. Julliard.

* *Cannabis : Report by the Advisory Committee on Drug Dependence.* / La drogue en Grande-Bretagne : les experts font le point. HMS Stationery Office, London.

* Karl SCHWEDHELM. *Propheten der Nationalismus.* / Dühring, von Jahn, Lagarde, Treischke, van den Bruck, Grimm. Paul-List Verlag, München. 320 pages. 16 DM.

* Arnold TOYNBEE. *Le changement et la tradition.* / Un gouvernement mondial ne servirait, au mieux, qu'à ne pas mourir. Mais après, quelle sera la vie ? Payot. 256 pages. 21 F.
* Hugh TREVOR-ROPER. *L'essor du monde chrétien.* / « On ne pouvait pas plus deviner la grandeur future de l'Occident chrétien à la fin du XIV° siècle, qu'on ne pouvait deviner au IX° siècle, la splendeur de l'Europe gothique » (Emmanuel Berl). Flammarion. 216 pages.
* Denis ROCHE. *Carnac.* / « Les pierres de Carnac sont de grosses pierres » (Flaubert). Tchou. 256 pages. 35 F.
* Ivo RENS. *Introduction au socialisme rationnel de Colins.* / Un Belge méconnu, aux théories plus actuelles que Fourier. La Baconnière. Neuchâtel. 548 pages.
* Michel BEAUJOUR. *Le jeu de Rabelais.* / A l'écart de la psychologie comme de l'herméneutique, une analyse logique. L'Herne. 180 pages. 24 F.
* B.F.L. CLARKE. *Church Builders of the Nineteenth Century.* / Réédition d'un classique (1938) : les bâtisseurs de cathédrales sous Victoria. David and Charles Reprints, London. 50 s.
* Noémi HEPP. *Homère en France au XVII° siècle.* / Les mauvaises fortunes homériques, de 1600 à 1717. Klincksieck. 856 pages. 80 F.
* Masumi et Maryse SHIBATA (éditeurs). *Le Kojiki* (*Chronique des choses anciennes*). / Enfin traduits, les faits et gestes des *kami* (divinités) du shintoïsme japonais. Maisonneuve et Larose.
* Jean-Marie ZEMB. *Les structures logiques de la proposition allemande.* / A partir de la négation, une intéressante contribution à l'étude des rapports entre le langage et la pensée. OCDL (65, rue Claude-Bernard, Paris 5°). 350 pages. 30 F (°).
* Raymond ARON, Louis ARMAND, Jean FOURASTIE et Wilfrid BAUMGARTNER. *La France dans la compétition économique.* / La course à l'expansion est-elle perdue? Presses Universitaires de France.
* André PIETTRE. *La Culture en question.* / Un examen modéré des causes de « non-pensée ». Desclée de Brouwer. 14,50 F.
* Emamnuel LE ROY LADURIE. *Paysans du Languedoc.* / Quatre siècles de cycle agraire à l'arrière-plan des « carnavals inversés ». Flammarion. 383 pages. 7,50 F.
* Boris PIOTROVSKY. *Ourartou.* / L'Arménie d'Ararat, qui domina deux siècles l'Asie mineure. Nagel. 128 illustrations. 46,60 F.
* Alain SARTON. *L'intelligence efficace.* / Qu'est-ce que l'intelligence? Comment en faire usage? Denoël. 256 pages. 29,50 F.
* Henri DUBIEF. *Le Syndicalisme révolutionnaire.* / Le militantisme ouvrier français 1895-1914. Armand-Colin. 320 pages. 12 F.
* M. DEBOUZY. *La Genèse de l'esprit de révolte dans le roman américain 1875-1915.* / La contestation intellectuelle à la fin du siècle dernier. Minard. 518 pages.
* Jacqueline KAUFMANN-ROCHARD. *Origines de la bourgeoisie russe.* / Naissance et développement d'une classe sociale. Flammarion. 305 pages. 29 F.
* Robert TRAVERS. *The Tasmanians.* / La disparition d'une race inadaptée. Cassel Australia Ltd., Melbourne.
* Raymond LEDRUT. *L'espace social de la ville.* / Qu'est-ce qu'une civilisation citadine quand il n'y a plus de culture rurale? Anthropos. 370 pages. 39,15 F.
* L. et G. POOLE. *Schliemann à la découverte de Troie.* / Des anecdotes pour un centenaire. Robert-Laffont. 325 pages. 28 F.
* Robert JUNGK et Johan GALTUNG (éditeurs). *Mankind* 2 000. / Les textes de la conférence « Humanité 2000 » (Oslo. septembre 1967). Allen and Unwin, London. 368 pages. 6 livres.
* Sir John GLUBB. *A Short History of the Arab Peoples.* / « Glubb Pacha » résume ses précédents travaux : une bonne introduction au monde arabe. Hodder and Stoughton, London. 50 s.

* Philip H. COMBS. *La crise mondiale de l'éducation.* / Le décalage entre les besoins de la société et les aspirations de l'individu. Presses Universitaires de France. 15 F.

* Mircéa ELIADE. *Le mythe de l'éternel retour.* / A travers les sociétés archaïques, une approche imprévue. Gallimard. Coll. Idées. 3,80 F.

* André MEYNIER. *Histoire de la pensée géographique en France* (1872-1969). / De la géographie littéraire et sillogistique à la géographie mathématique et prospective. Presses Universitaires de France. 224 pages. 12 F.

* David KNOWLES. *Les moines chrétiens.* / L'évolution de la tradition monastique. Hachette. 256 pages. 15 F.

* *German Science Re-Emerges.* / 60 savants allemands font le point sur leur spécialité. Verlagshaus Heinz Möller, Bonn. 8 DM.

* EPICTETE. *Manuel.* / Le petit livre rouge des esclaves de l'Antiquité. Aubanel. Avignon. 12 F.

livres à signaler

* * * Kostas AXELOS. *Arguments d'une recherche* et *Le Jeu du Monde.* / Quand l'esprit s'identifie au monde, ou l'aliénation intériorisée : un curieux disciple de Heidegger. Minuit. 216 et 425 pages. 19,50 et 30 F (°).

* * * Général G. SPILLMANN. *Napoléon et l'Islam.* / Le projet impérial d'alliance franco-arabe. Librairie Acad. Perrin. 22 F.

* * * Brice PARAIN. *Petite métaphysique de la parole.* / Penser c'est parler, mais parler c'est mentir. Entre dire et être dit, un abîme de 170 pages. Gallimard. 174 pages. 11 F (°).

* * * Jean ZIEGLER. *Sociologie et contestation.* / De l'homme de Cro-Magnon à Cohn-Bendit, le refus du rite d'initiation. Gallimard. 256 pages. 3,80 F.

* * * Ephraïm HARPAZ. *L'école libérale sous la Restauration.* / Le *Mercure de France* et la *Minerve française* peuvent-ils révéler une époque ? Droz, Genève. 45 F.

* * * Willy LEY. *Events in the Space.* / D'Isaac Newton à Neil Armstrong ; récit pédagogique. David McKay, New-York. 180 pages. 4,95 dollars.

* * * Thor HEYERDHAL. *Sea Routes to Polynesia : America Indians and Early Asiatics in Pacific.* / Souvenir du *Kon-Tiki* : neuf articles sur les Péruviens en Polynésie. Rand McNally and Co., New-York. 5,95 dollars.

* * * *La société de consommation.* / La consommation met-elle l'âme en péril ? numéro spécial de *La Nef.* Julliard 9 F.

* * * Jean DESHAYES. *Les civilisations de l'Orient ancien.* / Des sociétés sclérosées sous le poids des structures immuables. Arthaud. 105 F.

* * * Patrick MOORE. *Space.* / Un astronome britannique fait le bilan des explorations spatiales. Natural History Press, New-York. 212 pages. 12,95 dollars.

* * * Benjamin FARRINGTON. *Science in Antiquity.* / Classique, mais superficiel. Oxford Paperbacks Series, Oxford. 156 pages. 7 s. 6 d.

* * * Jeanne PARAIN-VIAL. *Analyses structurales et idéologies structuralistes.* / La structure vue par les savants et les idéologues : deux aspects bien différents. Privat, Toulouse. 240 pages. 28,60 F (°).

* * * Patrick GUILLAUMONT. *La pensée démo-économique de J.B. Say et de Sismondi.* / Pittoresque et profondeur des rapports Says-Malthus-Sismondi. Cujas. 121 pages. 20 F.

* * * André DECOUFLE. *Sociologie des révolutions.* / Un survol enthousiaste de ces « projets en vue d'un autre monde aperçus avant d'être construits ». Presses Universitaires de France. Coll. Que sais-je ? 127 pages. 3,70 F.

* * * Déodat ROCHE. *L'Eglise romaine et les Cathares albigeois.* C'est peut-être le dernier évêque cathare. *Cahiers d'études cathares* (23, avenue du Président-Kennedy, 11 - Narbonne). 328 pages. 28 F.

* * Amir MEHDI BADI. *Les Grecs et les Barbares.* / Vingt siècles après les guerres médiques, un descendant des Perses accuse Hérodote. Payot. 30 F.

* * Louis - Vincent THOMAS (éditeur). *Les religions d'Afrique noire.* / Des témoignages de toutes les tribus. Fayard-Denoël. 410 pages. 45 F.

* * Brice PARAIN (éditeur). *Histoire de la Philosophie.* / La Grèce vient après l'Egypte, la Mésopotamie, l'Inde, la Chine et les Hébreux. Gallimard. Coll. de la Pléïade.

* * Karl MARX et Friedrich ENGELS. *La sainte famille.* / Quand Mars et Engels s'en prenaient à leur ancienne conscience philosophique. Ed. Sociales (°).

* * Andrew P. VAYDA. *Peoples and Cultures of the Pacific : An Anthropological Reader.* / Une anthologie des dix dernières années. Natural History Press, New-York. 7,95 dollars.

* * Patrick O'FARRELL. *The Catholic Church in Australia.* / Les Irlandais de l'archidiocèse de Sidney. Geoffrey Chapman, London. 35 s.

* * R.P. REFOULE. *Au bord du schisme ?* / Les aumôniers d'Amsterdam et les théories de Hans Küng. Casterman. 148 pages. 12,40 F.

* * Michel RAGON. *Vingt-cinq ans d'art vivant.* / Un bilan très érudit d'un avocat du « critère de non-représentation ». Casterman. 420 pages. 32 F.

* * Yves CONGAR, Jean DANIELOU, Karl RAHNER et alia. *Sept problèmes capitaux de l'Eglise.* / Les mythes, le sacré, le clergé, les structures, le dialogue, le sexe et la révolution. Fayard. 170 pages. 12,50 F.

* * Sir Sidney CAINE. *British Universities : Purpose and Prospects.* / Contre l'enseignement des connaissances, pour « l'Université des besoins ». The Bodley Head, London. 42 s.

* Edgar MORIN. *Le vif du sujet.* / « Pour moi, mai fut un peu comme un extase de l'Histoire » : des souvenirs ébouriffés. Seuil. 384 pages. 29 F.

* Dr. VERNET. *Révolution en biologie.* / L'évolution n'existe pas. Gros succès dans *Monde et Vie.* Belfond.

* Henri GUILLEMIN. *Napoléon, tel quel.* / Collection d'injures sur « les forbans de la bande ajaccienne ». Ed. de Trévise.

* Robert MISRAHI. *Lumière, commencement, liberté.* / La vision, la pensée, l'acte : la problématique du commencement. Plon. 450 pages. 27 F (°).

* Irven DEVORE et Richard B. LEE. *Man the Hunter.* / Vision paradisiaque des Bushmen du Kalahari. Aldine Publ Co. New-York. 6,95 dollars.

* Marc ORAISON et Bruno LAGRANGE. *Ailleurs existe..* / Mal écrit. Fayard. 125 pages. 12 F.

* J. HRODMAKA. *Pourquoi je vis.* / A 80 ans, un théologien prix Lénine s'inquiète de la Tchécoslovaquie. Cerf. 159 pages. 13 F.

* Jean SENDY. *Ces dieux qui firent le ciel et la terre.* / Les extra-terrestres font irruption dans la Bible. Robert-Laffont. 280 pages. 15 F.

* R.P. Anton ANTWELLER. *A propos du célibat des prêtres.* / « L'encyclique confirme que le célibat obligatoire ne trouve pas son fondement dans le Nouveau Testament ». Desclée et Cie. 150 pages. 12,40 F.

* Edward H. FLANNERY. *L'angoisse des Juifs. 23 siècles d'antisémitisme.* / Un théologien catholique bat sa coulpe. Mame. 318 pages.

* Guy CARO. *La médecine en question.* / La médecine libérale en accusation. François-Maspéro. 200 pages. 18,80 F.

* ORIGENE. *Contre Celse.* / Père de l'Eglise et castrat sacré, Origène jette l'anathème aux *pagani.* Cerf. 386 pages. 48 F.

* David G. GLASS. *Environmental influences.* / Communications (avril 1967) sur l'environnement social et les mécanismes du comportement. Hautement contestable. Rockefeller University Press, New-York. 312 pages. 7,50 dollars.

documents

Jacques BARON. *Au premier rang mondial, l'Ecole mathématique française,* in *Entreprise* (13, rue Saint-Georges, Paris 9°) — 9 août 1969.

Pierre-Louis LECOUR. *La génétique, science « maudite »,* in *Europe-Magazine* (24, boulevard de l'Empereur, Bruxelles 1) — 30 juillet 1969.

F.M. LEM. *Echec de l'art abstrait,* in *Défense de l'Occident* (13, rue des Montibœufs, Paris 20°) — juin et juillet-août 1969.

Raymond ARON. *L'Université, un an après,* in *Le Figaro* (14, Rond-Point des Champs Elysées, Paris 8°) — 1er, 2, 5 et 6 août 1969.

Irving HOWE. *Herbert Marcuse or Milovan Djilas ? The inescapable choice of the next decade,* in *Interplay* (200 W. 57 th street. New-York, N.Y. 10019) — juillet 1969.

Guiu SOBIELA. *La Catalogne, nation européenne,* in *L'Europe en formation* (6, rue de Trévise, Paris 9°) — juillet 1969.

David DAVIES. *The Red Sea : Development of an Ocean,* in *Science Journal* (Dorset House. Stamford street. London, S.E. 1) — août 1969.

Fabrice LAROCHE. *Les sectes religieuses en France,* in *Le Charivari* (19, rue des Prêtres saint-Germain l'Auxerrois, Paris 1er) — juillet-août-septembre 1969.

La Vie extraterrestre, in *Informations et Documents* (2, rue Saint-Florentin, Paris 1er) — 15 juillet 1969.

Jean-Jacques MOURREAU. *L'idée eugénique* ; et J.L. JULLIEN. *Groupes sanguins et tempéraments,* in *Critique réaliste* (B.P. 504, 44 - Nantes-Doulon) — juillet-août 1969.

Gabriel VERALDI. *La mort du lac Léman,* in *Science et Vie* (5, rue de la Baume, Paris 9°) — août 1969.

Jean DORST. *Sommes-nous en train de tuer la terre ?* in *L'Express* (25, rue de Berri, Paris 8°) — 28 juillet 1969.

J. MARCZEWSKI. *L'évolution de la pensée économique des pays de l'Est,* in *L'Assurance mutuelle* (114, rue La Boëtie, Paris 8°) — 2° trimestre 1969.

Richard ARES. *Comportement linguistique des groupes ethniques à Montréal,* in *Québec* 69 — mai 1969.

Jean CUISENIER et Claude-Marcel DUBOIS. *Ethnologie de la société française,* in *Le Monde* (5, rue des Italiens, Paris 9°) — 5 juillet 1969.

Henri de SAINT-BLANQUAT. *Archéologie et fantastique,* in *Sciences et Avenir* (14-16, rue de la Baume, Paris 9°) — août 1969.

Marc GAILLARD. *Vers une architecture de la maison individuelle,* in *Bulletin de l'Association Nationale pour la Maison Familiale* — juillet 1969.

Jacqueline GIRAUD. *La science pénètre au cœur de la vie,* in *L'Express* — 7 juillet 1969.

Claudine CHONEZ. *Le retour du bon docteur : la méthode naturelle en médecine,* in *Le Fait public* (3, rue Chabanais, Paris 2°) — août 1969.

Georges MOUNIN et J. de CARLO. *Qui était donc Nicolas Machiavel ?,* in *Le Monde* — 19 juillet 1969.

R.L.S. TAYLOR et I.J. SMALLEY. *Why Britain Tilts,* in *Science Journal* — juillet 1969. ■

entretien

Né en 1898 à Paris, Georges Dumézil appartient à la promotion 1916 de l'Ecole Normale Supérieure. En 1919, il est agrégé de Lettres, puis inaugure sa carrière en 1921, comme lecteur de français à Varsovie. Rentré en France quelques mois plus tard, il prépare une thèse de doctorat, qu'il soutient avec succès en 1924.

De 1925 à 1931, il est professeur d'histoire des religions à l'Université d'Istambul, puis (1931-33) lecteur de français à Upsal, en Suède. De retour à Paris, il est chargé d'enseignement, et bientôt directeur d'études à la cinquième section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, pour l'étude comparée des religions des peuples indo - européens.

En 1948, il est élu au Collège de France, où il occupe la chaire de civilisation indo-européenne.

Principaux ouvrages : *Jupiter-Mars-Quirinus* (volumes I, II et III de 1941 à 1945, volume IV en 1948), *Horace et les Curiaces* (1942), *Tarpéïa* (1947), *Mitra-Varuna* (1948), *Les Dieux des Indo-Européens* (1952), *Rituels indo-européens à Rome* (1954), *Déesses latines et mythes védiques* (1956), *L'idéologie tripartite des Indo-Européens* (1958), *Les Dieux des Germains* (1959), *La Religion romaine archaïque* (1966), *Mythe et Epopée I* (1968), *Idées romaines* (1969). ■

GEORGES DUMÉZIL RÉPOND AUX QUESTIONS DE *NOUVELLE ÉCOLE*

Nouvelle Ecole : Vous avez publié récemment, chez Gallimard, un gros volume intitulé *Idées romaines*. Venant après *Mythe et Epopée I*, ce livre est la somme d'un certain nombre de travaux consacrés à l'héritage indo-européen dans la civilisation romaine. Comment s'intègre-t-il dans l'ensemble de votre œuvre ?

Georges Dumézil : Cet ouvrage est évidemment à mettre en corrélation avec *La Religion romaine archaïque*, que j'ai publié chez Payot voici trois ans. Dans ce livre, j'avais fait un exposé de la religion traditionnelle chez les Romains, en mettant en valeur des aspects indo-européens jusqu'à présent peu connus. Mais, comme il s'agissait d'une synthèse, j'ai dû laisser de côté, ou traiter sommairement, un certain nombre de points particuliers, que j'ai approfondis dans *Idées romaines* : divers concepts, des questions concernant la tripartition indo-européenne, etc... Dans la dernière partie, j'ai également placé des questions nouvelles concernant les divinités, par exemple l'analyse de Vénus ou le problème des deux fêtes de Consus et d'Ops.

Nouvelle Ecole : En examinant, avec plusieurs dizaines d'années de recul, ce que vous aviez écrit dans le passé, avez-vous eu procéder à des révisions importantes ?

Georges Dumézil : Quand on défriche un nouveau domaine, on est sans cesse amené à contrôler, à retoucher les résultats précédents. Seuls ceux qui s'engagent dans des sillons tracés à l'avance peuvent espérer écrire tout au long de leur vie des choses définitives. Ce n'est pas mon cas. Lorsque j'ai commencé à étudier comparativement les religions des Indo-Européens, tout était à faire. C'était exactement comme dans les campagnes annuelles de fouilles archéologiques : on cherche pendant des années, pour peu de choses, et puis un jour on trouve quelques grands vestiges, qui assurent de l'existence d'un sanctuaire ou d'une ville ; on entrevoit alors le plan, on le précise, on le rectifie, on en explore les quartiers.

Voilà trente ans que je travaille, au fond, sur la même matière. Il est donc naturel que j'obtienne aujourd'hui une meilleure approximation et que, dans un certain nombre de domaines, je puisse dresser un bilan. C'est le cas, précisément, pour les Romains, sur lesquels je n'aurai sans doute plus rien à dire. Dans l'ensemble d'ailleurs, depuis 1938, je n'ai pas eu de repentir majeur. Les orientations que j'avais dégagées dès avant la guerre sont restées les mêmes. Des pans de mur sont tombés, bien sûr, mais dans la somme de connaissance acquises ces dernières années, rien n'a fait changer le plan essentiel.

les "indo-européanisants"

Nouvelle Ecole : Quel est l'état actuel des études indo-européennes ?

Georges Dumézil : Si l'on met à part les études linguistiques, qui forment un secteur à part et connaissent un grand développement, il faut bien dire que le nombre des spécialistes attachés aux origines de la civilisation européenne est restreint.

En Europe, les « indo-européanisants » sont généralement des isolés. A Upsal, en Suède, il y a Stig Wikander, qui a découvest, en 1947, la clé du *Mahâbhârata*. A Liège, il y a Jacques Duchesne-Guillemin, qui est un iranisant (il a publié plusieurs ouvrages sur les *Ghâtâ*, sur le Zoroastrisme) et fait régulièrement un cours d'initiation à la mythologie indo-européenne. On pourrait également mentionner des « anthropologues sociaux » britanniques, comme Rodney Needham, l'un des collaborateurs d'Evans Pritchard à Oxford, ou quelques latinistes, comme Robert Schilling, à Strasbourg, mais c'est à peu près tout.

Aux Etats-Unis, on trouve en revanche deux centres importants, entièrement consacrés à l'étude des Indo-Européens. L'un est animé par un Letton, Jan Puhvel, à Los Angeles ; l'autre se trouve à Austin, dans le Texas, et c'est un scandinaviste belge, Edgar Polomé, qui l'a récemment fondé.

Enfin, il faut évidemment citer le centre, plus général, d'histoire des religions animé à Chicago par Mircea Eliade. Certains travaux importants s'y préparent actuellement, notamment une étude sur le personnage de Krishna dans le *Mahâbhârata*.

Nouvelle Ecole : On peut dont dire qu'il y a encore une certaine défiance vis-à-vis des études de civilisation indo-européenne. Quelles en sont les raisons ?

Georges Dumézil : Elle s'explique d'abord par les échecs retentissants qu'ont connus ces études dans la dernière partie du XIX[e] siècle, et par les difficultés qu'il y a eu à rouvrir les chantiers. C'est ce que je vous disais tout-à-l'heure : on peut fouiller pendant des années sur le site de Klaros, et ne rien trouver ; et soudain, on tombe sur le grand Temple d'Apollon.

D'autres part, et c'est humain, certains savants de la génération qui achève de s'éteindre, ont véritablement usé de tous les moyens, bons et mauvais, pour empêcher la progression de thèses qui avaient l'inconvénient de détériorer ou de ruiner leurs théories. Il s'agissait souvent de chefs d'école, et il eût fallu trop d'abnégation à la plupart de leurs élèves pour aller à l'encontre de ceux dont dépendaient leur carrière.

Aujourd'hui, certes, ces obstacles ne sont plus ce qu'ils étaient. Mais les chercheurs s'effraient encore souvent devant l'ampleur du travail d'information qu'exige l'enquête comparative. Il faut apprendre beaucoup de langues indo-européennes, anciennes et modernes, et non pas d'une façon superficielle mais en philologues. Beaucoup hésitent. Car la dureté des temps n'engage pas à sacrifier les avantages que les spécialisations peuvent rapidement assurer.

une conception du monde et une philosophie

Nouvelle Ecole : On constate toujours, à chaque instant, des réticences à l'égard des travaux visant à établir une idéologie indo-européenne. Dans *Le Nouvel Observateur,* M. Jacques Le Goff s'est inquiété, par exemple, des «conséquences idéologiques» de la tripartition...

Georges Dumézil : Voilà bien longtemps — il était jeune étudiant ! — que Roger Caillois m'a dit un jour : « La principale objection que j'ai contre vos ouvrages, ce sont les Etats-Généraux de 1789 » ! En fait, ce n'est pas une objection. Le système tripartite a bien été mûri par les Indo-Européens. La théorie des « trois états », dont 1789 a vu la dernière et la plus spectaculaire manifestation, s'est formée dans le Haut-Moyen Age, chez les Anglo-Saxons, à partir de traditions germaniques ou celtiques et peut-être aussi sous l'influence, forte alors, des idées platoniciennes.

Certains disent : « La structure des trois fonctions n'est pas propre aux Indo-Européens ; elle est universelle pour la bonne raison qu'elle est naturelle ». Pourtant, s'il est vrai que toute société humaine connaît et satisfait les besoins fondamentaux qui correspondent aux trois fonctions, il n'y en a qu'une qui en a tiré une conception du monde et une philosophie : c'est la société indo-européenne. Un Anglais, avec qui j'ai naguère polémiqué, soutenait qu'il rencontrait les trois fonctions en cent endroits de la Bible. Ce n'était pas sérieux. En réalité, ni les Egyptiens avant le contact des Hittites, ni les Assyriens, ni les Hébreux, ni les nomades sibériens, ni les Chinois n'ont conçu de philosophie sur cette base. La tripartition, son incarnation dans un certain nombre de mythes sont indéniables, et ceux qui ont voulu l'ignorer, archéologues ou autres, se sont exposés à de graves déboires.

Nouvelle Ecole : Certains ont soutenu qu'il suffirait, pour avoir une bonne idée de la proto-histoire européenne, d'étudier en détail les sociétés primitives contemporaines. Dans *La Religion romaine archaïque,* vous avez répondu à cet argument.

Georges Dumézil : Il est certain qu'une comparaison de caractère universel n'est pas sans intérêt dans tel ou tel secteur. Si l'on étudie les rites agraires par exemple, comme l'a fait Frazer, une comparaison typologique est indispensable ; il faut étudier les cultes du blé en Grèce, les cultes du maïs en Amérique du nord, etc...

Mais il est caractéristique que Frazer ait tout ramené, tout réduit, la fonction et l'idéologie royales par exemple, à ce domaine des cultes agraires où sa méthode était efficace, à ce que j'appelle la « troisième fonction ». Au contraire, il a plus ou moins passé sous silence, ou déformé, les deux autres (les fonctions supérieures de force et de souveraineté). La structure complète, équilibrée, il a fallu passer de la comparaison typologique à la comparaison génétique pour la trouver. Je regrette d'ailleurs que Frazer, dont les livres ont beaucoup contribué à m'intéresser à l'histoire des religions, soit mort avant que nous ayions pu en discuter..

la méthode comparatiste

Nouvelle Ecole : Vous venez de parler de structure générale, et toute votre œuvre est faite sur un plan synchronique, et non diachronique. Dans quelle mesure peut-on dire, pour employer un terme à la mode, que vous êtes structuraliste ?

Georges Dumézil : Je n'appartient à aucune école, et ne souhaite en fonder aucune. Si l'on relève des analogies de méthode entre mon travail et celui d'autres chercheurs contemporains, des structuralistes par exemple, c'est que la préoccupation de la structure, au sens ordinaire du mot, était dans l'air depuis quelque temps. Depuis plusieurs décennies, à la suite d'abus certains, on se désintéressait, on se défiait des systèmes pour ne s'occuper que des détails, et puis on a compris, on a redécouvert, que les ensembles commandent le reste.

Mais, cela dit, chacun de nous opère selon son tempérament, sa formation propre, et aussi d'après les exigences de sa matière : les Indiens d'Amérique et les Indo-Européens donnent à l'étude des prises différentes. Personnellement, je veux être philologue plutôt que philosophe, et je ne pense pas qu'on puisse généraliser ni ma méthode, ni mes résultats. Plutôt que structuraliste, je me sens comparatiste, au vieux sens du mot.

Quand un étudiant vient me dire qu'il hésite entre deux domaines, je lui conseille de les étudier l'un et l'autre et, s'il le peut, d'en ajouter un troisième, et d'autres encore ! C'est aux carrefours que se forment les problèmes d'avenir.

Nouvelle Ecole : S'il fallait résumer en quelques mots l'objet essentiel de vos recherches, et les arguments qui concourent à prouver l'unité d'origine de la civilisation indo-européenne, que diriez-vous ?

Georges Dumézil : Le fait dominant c'est évidemment la communauté de langue, l'unité linguistique. A partir de là, la constatation élémentaire que l'on est amené à faire, bien que certains la rejettent encore, c'est qu'une unité aussi complète ne peut pas aller sans un minimum de civilisation et de conceptions générales communes. Il y a soixante ans, Vendryès l'a prouvé en relevant un grand nombre de rencontres précises dans le vocabulaire religieux et institutionnel des langues italiques, celtiques et indo-iraniennes.

C'est à partir de là que j'ai travaillé, attachant d'ailleurs plus d'importance aux idées, aux représentations, qu'aux mots. Au début, bien entendu, j'ai tâtonné sans grand succès. Puis j'ai reconnu, en 1938, l'importance de la tripartition. Tenant ce point fixe au seuil de l'Histoire, j'ai pu entreprendre de dresser le bilan des modifications qui sont intervenues, sous l'effet des facteurs historiques ou géographiques, dans les diverses mythologies et civilisations de la famille indo-européenne.

projets

Nouvelle Ecole : Après *Idées romaines,* qu'allez- vous publier ?

Georges Dumézil : Le prochain volume à paraître sera *Mythe et Epopée II,* qui fera suite à *Mythe et Epopée I* et à *Idées romaines,* dans la Bibliothèque des sciences humaines chez Gallimard. Le premier livre de la série étudiait la manière dont l'idéologie indo-européenne s'est exprimée dans quelques unes des plus anciennes épopées : le *Mahâbhârata* indo-aryen, la plus vieille histoire romaine, les récits des Ossètes sur les héros Nartes. *Mythe et Epopée II,* lui, sera consacré à d'autres études comparatives sur le *Mahâbhârata,* traitant de personnages secondaires et aussi de l'idéologie royale, et poussant la comparaison aussi bien en Irlande qu'en Scandinavie. Peut-être, si j'ai le temps, publierai-je plus tard un *Mythe et Epopée III* consacré à certains ensembles caucasiens, mais ce n'est pas encore sûr.

Parrallèlement, paraîtra une seconde série de « bilans », où je reprendrai, mise à jour, la matière de mes premiers livres. Le premier volume sera *Jupiter-Mars-Quirinus,* et l'on y retrouvera l'essentiel des quatre essais parus autrefois sous ce titre ; le second s'intitulera *Théologie de la souveraineté chez les Indo-Européens,* et comprendra la substance des *Mitra-Varuna* et de plusieurs articles. Enfin, les Presses Universitaires de France publieront deux rééditions : *La Saga de Hadingus* d'après Saxo Grammaticus, sous le titre *Du Mythe* au *roman* dans la collection « Hier », et les *Aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens,* qui vient de sortir, augmenté d'un bon tiers.

Ces deux derniers livres seront traduits aux Presses de Chicago, qui ont déjà *La Religion romaine archaïque* en cours d'édition, et qui publieront peut-être aussi *Mythe et Epopée II.* ■

analyse

Jules MONNEROT
Sociologie de la révolution
Fayard. 770 pages. 50 F.

Ancien professeur à l'Ecole de Guerre, fondateur à 25 ans du Collège de Sociologie avec Georges Bataille, auteur de plusieurs ouvrages fameux, dont une *Sociologie du Communisme* (Gallimard, éd.), M. Jules Monnerot fut initié très tôt aux méthodes sociologiques de Pareto et Mosca, fait assez rare chez un sociologue français. Très tôt également, il étudiera le marxisme : son diplôme d'études supérieures à la Sorbonne portait sur *L'Histoire et la Philosophie du jeune Marx avant le Manifeste Communiste.*

Depuis plusieurs années, les familiers de ses œuvres s'inquiétaient d'un silence prolongé. Ils ne seront pas déçus. Les 770 pages de la *Sociologie de la Révolution* constituent un apport inestimable à la connaissance des faits sociaux, politiques, voire même religieux, de l'époque contemporaine.

les durkheimiens

On pourrait s'étonner d'avoir dû attendre l'année 1969 et la publication de cette œuvre capitale, pour découvrir une analyse approfondie des grands mythes qui ont présidé aux convulsions de la première partie du XX^{e} siècle. M. Jules Monnerot a proposé lui-même une explication de cette carence.

« Il se créa en France, à la fin du XIX^{e} siècle, écrit-il, une «Ecole de sociologie » (fondateur : Emile Durkheim) qui réclama et obtint — en raison de son attachement à la République laïque, anticléricale et socialisante — son indépendance, du point de vue de l'organisation universitaire, par rapport aux disciplines limitrophes, Histoire, psychologie, philosophie. La démarche de pensée de cette école peut être ainsi schématisée pour la clarté de ce qui va suivre : la science va du simple au complexe, il faut donc que la science des sociétés humaines parte de l'élémentaire. Où est ici l'élémentaire? Réponse : les « sociétés primitives ». La démarche scientifique en sociologie requiert donc, dans cette hypothèse, qu'on élucide le fonctionnement des sociétés primitives, celles-ci étant aux nôtres ce que le simple est au complexe. La science, s'élevant graduellement d'un niveau de complexité au niveau immédiatement supérieur, parviendra un jour jusqu'aux sociétés qui sont les nôtres.

Et, ajoutent les durkheimiens, nous qui commençons la science sociologique, notre affaire propre, c'est d'abord la société primitive. Du point de vue de la défense de la formule politique, une telle attitude offrait l'avantage de l'inattention (méthode oblige) aux critiques et même au descriptions du présent (« c'est prématuré, nous n'avons pas le temps de nous en occuper, commençons par le commencement, sociétés primitives d'abord »). Les moyens de connaissance des sociétés actuelles ne sont donc point mis en œuvre par les organes de connaissance française, dont ce serait pourtant la raison d'être. Mais la chose va plus loin. Les chercheurs qui, eux, s'intéressent aux sociétés historiques, et s'y intéressent sociologiquement, se voient ignorés.Pis encore qu'ignorès,traités d'amateurs quand le silence des prétendus spécialistes n'a pas réussi à les anéantir. Par exemple, le nom de Gustave Le Bon n'est cité par les spécialistes officiels, quand il l'est, qu'accompagné d'un rire sardonique...

« Au vrai, poursuit M. Monnerot, dans ses conclusions sur la psychologie des foules, Gustave Le Bon avait commis un crime de lèse mythologie officielle. Il était à cette époque (début du XXe siècle) reçu par la haute Université républicaine que les foules avaient joué un rôle créateur dans la grande Révolution française, dans la révolution des Grands Ancêtres, à quoi la formule républicaine se référait. D'où le refus d'assimiler ou même de comparer, si peu et de si loin que ce soit, ces « foules révolutionnaires » à des phénomènes pathologiques diagnostiqués par un médecin.

«Il était sacrilège d'ouvrir la porte à l'hypothèse que la « spontanéïté des masses», que la levée majestueuse du Peuple Souverain, pût s'apparenter à des phénomènes épidémiques de délire, d'hystérie et de suggestion, que, dans les traités de psychopathologie collective, les foules augustes qui avaient pris la Bastille, pussent voisiner avec les danses de Saint-Guy et les processions de flagellants. Chez les révolutionnaires du XIXe siècle, y compris Marx, tout se passe comme si les constatations de psychologie des foules étaient également *censurées*. Nous retrouverons en URSS, dans le régime fondé à la suite de la révolution d'Octobre, qui avait été, elle aussi, une période d'éclosion de foules, la même cécité élective (....)

«En gros, on peut dire que l'Etat républicain refusait aux analystes éventuels de sa formule politique, le concours des moyens de connaissance organisés, institutionnalisés, hiérarchisés par ses soins. L'autosociologie était ainsi rendue impossible par le mécanisme suivant : monopole des grands moyens de connaissance par un organe spécialisé, l'Ecole de sociologie, qui n'en use pas pour analyser le régime et interdit aux autres d'en user, se servant contre eux du silence, et, si le mur du silence est crevé, du discrédit. Ainsi Pareto, Mosca, Michels n'existent pas, Le Bon et Sorel sont réputés « antiscientifiques ». On se débarrasse d'Ostrogorski parce que c'est de l'Histoire (...) Le principal résultat n'en est que de déclasser la France dans un domaine scientifique, et de contraindre les Français qui s'occupent de sociologie et de politicologie, à user principalement d'imprimés rédigés en anglais.»

trois phases de la révolution

M. Jules Monnerot, dont les ouvrages sont traduits en anglais — et dans d'autres langues —, définit l'objet de son livre comme « un diagnostic du *révolutionnarisme* ». Il précise : « Au XIXe et au XXe siècles, le mot *Révolution* éveille des harmoniques aussi vastes et profondes que le mot Providence au temps où l'Europe était encore la Chrétienté (...) Mot magique, clé à ouvrir toues les portes de l'Histoire, redoutable abstraction scolatique : au XXe siècle le terme Révolution est un mot-force (...) L'étude sémantique de ces mots qu'un sociologue a nommé « carrefours linguistiques », si on les suit dans leurs différents contextes, peut servir à définir, à délimiter toute une époque. Le mot «Révolution» est toujours pris en bonne part : quand il ne le sera plus, nous aurons changé d'époque. »

A partir de Marx et surtout de 1917, la signification du mot change. Jusqu'alors, la révolution était une action strictement limitée géographiquement et dans le temps. Le marxisme lui a conféré une portée permanente et universelle, à laquelle la révolution russe devait donner un grand crédit. Le « révolutionnarisme » se confond pratiquement avec le marxisme-léninisme. C'est pourquoi M. Jules Monnerot s'attache d'abord à l'analyse des sources, des idées et des mythes, mais aussi de la démarche intellectuelle de Marx et de ses successeurs. Démarche où le mythe précède l'observation scientifique, qui n'intervient qu'après coup pour justifier et prouver l'acte de foi initial : « Dans *Le Manifeste Communiste,* écrit-il, Marx dépose ses conclusions, Après 1848, et tout le reste de sa vie, il s'attachera à justifier les conclusions du Manifeste, par la documentation critique, les raisonnements économistes, l'activité scientifique ou parascientifique du *Capital.* La doctrine de Marx commence par la conclusion. Marx a travaillé toute sa vie à démontrer la révolution par la science économique et, en somme, réussi, après sa mort, à doter les légions d'activistes qui se sont inspirés de ses pensées, d'un sentiment subjectif de certitude qui n'a

pas été étranger aux très considérables résultats historiques enregistrés. »

Dans cet ouvrage, les idées fondamentales de la mythologie marxiste, prolétariat, classes, luttes de classes, valeur-travail, impérialisme, sont décortiquées, retournées en tous sens. Le mécanime révolutionnaire est minutieusement démonté par l'étude comparée des trois révolutions égalitaires modernes : la révolution anglaise de Cromwell, la révolution française et la révolution russe.

M. Jules Monnerot discerne ainsi trois phases du processus révolutionnaire : « Un système, un « ancien régime », c'est-à-dire un complexe avant tout politique, mais aussi économique et social, se détériore. Cette détérioration atteint l'étiage. Le système fait *faillite* : il se révèle incapable de prendre les mesures que devrait lui imposer une situation critique.

« La révélation de cette faillite accélère l'action de forces et d'ambitions qui, agissant plus ou moins aveuglément pour elles-mêmes, entrent en conflit les unes avec les autres. C'est la phase de l'*effervescence*. Dans cette phase, la décomposition et la désagrégation des structures politiques et sociales préexistantes s'accélèrent, tandis que des structures nouvelles, structures «à l'essai», s'ébauchent. La coexistence de ces fins et de ces commencements, de ces essais et de ces erreurs, du déchaînement des instincts et des crises de rigueur puritaine (les freudiens parlent de «sadisme»), constituent l'effervescence. L'anarchie la violence, l'arbitraire, dominent la scène historique.

«Mais la dernière phase est une phase de *refroidissement*, où la composition l'emporte sur la décomposition, et où une différenciation sociale qui ne se confond pas avec l'ancienne, apparaît (...) Stratification et différenciation nouvelles sont en fait acceptées. Il n'y a plus d'énergie historique pour relancer l'effervescence. Napoléon crée la noblesse d'Empire. Où sont les Jacobins? Staline terrorise et manie le Parti au moyen d'une police politique qui, originellement, n'est qu'un organe du Parti. Où sont les Bolcheviks ? Il y a de nouveau une cour à Whitehall et à Buckingham Palace. Où sont les «Côtes de fer »?... »

«Un des traits communs aux trois révolutions, note encore M. Monnerot, à toutes les révolutions passées, c'est que l'espoir le plus « révolutionnaire » est déçu (...) Les révolutionnaires qui croient que la révolution est une substance et non pas un moment, un être et non pas un rapport, sont brisés. Ils se reconvertissent au réel (ne sont plus, si les mots ont un sens, révolutionnaires) ou disparaissent (...) Ceux qui s'attachent encore à ces mythes et tentent de pousser à l'action, de fomenter des agitations (elles vont cette fois à contre-courant puisqu'à la phase d'effervescence a succédé une phase de solidification), encourent la répression sociale et se voient infliger deux types de traitement: ou bien ils sont inoffensifs et on les laisse végéter — leurs paroles ne portent pas, leurs écrits ne sont pas diffusés; ou ils sont réduits au rôle de conspirateurs et les complots sont réprimés en fait d'une manière beaucoup plus forte par le régime post-révolutionnaire, qui est fort, que par le régime pré-révolutionnaire, qui était faible.»

comme un vaccin

La révolution est-elle invincible? M. Jules Monnerot observe qu'au XX^e^ siècle le monopole marxiste - léniniste de la révolution se heurta à une contestation tout à fait imprévue, autrement plus dangereuse pour les fonctionnaires du Processus historique que celle des socialistes ou des anarchistes. Voici que d'autres révolutions étaient faites contre eux. Ce furent les révolutions *fascistes*. M. Jules Monnerot entreprend donc, très logiquement l'étude sociologique de ce phénomène si mal connu, écrasé qu'il est par le mythe et la polémique :

« La prise du pouvoir par Mussolini apparaît comme un fait nouveau dans le monde. Le nom de son mouvement servira aux marxistes-léninistes à désigner ce qu'ils craignent le plus. Des années 1930 à la guerre mondiale, le « fascisme » éclipsera « l'impérialisme » dans les préoccupations du Kremlin. Le nom de « fascisme » désignera un mythe agitant et répulsif formé par le Komintern à partir de données incomplètes, la sélection des faits étant dirigée, ou plutôt déviée par l'affectivité. Le fascisme

est d'abord ce qui met fin aux espoirs des Bolcheviks dans un pays donné, au risque d'y mettre fin pour un temps au moins (...) Les fascistes n'avaient pas plus de scrupules juridiques que les communistes, et ils avaient une meilleure expérience militaire (...) Aucun procédé communiste ne pouvait surprendre les premiers initiateurs et les meilleurs exécutants du fascisme. En tant qu'hommes *marginaux,* les méthodes subversives étaient celles pour lesquelles ils avaient le plus de dispositions et de connaissances, sans doute une véritable prédilection. Ce qui facilitait ailleurs les succès communistes n'exista pas dans le cas fasciste. Les fascistes avaient le même avantage contre les communistes que Vidocq contre la pègre lorsqu'il devint policier. »

En fait, « le fascisme agit à la manière d'un vaccin auticommuniste : il ressemblait juste assez au communisme pour l'éliminer. Tout ce qu'apporte historiquement de nouveau le communisme fut mis en œuvre par le fascisme : création d'un parti-armée, appel à des mythes et à des thèmes, transformation des militants en religionnaires politiques. Le fascisme ressemble au communisme autant qu'il faut pour le vaincre ».

L'analyse de la situation de détresse, indispensable à la compréhension du fascisme, permet à M. Jules Monnerot d'expliquer comment ces *hommes en marge,* ces «hétérogènes» qu'étaient les chefs fascistes par rapport à la société de leur temps, objets de répulsion en situation normale, devinrent tout à coup les hommes du dernier recours. Il y voit l'une des manifestations du sacré, dont le contenu, ordinairement positif ou négatif, entraînant l'horreur ou la ferveur, peut tout à coup changer de signe. Les *Arditi* ou les *Baltikum,* hier encore honnis par la population, d'inquiétants deviennent rassurants. «Un raccourci historique mène de l'asile de nuit au Capitole. »

Les observations de Vilfredo Pareto sur le rapport entre le tempérament politique dominant d'une époque et l'activité dominante de celle-ci, que rappelle M. Jules Monnerot, constituent un remarquable moyen d'investigation et une source inépuisable de réflexions. Là réside aussi l'explication du fascisme : «des hommes,un genre d'hommes,précédemment exclus non seulement du pouvoir mais de la possibiité même de le briguer, essaient de tenter leurs chances. La chose est devenue ou redevenue possible. Il est un ordre social et un système historique où Adolf Hitler ne dépasse pas le grade de caporal. Un autre où il est le bénéficiaire monarchique d'un processus constatable et analysable de reconstitution de pouvoir (...) Un renversement de situation historique se traduit par un renversement dans les qualités exigées des dirigeants par les événements eux-mêmes. »

120 ans plus tard

Ce qui domine sans doute cet ouvrage, c'est une réflexion constante sur la stratégie de la guerre politique où Marx a brillé plus qu'en tout autre sujet. Cette réflexion conduit naturellement M. Jules Monnerot à un très dense développement sur cette *nouvelle stratégie* qui apparaît dans les années 1960, et dont l'agitation étudiante, généralisée à tous les pays capitalistes, est avec les événements de mai 1968 en France, l'une des manifestations. On comprend qu'il ait pu conclure :

« Il faut saluer quelque cent vingt ans après *Le Manifeste Communiste,* une *intuition stratégique* digne du maître. Il suffit de réussir à arrêter, à interrompre le fonctionnement continu de la transmission des connaissances, des techniques et des recettes qui caractérise l'*advanced society,* de « casser » la transmission, pour arrêter, pour immobiliser le système dont la caractéristique est de ne pas comporter d'état de repos. Casser la transmission c'est mettre le système en panne. Combien de temps un tel système peut-il subsister à l'état de non-mouvement? Il se pourrait qu'il ressemblât à cet égard au corps humain, lequel ne supporte que pendant un temps très limité un état de non-fonctionnement absolu. »

■

J. L.

courrier

De M. Jean Cau, écrivain, auteur de « Vie et mort d'un taureau brave », « La pitié de Dieu », « Le Maître du monde », « Les oreilles et la queue », « Le coup de barre », « Le meurtre d'un enfant », « Le Pape est mort », à Paris :

« Mais oui, votre revue m'intéresse, et je suis très heureux de la lire ! Donc : a) Vous ne m'importunez pas ; b) Au contraire ; c) Je vous lirai toujours avec attention ».

Jean CAU

Du Dr Gérard Zwang, ancien chef de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris, auteur du « Sexe de la femme » (La Jeune Parque, éd.), de la thèse « Œsophagites peptiques et maladies du reflux chez l'adulte », et de plusieurs articles du supplément au « Dictionnaire de Sexologie » (Pauvert éd.), à Melun :

« Je suis très frappé de la coïncidence qui vous a fait publier un article sur les mutilations sexuelles au moment même ou j'y consacre un important chapitre de mon livre à paraître, *La Fonction érotique*. Les nombreuses citations du *Sexe de la femme* m'ont beaucoup touché, d'autant qu'il s'agit le plus souvent de phrases auxquelles je suis très attaché.

« J'ai été ravi de la concordance de nos points de vue : les mutilations sexuelles sont une des hontes de l'espèce humaine. Il est impensable qu'on puisse les considérer avec le détachement gogue-nard habituellement de mise — par exemple celui de certains « coloniaux » qui allaient filmer l'atroce mutilation d'innocentes et souvent très belles Africaines. La seule attitude humaniste en face de ces turpitudes, c'est l'indignation militante, le scandale et le cri d'alarme. Oui, le cri d'alarme, car le rasoir frétille dans la main des circonciseurs : dans *la plupart* des maternités des Etats-Unis *tous* les nouveaux-nés masculins sont circoncis. En Europe, ce sera bientôt le signe d'appartenance à la civilisation riche et supérieure.

« Des médecins, des sexologues circoncis rituellement, sont en train de nous prôner les méfaits du prépuce. Pour Georges Valensin, la plupart des adultes sont gênés dans leur érection par ce repli innocent (Cf. *L'éducation sexuelle des Français*-sic !) et le prépuce donne aux femmes le cancer du col utérin ! Les maris des cancéreuses pourront donc être attaqués en justice pour conservation criminelle du prépuce... Les braves dames du Planning familial, juives ou non (Lagroua Weil-Hallé, Catherine Valabrègue), ont enfourché ce dada et envisagent d'un œil serein la circoncision légale et obligatoire (Cf. Catherine Valabrègue. *La condition masculine*). On ne rappellera jamais assez à ces dames que de la circoncision à l'excision clitoridienne, il n'y a qu'un pas, et puisque Freud, Marie Bonaparte, Hélène Deutsch et Y. Corinin ont déclaré le clitoris coupable, il serait temps de le couper à nos filles...

« Cela dit, vous me permettrez quelques critiques amicales.

« Parler de « vagin aclitoridien » (page 39) ne veut rien dire : c'est la mauvaise

traduction de l'italien *vagina aclitoridea,* où *vagina* signifie vulve (j'ai signalé dans mon livre ces erreurs du traducteur de *Eros noir*) ; il faudrait dire « vulve déclitoridée », mais c'est un bien grand mot pour une si laide infâmie. De même, il est inexact de dire que le clitoris est formé « d'une fibre élastique» ; la formation à laquelle vous faites allusion est la troisième enveloppe du clitoris, sous la peau et la lame celluleuse, le *fascia* clitoridien.

« Par ailleurs, c'est faire une gloire excessive aux Africaines que de les déclarer seules capables de pisser debout et loin ; toutes les blanches — et les jaunes — y arrivent très bien. Ce n'est qu'une question d'habitude mictionnelle et l'emplacement du clitoris n'y est pour rien. Le clitoris des Noires « plus proche du vagin » est une fable pour justifier l'excision ; croyez-en mon expérience de clinicien ».

Dr Gérard ZWANG

Du professeur Stéphane Lupasco, épistémologue et logicien, auteur de « L'énergie et la matière vivante. Antagonisme constructeur et logique de l'hétérogène » (Julliard, éd.), « L'expérience microphysique et la pensée humaine » (PUF, éd.), « Logique et contradiction » (PUF, éd.), « Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie. Prolégomènes à une science de la contradiction » (Hermann et Cie., éd.), « Qu'est-ce qu'une structure ? » (Christian-Bourgois, éd.) à Paris :

« Je tiens à féliciter, cette fois encore, les collaborateurs de *NOUVELLE ECOLE* pour leur dernier numéro — car rien n'y est indifférent —, mais surtout Alain de Benoist pour son magistral article sur les mutilations sexuelles.

« Il contribue, par sa riche documentation comme par ses justes et profondes interprétations, à arracher la spéculation contemporaine à ce mythe du « bon sauvage », du « paradis perdu », des révélations métaphysiques primordiales dont seraient le siège les sociétés inférieures, dites archaïques pour en effacer le caractère hiérarchique réel, enfin et par là même, à cette philosophie de la chute de notre existence dans l'Histoire.

« Il enrichit également le dossier du procès que l'on doit intenter à cette notion si envahissante de l'égalite et de l'homogénéité structurales et logiques des hommes, fondée sur l'ignorance — le plus souvent systématique, pour des fins d'idéologie politique — des investigations scientifiques présentes ».

Stéphane LUPASCO

De Mlle Orsala Bonavita, professeur de Lettres classiques, à Paris :

« Le numéro huit de votre revue m'a très vivement intéressée ; je dirais même que certains de ses articles m'ont enthousiasmée, et l'on ne peut que vous engager à persister dans cette voie, qui est celle de la véritable connaissance, bâtie sur les faits et les faits seuls, voie qui est à peu près totalement désertée à notre époque de délire verbal et universitaire ».

Orsala BONAVITA

De M. Frédéric Scuvée, archéologue, à Digosville (Manche) :

«J'ai reçu le numéro sept de *NOUVELLE ECOLE*. Ce numéro confirme très nettement ma première impression, très favorable. La tendance générale rejoint d'une manière très raisonnable et très nuancée, ma pensée personnelle ainsi que mes convictions (..).

« A propos de l'article sur les navires vikings, je dois vous signaler que M. Michel de Boüard, que je connais très bien, cite dans son livre quelques erreurs introduites fortuitement dans le texte et les cartes ; il est d'ailleurs à noter que ce très bel album est destiné au grand public et qu'il est donc forcément vulgarisateur. Or, d'un certain point de vue la vulgarisation reste l'ennemie de la connaissance ; il ne faut porter à la connaissance générale que les notions qui sont tout-à-fait prouvées, ou alors souligner la forme hypothétique de l'étude, ce qui n'est jamais fait dans les articles de vulgarisation.

« Ma spécialité dans l'archéologie militante est la Préhistoire (non compris

l'Age du fer), puis le Haut Moyen-Age. Je sais bien que lorsque j'émets, au sujet d'une de mes fouilles, une conclusion quelconque, celle-ci sera, ou bien renforcée ou bien controuvée provisoirement par la fouille suivante. Mais ma conclusion force à la discussion, et c'en est le but réel.

« J'ai l'honneur également d'avoir contribué à allonger la liste des navire vikings trouvés en France, grâce à un bateau découvert, à l'état de traces importantes et accompagné de poteries, lors de fouilles effectuées dans ma région en septembre dernier. Mais il va sans dire que l'étude, qui sera très longue, est loin d'être publiée.

« Je ne crois pas qu'il soit possible de construire l'avenir sans connaître le passé. Par l'étude du passé, j'entends l'étude de la vie et du milieu, l'économie, la politique, l'écologie, ne conservant l'histoire anecdotique, l'histoire « pédagogique » que comme cadre ou trame, comme points de repère, comme énumération de faits dont il faut exactement découvrir le pourquoi et le comment ».

Frédéric SCUVEE

De M. Yves Baudrillart, agent de change, à Paris :

«Le dernier numéro de *NOUVELLE ECOLE* m'a beaucoup surpris. Dans le texte de M. Yves de Saint-Agnès, je relève une citation de Saint-Paul, revue et corrigée pour lui faire dire « Plus de différences nationales », donc « Plus de hiérarchies sociales ». Or, ce que veut dire Saint-Paul, c'est que devant Dieu, il n'y a plus ni seigneur, ni valet, mais seulement des hommes jugés en fonction de leurs mérites, lesquels sont fonction des situations. Il s'agit d'une égalité relative (..).

« Par ailleurs, c'est bien un comble de prendre au sens strict la phrase « Ni hommes, ni femmes ». Je sais bien que le libre arbitre de sa philosophie, peut autoriser M. de Saint-Agnès à dire cela. Mais qu'il ne se moque pas du monde ! L'Eglise distingue parfaitement les hommes des femmes : aucune femme ne peut accéder à la prêtrise ou à la dignité épiscopale ; et chaque ordre religieux féminin n'a-t-il pas besoin d'aumôniers et de directeurs de conscience ?

« L'Eglise catholique a tout de même du bon sens. Elle cherche seulement à ne pas créer des problèmes, et encore moins à dialectiser l'utopie. Le problème de la liberté sexuelle est un faux problème. A la limite, je dirai : quel besoin a-t-on de liberté ? Le libre-arbitre devrait suffire. La morale de l'Eglise ne fait que reprendre le cadre du réel ; elle indique ce qui est en conformité avec la nature, et ce n'est pas le verbiage de quelques théologiens en mal de publicité qui changera quoi que ce soit à ce sujet. »

Yves BAUDRILLART

Nouvelle Ecole : Ainsi que l'indique notre correspondant, les autorités ecclésiastiques n'hésitent pas à faire une distinction réelle entre l'homme et la femme... lorsqu'il s'agit d'opérer une discrimination à l'égard de celle-ci. Le R.P. Jean Daniélou, que Paul VI a récemment promu au cardinalat, déclare cependant : « Les trois raisons que saint-Paul opposait au sacerdoce de la femme ne paraissent guère convaincantes » (*L'Express.* 16 juin 1969).

Au plan plus général, l'égalité devant Dieu n'est certes pas l'égalité devant les hommes. Mais l'égalité devant Dieu ne saurait être fondée, si elle ne reposait pas sur une identicité postulée au niveau de l'essence ontologique, ce qui fonde le concept d'humanité du point de vue théologique. Or, on ferait preuve de beaucoup d'angélisme en s'imaginant que cette identicité sur ce que l'Eglise considère, au sens propre, comme l'essentiel, reste sans effets dans le domaine temporel. Saint-Paul écrit : « As-tu été appelé étant esclave ? ne t'en inquiète pas ; et, quand même tu peux devenir libre, mets plutôt ton appel à profit. Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur. De même, l'homme libre qui a été appelé est un esclave du Seigneur » (*Corinthiens,* VII, 21-22). Convaincus qu'ils pouvaient, selon le mot d'Origène « acquérir par la religion une âme d'homme libre », les déshérités de Rome n'eurent donc pas scrupule à juger qu'ils ne devaient rien à César. Et Louis Rougier peut écrire : « Le Christianisme, en proclamant que tous les hommes proviennent du même couple originel, qu'ils sont tous enfants de Dieu, pareillement rachetés par les mérites de la passion du Christ, également frères et respec-

tables, fonde la croyance en l'égale dignité de tous les hommes, sans acceptation de condition, de race et de nationalité » (*Le Génie de l'Occident.* pages 117-18).

Disons enfin que la liberté vraie, qui est la liberté d'être soi-même, ne dépend pas seulement des conditions subjectives de sa réalisation, du pouvoir pour chacun de se choisir intérieurement tel ou tel (le libre-arbitre), mais aussi de ses conditions objectives telles qu'elles sont définies par le milieu naturel et les ensembles sociaux sur lesquels s'exerce l'action des hommes. Or, nous ne croyons pas que les problèmes d'adéquation aux lois naturelles soient du ressort exclusif de ceux dont le royaume des vérités ultimes se situe précisément au-delà de la nature (*méta-phusos* = métaphysique). Nous sommes pour la liberté.

De M. Jean Mabire, écrivain, auteur de « Drieu parmi nous », « Histoire d'un Français», «La marée noire du Torrey-Canyon », « L'écrivain, la politique et l'espérance », « Les hors-la-loi », ancien directeur de la revue « Viking », à Evreux :

« Les compliments, s'ils réjouissent le cœur des rédacteurs en chef, ne constituent pas pour autant l'indispensable dialogue entre une revue et ses lecteurs. Ne pensant que du bien de *NOUVELLE ECOLE,* le numéro huit me semble pourtant appeler quelques remarques, que je n'ai peut-être pas été le seul à faire.

« Il ne s'agit évidemment pas de réaliser des « numéros spéciaux » prétendant effectuer le tour d'une question. Mais, après avoir lu cette approche de la sexualité, j'ai envie de m'écrier, comme Cyrano : « C'est un peu court ! ». Un peu court et un peu long : consacrer près de cinquante pages aux différentes manières dont les peuples psychopathes se charcutent le zizi me paraît quand même démesuré. La qualité de l'article n'est évidemment pas en cause, mais seulement l'équilibre du numéro.

« Quant à l'article d'Yves de Saint-Agnès, je l'ai trouvé d'autant meilleur que je l'avais lu et approuvé au temps de la parution en librairie de *Pour la liberté sexuelle.* Mais, si c'est du raisonnable, ce n'est pas du nouveau pour beaucoup d'entre nous. Alors, il reste surtout de ce numéro les quatre pages de l'Itinéraire. Texte remarquable sur lequel je suis d'accord à 99 p. 100 — mise à part une ligne sur la légalisation britannique des mœurs du très cher Oscar Wilde.

« Je pense donc qu'il va falloir prochainement revenir sur le problème sexuel. C'est dire que j'aimerais lire — et peut-être écrire — un certain nombre de choses qui ne sont ici que suggérées. Mettons des numéros, ce sera plus facile, sans pour autant épuiser le sujet. En attendant, voici quelques questions que je crois utile de poser.

« 1° Pourquoi la sexualité a-t-elle pris tant d'importance de nos jours ? L'Itinéraire soulève un coin du voile en évoquant les fameuses *techniques d'ahurissement.* La publicité érotique, pour ne parler que d'elle, n'a pas seulement un but commercial. Elle me paraît avoir également un but politico-philosophique, d'autant plus nocif qu'il est insidieux. La sexualisation concertée de la vie quotidienne occidentale par un petit groupe de pression qui n'est sans doute pas inconscient, me paraît un phénomène à démystifier sérieusement.

« 2° Bien entendu, il ne faudrait pas prendre cette première remarque pour une réaction de « père-la-pudeur ». La notion de liberté me semble essentielle, et notre revue se situe dans une ligne de pensée qui est celle des « libertins » du Grand siècle, réagissant contre l'absolutisme théocratique. Seulement, cette ligne a abouti à la première Révolution, celle de 1789. Et nous devons refuser les deux attitudes extrêmes des « grands ancêtres » : le Divin Marquis pas plus que le puceau Saint-Just ne sont de notre famille. Dans ces conditions, un survol historique du « libertinage » me paraît s'imposer.

« 3° A une époque où toutes les perversions sexuelles sont reconnues, si ce n'est encouragées, il serait utile de rechercher ce qui, en ce domaine délicat, relève de la normale et ce qui appartient à la maladie. Ce que les Chrétiens nomment « contre nature » restant intimement lié à la seule fonction de reproduction, il nous appartiendrait de délimiter un peu plus sérieusement le licite de l'illicite — sur un plan purement physique d'abord, et sans parler de morale, cette morale bourgeoise à laquelle l'Iti-

néraire semble avoir assez bien tordu le cœur. (..)

« 4° On en arrive donc, obligatoirement à poser le problème du couple, par conséquent du mariage, et par conséquent de la famille. Cela fera l'objet d'un autre numéro, sans doute. Mais il faudra y arriver. Car on doit reconnaître que, si les problèmes sexuels sont (relativement) simples avant le mariage, cette institution complique singulièrement les choses. Quest-ce que cette fameuse « fidélité » ? Notion chrétienne ou notion occidentale ? Un groupe comme le nôtre doit bien avoir une opinion sur le divorce, par exemple. Dans une époque de licence comme la nôtre, comment le mariage peut-il « tenir » ? Là aussi, il doit exister une voie étroite à trouver entre la complaisance et cette jalousie par quoi le monde méditerranéen dissimule son goût pour l'annexion des individus. Quelle est notre idée de la faute en ce domaine ? Morale individuelle, dira-t-on. Certes, mais aussi morale collective, sinon nous ne pourrons jamais établir une société, disons même un ordre.

« 5° Poser le problème du couple conduit immédiatement à poser le problème de la femme. Impossible de parler de sexualité sans choisir une attitude devant le deuxième sexe. Mais nous avons à refuser cette alternative de la femme « vierge ou putain ». Un livre, récemment paru, sur la femme dans le monde méditerranéen nous montre qu'il existe, de part et d'autre de *Mare Nostrum,* une image de la femme que l'on retrouve aussi bien en Sicile qu'en Egypte, en Grèce qu'au Maroc. Cela tient en un seul mot : le mépris. La femme est considérée comme un être inférieur ou marginal, bonne à procurer du plaisir ou à fabriquer des enfants (ces deux fonctions étant rarement assurées par la même personne: d'un côté, l'épouse cloîtrée, de l'autre la maîtresse ou la prostituée). La femme est un objet.

« A l'opposé, séparée par une image physique et psychologique infranchissable, on peut même dire une barrière raciale, se trouve l'image nordique de la femme. La femme n'est plus un objet, mais un sujet. Notion occidentale de la liberté, conception nordique tant méconnue des imbéciles qui ricanent sur la Suède. Saint-Agnès, fort heureusement, a fait justice des racontars de joueurs de pétanque ironisant sur la « dépravation scandinave» ; il a également souligné les dangers qui menacent la femme quand la liberté devient licence. Car il faut réfuter l'erreur de ceux qu'il appelle « les apôtres suspects » de la liberté sexuelle. La femme n'est pas l'homme, vérité première. Il se trouve, une fois encore, une voie étroite mais nécessaire, entre l'argumentation des mâles-sûrs-de-leur-supériorité et celle des suffragettes. Dans ce domaine, les Nordiques sont quand même plus lucides et plus honnêtes que les Latins.

« 6° Mais alors, diront les Méridionaux, que deviennent les fameuses « civilisations viriles » ? Et de citer le matriarcat du monde nordique, anglo-saxon surtout. Je pense qu'il y a là une direction de recherches à ne pas négliger. Ces fameuses sociétés viriles, d'inspiration plus ou moins militaires, ne sont-elles pas au fond des sociétés plus ou moins consciemment pédérastiques ? Je refuse, pour ma part, de m'extasier sur les « vertus » spartiates. On me rétorquera qu'il existe plus d'homosexuels dans le Nord que dans le Midi. Disons plutôt qu' ils ont moins à se dissimuler ; les statistiques, en tout cas, seraient intéressantes. Et ce problème du troisième sexe me paraît, à lui seul, justifier peut-être tout un numéro de *NOUVELLE ECOLE.*

« Il reste donc beaucoup à faire. Reprendre cette question du couple, aborder le problème de la femme, ne pas éluder le phénomène de l'homosexualité - l'essentiel étant de toujours chercher à dégager, non pas une nouvelle morale, mais une nouvelle éthique.

«En abordant ce sujet, *NOUVELLE ECOLE* s'est mis dans un redoutable engrenage. Ce sera conforme à son rôle et à notre objectif d'aller jusqu'au bout. Pour ma part, la véritable rupture se situe entre le monde nordique et le monde oriental — auquel s'apparente par certains traits, mais par certains traits seulement, le monde méditerranéen. Un des points de rupture les plus sensibles se trouve précisément sur la « ligne sexuelle». A nous de l'explorer, avec courage et lucidité... A bientôt, donc ».

Jean MABIRE

Nouvelle Ecole: Aucun numéro de *NOUVELLE ECOLE* ne prétend, en effet, épuiser le sujet principal qu'il aborde. Il s'agit toujours de très vastes sujets, dont le lecteur a donc une certaine connaissance générale, et sur lesquels nous cherchons seulement à apporter une contribution partielle, mais significative. Ainsi l'étude que nous avons publiée sur « Les mutilations sexuelles » représentait-elle une façon marginale d'aborder le problème, tout en élargissant considérablement le débat dans ses conclusions.

La lettre de M. Jean Mabire n'en pose pas moins, de la façon la plus directe et la meilleure qui soit, un certain nombre de questions passionnantes. La sexualité est un sujet complexe à traiter. Plus qu'en aucun autre domaine peut-être, fort peu de choses ont été écrites de notre point de vue. D'où la nécessité du dialogue et de l'approfondissement, que notre plan de travail prévoit d'ailleurs : notre prochain numéro sera consacré à la famille ; nous envisageons d'autres études sur la femme et la société.

Il y aurait beaucoup à dire sur la place de la sexualité dans la vie moderne. Freud, qui prenait ses observations pour argent comptant, puis Robert Ardrey, qui les a ramenées à leur place exacte, ont montré l'importance des préoccupations sexuelles chez les espèces privées de liberté, c'est-à-dire n'ayant plus la possibilité de consacrer leur énergie à d'autres formes de l'instinct d'affirmation. Par bien des côtés, les sociétés contemporaines ressemblent à des cages dorées, et les réactions y sont les mêmes. Leur glissement progressif vers un mode structurel névrotique fera l'objet d'une analyse particulière dans notre numéro sur « Les Techniques d'ahurissement » (janvier-février 1970).

Il est exact que, d'une certaine façon, *NOUVELLE ECOLE* se place dans la ligne spirituelle des «Libertins» du Grand siècle. Ainsi que l'a montré récemment M. Antoine Adam (*Le mouvement philosophique dans la première moitié du XVII^e siècle.* Sté. d'Edition et d'Enseignement Supérieur), Saint-Evremond, Gassendi, Théophile de Viau et, plus tard, Fontenelle, assurèrent la transition entre les grands sceptiques du XV^e, de Montaigne à Rabelais, et les rédacteurs de l'Encyclopédie. Don Juan fut moins condamné pour débauche que pour rationalisme, et c'est au point que le mot *Libertinisme* désigne toujours «l'état d'esprit de celui qui s'affranchit des croyances et des pratiques de la religion révélée » (Larousse).

Le divorce est un constat d'échec. C'est aussi un nouveau départ, qu'il est juste que la loi facilite, car il n'est pas « admirable », mais au contraire hypocrite, de travestir par *statu quo* les échecs en victoires. De même est-il normal, car il importe que le nombre des échecs soit le plus réduit possible, que soient créées les conditions de liberté nécessaires à l'engagement conjugal en pleine connaissance de cause.

Nous n'avons nulle tendresse, enfin, pour « les mœurs du très cher Oscar Wilde ». Mais il est bien malaisé, notre correspondant le reconnaît, de définir des règles de morale individuelle applicables à chacun.

L'homosexualité entre adultes consentants est légale en Grande-Bretagne ; elle l'est depuis le 1^er septembre, en Allemagne fédérale et au Canada. Force est de reconnaître que ces dispositions localisent la pratique sans l'aggraver sensiblement, et que celle-ci, surtout, reste par définition sans conséquences au niveau de la biologie des populations. Cela ne nous empêche pas, bien entendu, d'être soucieux des aspects plus généraux du comportement et, en particulier, de remarquer que l'inversion de la *libido* (que les découvertes concernant la transsexualité génétique expliquent dans certains cas) va souvent de pair avec une inversion du système de valeurs — tant il est vrai que le corps et l'esprit ne font qu'un. C'est pourquoi nous ne saurions souscrire au jugement de M. Pierre Deméron, pour qui « les homosexuels sont à la morale courante ce que sont les minorités opprimées à la politique » (*Lettre ouverte aux hétérosexuels.* Albin-Michel, éd.), ni à celui de M. Jean-Louis Bory qui, à l'instar de M. Daniel Guérin, assure que « la plus radicale façon de remettre en question la loi commune, la morale et l'ordre social admis, est toujours celle qui s'enracine dans la nuit du corps : l'hétérodoxie sexuelle » (*La peau des zèbres.* Gallimard, éd.), et encore moins aux thèses de M. Marc Perret, disciple de Wilhelm Reich, pour qui « les pervers

mettent le système social à l'épreuve car (..) les perversions, comme phénomène culturel, répondent à la culture, nouvelle religion d'Etat et perversion collective. Et c'est naturellement dans les grandes villes que la guérilla des instincts refoulés mène ses combats » (*Utopies et perversions*. Nouvelles Editions Debresse, éd.).

De M. Bernard Villien, universitaire, à Pierrelatte (Drôme) :

« Par l'originalité des analyses, la hardiesse des conceptions, la rigueur de votre méthode, les sujets qui auraient pu paraître, *a priori,* les plus rébarbatifs, deviennent passionnants sans que leur sérieux en soit amoindri. Sur la valeur scientifique de vos études, les lettres de spécialistes que vous avez publiées sont éloquentes. Les idées de vos rédacteurs sont extrêmement valables dans leur grande majorité. Vitre effort pour distinguer les livres sûrs et scientifiquement fondés de la masse des publications qui nous submerge, me semble aussi très efficace et d'une utilité primordiale (..) Je crois donc que la voie que vous avez prise est la bonne. Je suis persuadé qu'il est nécessaire de se forger une idéologie forte, c'est-à-dire complète, avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre ; c'est la tâche à laquelle les générations actuelles doivent se consacrer afin que d'autres puissent agir avec succès ».

Bernard VILLIEN ■

tribune libre

Pierre LANCE

LES OCCIDENTAUX MALADES DE LA PESTE

L'Occident est malade. C'est une vérité première. Reste à définir s'il s'agit de cette maladie de sénilité, naturelle en somme, qui atteint les vieilles civilisations lorsqu'elles ont fait leur temps, ou s'il s'agit de quelque dérèglement organique prématuré, voire d'une infection dûe à la présence d'un agent pathogène nous prenant à partie dans la fleur de l'âge.

L'Occident est-il trop vieux ? Nous sommes enclins à rejeter d'instinct cette hypothèse. Européens, nous sentons en nous bouillir trop d'ambitions et trop de forces, nous devinons parmi nous trop d'énergies dévoyées, d'attentes déçues, d'enthousiasmes sans emploi pour croire un seul instant à la décrépitude irrémédiable de notre génie. L'héroïsme créateur de nos pères meurt de soif en nos cœurs, mais il est là, prêt à de nouveaus enfantements, pour que nous sachions guérir.

Je ferai grâce aux lecteurs de la liste des maux qui nous assaillent. Elle serait trop longue et ils la connaissent trop bien. Résumons le diagnostic en disant que la société occidentale est ainsi faite que son créateur, l'homme occidental, ne peut plus y épanouir les vertus grâce auxquelles, précisément, il la créa. « Malheur à celui qui se condamne dans ce qu'il approuve » est une forte sentence biblique. Et précisément nous approuvons chaque jour des systèmes, des lois et des morales qui nous

condamnent jusqu'aux moëlles, qui condamnent l'essence même de ce que nous sommes. Nous aurions dû cent fois périr. Nous avons survécu (dans quel état !), mais ne cultivons pas l'illusion que nous pourrons résister longtemps aux assauts décisifs du robotisme moderne. Il n'y a pas de place pour Galaad et Perceval au paradis des matricules. L'angélus de la termitière sonne le glas de l'homme européen.

pour une thérapeutique causale

Nous avons besoin d'une grande médecine. Mais on ne nous offre que drogues et cautères, et parfois quelques grandes saignées, sans plus. Car tout se tient. La médecine des individus n'est que trop souvent aujourd'hui une médecine de conséquences, et la société se soigne aussi mal que les hommes qui la composent.

Nous sommes quelques-uns pourtant à ne pas nourrir d'illusions sur ces diverses panacées. Nous sommes quelques-uns à chercher autre chose. Car la bonne médecine, c'est la médecine *des causes premières.* C'est celle qui replace l'organisme dans son milieu naturel, dans les conditions optima de son épanouissement. Ce n'est point de chimie que nous avons besoin, ni de scalpels, mais de *pureté.* Quand viendra le jour des retrouvailles de nous mêmes ?

J'ai remonté d'un doigt sévère la longue liste des docteurs. Bien peu m'ont semblé dotés de quelque science. En vérité, les moins mauvais puisent leur philosophie à la seule source vive qu'ait engendré depuis un siècle le génie occidental : Frédéric Nietzsche. Parmi ceux qui ont têté à cette virile mamelle, beaucoup se sont égarés en maintes fondrières. Car s'il est aisé de se dire nietzschéiste, il n'est pas facile d'être nietzschéen. Et de plus, être nietzschéen, c'est avant tout savoir que la pensée de Nietzsche est un point de départ, le magnifique défrichement d'un pionnier, une fondation précieuse sur laquelle il faut tout bâtir.

Certains l'ont compris, et parmi eux on peut compter, je crois, Gilles Fournier, qui nous a donné, dans le numéro 4 de *NOUVELLE ECOLE,* ses excellentes «Réflexions sur la question des valeurs ».

Il m'a semblé pourtant que ce texte pèchait par où pèchent tous les raisonnements « médicaux » qui veulent voir dans l'agent pathogène la seule cause de la perte de vitalité du patient. Gilles Fournier nous présente la « morale du péché », effectivement née au Proche-Orient, comme une sorte de « virus filtrant » qui aurait investi peu à peu les esprits européens. Cette vision me paraît juste et je ne nie pas l'existence du virus, ni l'étendue de son activité. Mais je sais aussi qu'un organisme sain se moque des virus. C'est une superstition toute moderne que cette bactériophobie qui conduit nos citoyens dégénérés à faire dépendre leur santé, en bien comme en mal, d'éléments extérieurs, à tenir pour seuls responsables de leurs fièvres des « coups de froid » ou des « microbes » et à mettre tous leurs espoirs en de violents antiseptiques ou des brutalités chirurgicales, qui n'éliminent très provisoirement l'agresseur qu'au prix d'une corruption accrue de l'agressé.

Nous avons par trop oublié la grande leçon de Claude Bernard : la santé, c'est d'abord *le terrain,* c'est d'abord la cohésion interne, l'harmonie organique, la solidité de l'être. Or, celle-ci *ne peut pas* être compromise par un élément étranger s'il ne se trouve pas en elle quelque faille ou quelque faiblesse.

On comprendra donc, j'espère, que dans ma propre recherche du Graal, je me sois plutôt appliqué à étudier notre propre « terrain », à rechercher ce qui, dans l'Occident lui-même, a pu permettre la prolifération des idéologies absurdes qui nous désaxent et nous dissolvent depuis l'aube du Christianisme. Que ces idéologies soient d'origine orientale, nul n'en discute. Mais, encore une fois, cela n'explique pas *pourquoi* l'Occident les fit siennes. Tentons, si vous le voulez bien, de cerner la question. En prologue à l'article de Gilles Fournier, l'éditorialiste de *NOUVELLE ECOLE* attire fort justement notre attention sur une conjonction fondamentale : « la coïncidence de l'aire de croissance des systèmes de pensée et du périmètre d'expansion des peuples

les ayant engendrés »... « La pensée est inséparable de celui qui pense, et cette évidence vaut aussi au plan collectif ». Sans aucun doute. Une question se pose alors aussitôt : l'aire de croissance de la morale du péché correspond-elle au périmètre d'expansion des peuples orientaux ? Pour que la morale du péché ait accompagné partout l'Occidental, il a fallu que lui-même l'adopte avec toute la sincérité qui lui est propre et la diffuse avec toute l'énergie dont il est capable. De ceci, nul ne doute. Pour tout le monde, et souvent pour lui-même, les mots « Chrétien » et « Occidental » sont devenus quasiment synonymes.

Ce caractère indéniablement nordique du protestantisme est l'un des faits qui m'ont le mieux éclairé dans l'étude que j'ai entreprise sur la psychologie occidentale.

les Celtes et les Germains

Ici se pose donc la question : les Nordiques forment-ils un seul peuple ? Réponse : oui et non. Les anthropologues répondront avec raison que leur origine est commune. Leur origine, oui. Leur destinée, et du coup leur évolution, non. En fait, la race nordique se subdivise en deux rameaux ethniques principaux : les Celtes et les Germains (les Slaves sont des Germains quelque peu orientalisés et les autres groupes historiques, Thraces, Illyriens, Daces, Phrygiens, Doriens, etc... ne sont que des émanations, soit de Celtes, soit de Germains). Naturellement, si l'on ne peut nier qu'une large majorité d'Allemands soient des Germains et qu'une large majorité de Français soient des Celtes, il n'est pas question de prendre « Germain » pour synonyme d' « Allemand », ni « Celte » pour un synonyme de « Français ». Nous prenons ici « Celte » et « Germain » au sens ethnologique, qui ne correspond que très imparfaitement à des nationalités modernes.

Sans qu'il soit possible d'en fixer l'époque avec précision, il semble que la séparation des Celtes et des Germains remonte à une haute antiquité, puisque la civilisation de la Tène, dont le caractère celtique n'est pas mis en doute, groupait autour des sources du Danube des populations déjà fort différenciées des tribus germaniques, dont le point de concentration maximum était alors la presqu'île du Jutland. Personne ne conteste que les Celtes aient été les premiers Nordiques à s'avancer vers le Sud et à entrer en contact avec des non-Nordiques. D'Arbois de Jubainville s'était d'ailleurs convaincu que les premiers Héllènes étaient un rameau celtique, ce qui expliquerait l'étonnante parenté du gaulois et du grec archaïque. Cette thèse est confirmée par des auteurs modernes (notamment Lahovary) qui voient l'origine des proto - Héllènes dans le périmètre de la civilisation de La Tène.

De ce voisinage, et par conséquent de ce mélange relatif avec des non-Nordiques, les auteurs germanistes ont tiré argument pour avancer que les Celtes étaient, par rapport aux critères nordiques, un peuple « dégénéré », ce qui expliquait, à les en croire, la perte des « vertus nordiques » chez les Celtes.

Que des Germains aient voulu se persuader que les Celtes n'avaient plus voix au chapitre à propos du destin nordique, passe encore. Mais le bizarre est que nombre de Celtes s'en soient laissés persuader, au point de préparer parfois complaisamment la litière du germanisme hégémonique.

qui sont les Celtes ?

Peut-être serait-il bon que les Celtes examinent d'un peu plus près la question de leur « dégenérescence », au lieu de prendre pour argent comptant les affirmations de leurs ambitieux cousins. Or, trois choses ici sont à considérer :

1°) Avant même leur entrée en contact avec des non-Nordiques, les Celtes existaient en tant qu'ethnie différenciée de l'ethnie germanique, dotée de mœurs très différentes sur quelques points essentiels. Pourquoi cette distinction, et parfois cet antagonisme, qu'aucune prétendue dégenérescence ne pouvait alors expliquer ? On peut admettre que certains facteurs économico-géographiques aient creusé fortuitement

un fossé entre deux rameaux de la grand'race nordique. Mais pourquoi ne pas songer aussi à des facteurs *psychologiques* et *idéologiques* ? Pourquoi ne pas envisager que Celtes et Germains se séparaient déjà sur quelques points de *morale* et *d'éthique* ? N'est-ce point ce que laisserait supposer la distinction capitale entre la grande déité celtique Lug, sorte de proto-Apollon symbolisant, sur le plan spirituel, l'équivalent de la lumière solaire dans le monde physique, et, d'autre part, le chef du panthéon germanique Odin-Wotan, sorte de proto-Zeus symbolisant dans le spirituel l'équivalent de la foudre et de la tempête ?

Faut-il rappeler aussi que la naissance de la philosophie druidique, évènement culturel sans égal dans toute l'antiquité occidentale pré-romaine, n'a pu être que l'aboutissement d'une évolution psychologique particulière et le terme d'une recherche infiniment plus élevée que celles dont témoignaient les diverses mythologies aryennes. Or, notons au passage que cette conception purement celtique de la vie et du monde était aussi opposée que possible à la « morale du péché », puisqu'elle était en fait une véritable « morale de l'orgueil ».

2°) Sur quelles constatations s'appuient les auteurs germanistes pour arguer de la « dégenérescence » celtique ? A peu près sur une seule, de nature physique : les Celtes sont, dans l'ensemble, moins blonds que les Germains et ont plus rarement les yeux bleus. On en conclut hâtivement qu'ils sont bien moins nordiques. Tout le monde sait pourtant que les gènes du poil blond et de l'œil bleu sont des gènes *recessifs,* c'est-à-dire qu'ils ont tendance à s'effacer devant les caractères bruns, tout en pouvant reparaître dans la descendance, et sans qu'on puisse déduire de l'apparence « brune » quoi que ce soit de décisif sur l'ensemble de la personnalité.

3°) Enfin, s'il n'est pas question de nier un mélange relatif des Celtes avec des peuples non-nordiques (mélange auquel les Germains, sauf peut-être les Scandinaves, ont à peine mieux échappé), encore convient-il d'étudier *avec qui* ce mélange s'est effectué, et si les éléments ainsi intégrés aux Celtes étaient susceptibles de favoriser l'expansion de la « morale du péché ».

Quels sont les éléments « bruns » avec lesquels des Nordiques ont pu être amenés à se croiser ? A l'époque des premières migrations sur le continent européen, il n'est pas question de Sémites. Les trois grandes races brunes que les Nordiques ont rencontrées sont : les Méditerranéens en Europe méridionale, les Alpins en Europe centrale et les Mongoloïdes en Europe orientale.

Le croisement de Nordiques et de Mongoloïdes est un fait presque exclusivement *germanique,* qui est notamment à l'origine de la population russe moderne.
Le croisement avec les Méditerranéens (ou Ibéro-Latins) a pu concerner les Celtes, et par la suite les Germains, dans une certaine mesure, assez faible d'ailleurs, en Espagne, en Italie et dans le midi de la France.

Par contre, le mélange principal des Celtes avec des non-Nordiques a eu lieu avec les Alpins, dont l'un des traits caractéristiques est une très forte proportion de sang A (plus forte encore que chez les Nordiques), et quoique le sang A soit considéré comme le « sang européen » par excellence. Il semble d'ailleurs avéré que les Alpins ont beaucoup d'affinités psychologiques avec les Nordiques. A ce sujet, citons encore Nicolas Lahovary :

« Ce fut d'ailleurs, ainsi que le voulait leur situation géographique, l'interpénétration de ces derniers (les Alpins) avec les Nordiques qui fut la plus intime, au point, comme on l'a vu, qu'une partie de la France, de la Belgique, de la Suisse, de l'Italie, et surtout de l'Allemagne, forme une zone mixte nordico-alpine, où cette dernière race représente souvent un apport très important. Comme la contribution de ces régions à la civilisation européenne a été très considérable... on peut estimer que ce mélange de races a donné dans l'ensemble de très heureux résultats et que les Alpins ont fourni aux Nordiques des qualités de pondération, de mesure, d'application et des aptitudes artistiques, en particulier musicales (?), qui ont beaucoup augmenté leur propre valeur. Si les croisements avec des races inférieures, ou par trop dissemblables, ne sont pas désirables, on pourrait soutenir, au contraire, que les croisements

entre races complémentaires, comme c'est le cas ici, ne peuvent être que favorables au progrès humain. Un coup d'œil sur une carte nous montrerait, en effet, que *cette zone de symbiose nordico-alpine, qui s'étend depuis la Belgique wallonne et la Bretagne jusqu'au delà de Venise et de Vienne,* est aussi, peut-être, la région du continent dont l'apport à la civilisation de l'Europe moderne et du monde a été le plus important ».

Or, cette zone, que Lahovary nous décrit sans lui donner son nom ethnique, recouvre exactement l'ancien domaine celtique continental.

un terrain d'élection

Examinons maintenant la question ethnologique sur le point de la « morale du péché ». On peut parfaitement soutenir que la race méditerranéenne fut en Europe un « bon conducteur » de l'idéologie judéo-chrétienne. Cela peut s'expliquer du reste par une simple question d'affinités. Mais, encore une fois, ce n'est pas l'élément méditerranéen, dont le catholicisme ritualiste et rigide est l'expression religieuse, qui a fusionné principalement avec les Celtes. C'est l'élément alpin. Quelle est l'expression religieuse moderne des Alpins ? Egalement le Christianisme, c'est incontestable. Mais quel Christianisme ? Un Christianisme bon enfant, tolérant et fort peu à cheval sur les principes, c'est-à-dire un Christianisme de prudence, d'opportunisme et de conformité, aussi éloigné du rigorisme superstitieux des Ibères que du puritanisme mystique des Germains. En fait, le Christianisme des Alpins est une pure apparence, une contenance, une « politesse ». *Il n'engage pas leur personnalité,* et sans doute est-il à la base de cette fameuse « hypocrisie bourgeoise », si typique des classes moyennes dans les pays celtiques, et qui n'a de Christianisme que le nom.

Certes, on peut avancer que cette attitude de non-résistance conformiste a créé un climat favorable à l'expansion de la « morale du péché ». Je ne le crois pas. D'abord parce que cette attitude opportuniste n'a pu apparaître *qu'après* le triomphe de cette morale en Europe, et qu'elle avait donc trouvé auparavant d'autres alliés plus convaincus. Ensuite parce qu'elle a peu d'effet sur le fond des âmes, et que, au plan où nous travaillons, c'est là le point. De plus, elle n'a jamais empêché les penseurs alpins de manifester habilement leur véritable psychologie (Balzac, Stendhal, par exemple, sont des Alpins typiques, au moral et au physique). Enfin, en s'alliant parfois à l'audace intellectuelle des Gaulois d'origine nordique ou sud-nordique, elle a produit la véritable « expression religieuse », si l'on peut dire, du monde celtique : le scepticisme métaphysique et la libre pensée, les Encyclopédistes et l'anti-cléricalisme français du XIX° siècle.

C'est alors que nous débouchons sur un paradoxe étonnant aux conséquences historiques significatives : ce n'est pas la ferveur de leur Christianisme qui a conduit les peuples celtiques à rester catholiques, c'est au contraire sa tiédeur. Car, devant le fanatisme évangéliste des luthériens germaniques, les Celtes ont immédiatement reconnu *la véritable invasion de la morale du péché,* un Christianisme beaucoup plus virulent et dangereux, parce que plus sincère et plus mystique, que celui qui leur venait des Latins. Si les Celtes ont alors durci leur Catholicisme, ce fut question de pure tactique. Ils n'ont vu que ce moyen de se préserver du protestantisme qui, lui, *nécessite l'engagement de la personnalité,* et qui se trouvait être aussi le fer de lance idéologique de l'impérialisme germanique.

Mais comment l'Européen a-t-il pu faire sienne une éthique aussi opposée à son tempérament profond ? Existe-t-il donc une *qualité* dans la mentalité occidentale ? Car c'est bien là, en fin de compte, qu'il faut en venir. Il n'est pas possible d'admettre qu'une poignée de théologiens orientaux ait suffi à entraîner tous les peuples européens dans cette gigantesque trahison d'eux-mêmes.

« La ruse associée à la contrainte y parvint », nous dit Gilles Fournier. Je veux bien deviner qui a employé la ruse. Mais je voudrais qu'on me dise *qui* a employé la contrainte. Cela pour le seul plaisir de l'entendre, car bien entendu je le sais. Et ceux qui employèrent la contrainte furent des Occidentaux à part entière. Certes, me di-

ra-t-on, mais c'est qu'ils venaient eux-mêmes d'être victimes de la ruse. Je trouve que la « ruse » a le dos large. Et puis je veux bien que l'on puisse tromper un naïf sur beaucoup de choses. Il me paraît plus difficile de le tromper si complètement sur lui-même qu'il n'entende plus la voix de ses propres instincts. Et bien plus difficile encore de l'amener à contraindre ses semblables s'il n'est pas déjà, de tout son être, *un contraignant né.*

« L'intégration, fort heureusement — poursuit Gilles Fournier — n'en reste pas moins un caractère acquis, transmis par catéchisations successives, et non un caractère héréditaire inéluctablement inscrit dans notre organisme ». J'aimerais partager ce bel optimisme à propos de *tous* les Européens.

Il ne fait pas de doute que beaucoup d'Occidentaux ne sont en effet que des « catéchisés ». Je ne me fais pas trop de soucis pour eux. La morale du péché ne pèse pas bien lourd dans leurs pensées quotidiennes, et il sont si peu convaincus qu'ils sont du même coup tolérants. Mais il ne fait pas de doute non plus que beaucoup d'autres sont ce que j'appelle des « Chrétiens viscéraux ». En eux triomphe visiblement ce « non vouloir-vivre » que dénonçait Nietzsche. Toute leur personnalité trahit l'épuisement du flux vital. Ce qu'ils pratiquent fiévreusement sous le nom d'altruisme, de dévouement, de charité, voire ô sacrilège ! sous le nom d'amour, n'est que la transposition idéalisée du processus d'éclatement et de dispersion d'organismes mortellement délabrés. Ces Occidentaux-là, je l'avoue, m'inquiètent davantage que les Orientaux dont la morale du péché n'entrave pas trop les affaires. Ils m'inquiètent davantage parce que la morale du péché reste pour eux la drogue nécessaire dont les charmes toxiques remplacent les joies de la vraie vie qu'ils ne peuvent plus connaître, la suprême dispensatrice d'illusions qu'il faut défendre envers et contre tout. Si vous faites mine de leur ôter, le désespoir et la colère feront pour quelque temps de ces agneaux des tigres, et vous verrez leur charité se changer en inquisition. Tant il est vrai que l'excessive bonté et la cruauté rageuse ne sont que les deux faces d'une même lâcheté, les deux conséquences à la fois contradictoires et complémentaires de l'anémie spirituelle. Mon idée est qu'il faut distinguer ces Occidentaux des autres — sur le plan individuel, *mais aussi sur le plan ethnique* — afin de nous en protéger et de savoir, une fois pour toutes, où est notre point faible, où est notre « terrain mou ».

« c'est mieux, donc c'est pire ! »

Voici déjà quelques années que je suis parti à la recherche de l'âme occidentale. J'ai suivi quelque temps une route assez encombrée qui débouche invariablement sur les fameuses « vertus nordiques ». Je me suis alors aperçu qu'il y avait, non pas une, mais *deux* âmes occidentales, et que cela expliquait tout (les Anciens le savaient . Oyez la mythologie prophétique : Castor et Pollux, Romulus et Rémus, Héraklès et Iphiklès, Epiméthée et Prométhée, Keu et Arthur... Que celui qui a des oreilles entende !).

Non, la morale du péché n'a pas eu besoin de diviser pour régner ; nous étions déjà divisés, et la moitié de l'Occident était prête à sombrer dans le « non vouloir-vivre ». J'ai vu venir de loin le Crépuscule des Dieux. Alors j'ai quitté la route et pris mon sentier. Qui s'aime se suive !

Il n'est pas contestable que les peuples nordiques sont les fondateurs de ce que l'on est convenu d'appeler « l'Occident ». Il n'est pas contestable non plus que ces Nordiques, malgré les métissages dont on nous rebat les oreilles, forment encore le fonds racial très fortement majoritaire de toutes les nations occidentales, Amérique du Nord et Russie de l'Ouest incluses, à l'exception relative peut-être de la Grèce, de l'Espagne et de l'Italie méridionales, où la race méditerranéenne semble plus fortement concentrée.

A ce propos, on ne manquera pas de remarquer que les nations méditerranéennes pratiquent un Christianisme beaucoup plus formaliste qu'ailleurs. Faut-il en conclure que les Nordiques sont moins chrétiens que les Méditerranéens ? Une réponse affir-

mative soutiendrait la thèse selon laquelle la « morale du péché » ne convient pas à la psychologie nordique. Malheureusement, si le catholicisme rigide (qui tient beaucoup plus de la superstition ritualiste et de l'idôlatrie que de la véritable éthique chrétienne) est effectivement le fait de l'Europe méridionale, le protestantisme, lui, est un fait *rigoureusement nordique,* et qui ne doit pratiquement rien aux « théologiens orientaux » (si ce n'est la Bible, sur laquelle il y aurait beaucoup à dire). Or, du point de vue de l'éthique, *le protestantisme est infiniment plus chrétien que le Catholicisme.* Nietzsche ne s'y est pas trompé. Du reste, par sa simplicité, son honnêteté, sa franchise, le protestantisme est évidemment plus proche de l'âme européenne que le Catholicisme. Mais, comme le disait fort justement une de mes connaissances : « C'est mieux, donc c'est pire ».

Sur ce point, l'ethnologue suisse Nicolas Lahovary écrit dans son excellent ouvrage *Les Peuples Européens* : « Ce n'est évidemment pas une coïncidence, mais un phénomène qui trouve son origine dans les tendances communes d'une même race, si les Nordiques d'Ecosse, d'Angleterre, de Hollande, de Scandinavie, de Finlande et d'une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse ont adopté également le protestantisme, qui a failli aussi conquérir la France, mais n'a jamais pu, par contre, prendre racine dans les régions de l'Europe où les autres races (méditerranéenne, alpine, ou eurasiatique et vistulienne) avaient la prépondérance ».

On doit expliquer de même, à mon sens, le Catholicisme entêté des Celtes d'Irlande ou du Québec, sorte de forteresse intellectuelle (malheureusement illusoire) dressée devant les assauts du monde anglo-saxon, et de même le Catholicisme des Celtes danubiens, renforcé par opposition au communisme slave (qui n'est autre, à bien y regarder, qu'un super-protestantisme et le dernier avatar sociologique de la « morale du péché »).

une psychanalyse des peuples

Non, il apparaît décidément que les Celtes n'ont point tant démérité de la psychè nordique, mais que, par contre, ceux-là même qui ont trop souvent prétendu les condamner et s'ériger en purificateurs et en « sauveurs de la race », ont été depuis deux mille ans les prosélytes les plus enragés du « mensonge oriental ». Sur ce point aussi, Nietzsche a vu clair et les a dénoncés comme il faut, à plusieurs reprises, mais particulièrement dans le texte ci-dessous extrait de son livre *Ecce Homo* (je ferai ici à notre cher prophète deux légers reproches : d'abord de limiter à quatre siècles une action idéologique qui date en réalité du baptême de Clovis-le-Germanique — et nous ne parlons pas de Rome qui mériterait toute une étude — ; ensuite d'employer le mot « Allemand » au lieu du mot « Germain », qui serait plus juste).

«... Les Allemands, n'en doutons pas, les Allemands sont des idéalistes... Mais ici rien ne m'empêchera de devenir brutal et de leur dire quelques dures vérités : qui le ferait que moi ? Je veux parler ici de leur impudeur en matière historique. Non contents d'avoir perdu le sens des grandes vues d'ensemble qui permet de suivre la marche et de distinguer les valeurs d'une civilisation (..), ils vont maintenant jusqu'à proscrire l'amplitude du coup d'œil. Il faut d'abord être « allemand », il faut appartenir à la « race » : alors on peut décider en histoire des valeurs et des non-valeurs: on les détermine (..) « Allemand » ; c'est un argument (..).

« Récemment un jugement d'idiot (..) a fait le tour de la presse allemande comme une « vérité » que tout bon Allemand devrait approuver : « La Renaissance et la Réforme ne sont complètes qu'à elles deux : régénération esthétique et régénération morale ». De telles choses me font perdre patience : l'envie, le devoir, me démange de leur dire tout ce qu'ils se sont déjà mis sur la conscience. Depuis quatre siècles ils sont responsables de tous les grands crimes contre la civilisation ! (..) Et c'est toujours pour la même raison ; à cause de cette lâcheté foncière en face de la réalité, qui est aussi lâcheté devant la vérité... (..) Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson que leur apportait la dernière grande époque, celle de la Renaissance, ils en ont détourné le sens au moment où une hiérarchie supérieure des va-

leurs était en train de prévaloir, au moment où les valeurs nobles, celles qui prennent parti pour la vie et qui assurent l'avenir, étaient victorieusement parvenues sur le trône même des valeurs de décadence et pénétraient jusque dans les instincts de ceux qui y siégeaient. Luther, ce moine fatal, a restauré l'Eglise et, ce qui est mille fois pire, il a rétabli le Christianisme au moment où il succombait (..).

« Par deux fois, au moment où on avait atteint, à force de courage et de maîtrise, à un mode de pensée nettement scientifique, les Allemands ont su trouver des voies détournées pour revenir à l'ancien « idéal », et réconcilier la vérité avec l' « idéal » à l'aide de formules qui n'étaient destinées au fond qu'à donner le droit d'évincer la science et de mentir ; Leibniz et Kant sont ceux qui ont le plus retardé l'avènement de la santé intellectuelle de l'Europe (..).

« Et après tout, pourquoi ne pas exprimer mon soupçon ? Les Allemands mettront encore tout en œuvre dans mon cas pour faire accoucher d'une souris une destinée formidable. Jusqu'à présent ils n'ont cessé de se compromettre à mon propos et je doute qu'ils fassent mieux à l'avenir. Ah ! qu'il me serait doux ici d'avoir été mauvais prophète... »

Quoique Nietzsche n'ait pas eu le loisir d'étudier la philosophie européenne sous l'angle ethnologique, il n'en avait pas moins senti d'instinct que sa pensée n'était pas « germanique ». Sans cesse il revient sur ce thème dans *Ecce Homo,* ouvrage dans lequel, comme le titre l'indique, il livre beaucoup de lui-même. Il était très fier de ses ascendances polonaises, dont il aimait faire état pour se distinguer des « Allemands », et il écrit notamment :

« Ce n'est pas en vain qu'on appelle les Polonais des Slaves français. Une charmante Russe ne se trompera pas un instant sur mes origines. (..) Penser allemand, sentir allemand (..), je suis capable de tout, mais cela dépasse mes forces... » Et il est ailleurs plus catégorique encore.

Il semble donc bien que Nietzsche, sans s'être penché sur le problème, et par sa seule intuition, ait pressenti la dualité psycho-ethnique de la race nordique.

Il faut bien admettre que les psychologues sont fondés à voir dans certains traits spécifiques de la mentalité germanique (et dont l'expression, pour être caricaturale, n'en a pas moins une base réelle), tels que : disciplinarisme excessif, propension au sacrifice, à l'ascétisme, à l'holocauste et au suicide, tragédisme «wagnérien » et, en fin de compte, sado-masochisme latent, de quoi constituer une prédisposition naturelle à accueillir la « morale du péché », avec toutes les techniques de torture mentale et d'auto-destruction qu'elle implique.

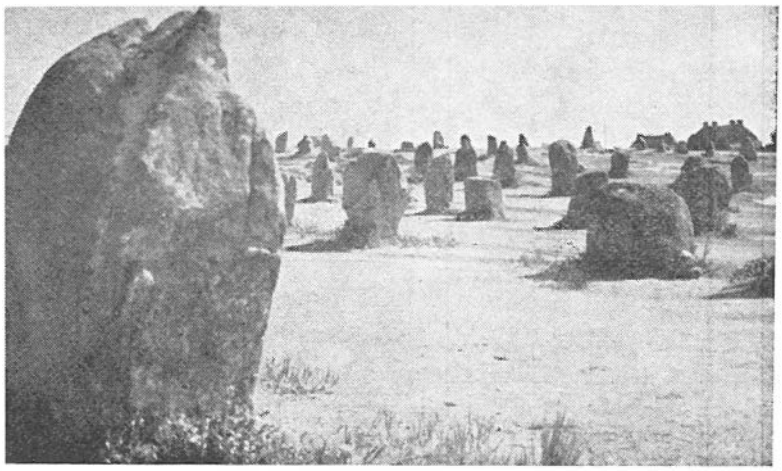
la future Celtie

Quoiqu'il en soit, j'ai résolu pour ma part de limiter très fermement mon occidentalisme à *la renaissance celtique,* parce que j'ai la faiblesse (ou la force) de croire qu'en Europe, les Celtes, s'ils savent se retrouver, ont plus de chances que quiconque de mettre un terme aux effets de la « morale du péché » et de remettre en honneur une éthique mieux accordée à la psychologie de l'homme occidental. Mais ils ne pourront le faire, à mon sens, que s'ils prennent garde de s'affirmer particulièrement *en tant que Celtes,* et non seulement en des termes trop généraux qui ne leur permettraient pas de se dégager des erreurs, des balourdises et des excès du germanisme, lequel tend toujours à occuper vaniteusement le devant de la scène.

Depuis quatre millénaires au moins les Celtes ont leur destinée propre. Il importe qu'ils la prennent en mains résolument et ne se laissent plus entraîner dans des aventures douteuses dont l'Europe a toujours fait les frais.

■

Pierre LANCE



NOUVELLE ÉCOLE RÉPOND A PIERRE LANCE

Que les sociétés modernes soient malades, il en est fort peu pour le nier. Que les causes (à défaut des responsabilités) afférentes à cet état ne tiennent pas seulement à la virulence des agents pathogènes, cela va de soi. On ne saurait, par définition, s'inquiéter de l'état de santé d'un organisme qui serait imperméable aux maladies. Nous ne pouvons donc, et Gilles Fournier le premier, que conclure à la nécessité d'une minutieuse analyse du terrain.

Cela dit, et sans que nos observations retirent quoi que ce soit à la sympathie que nous portons par ailleurs à son auteur, il ne nous est pas possible de suivre cette longue correspondance jusque dans ses conclusions.

M. Pierre Lance croit que ce trait de tempérament qu'il désigne du nom de robotisme fut. en Europe, le principal agent propagateur de la « morale du péché ». Nous pensons, quant à nous, que la prise en considération d'un paramètre isolé n'est probant en aucune analyse. L'Occident a beaucoup pâti de l'énergie farouche avec laquelle certains des siens se sont mis au service d'une idéologie si profondément étrangère à nos conceptions traditionnelles. Mais la force ne fut pas seule en cause. Une propension naturelle à l'abstraction déréalisante (chez les Grecs en particulier), une certaine déviation des sentiments d'altruisme et de pitié, voire une naïveté sans bornes, sont à incriminer tout autant.

Nous serons plus réticents encore pour réduire le paramètre énoncé ci-dessus à une population donnée. Que les Celtes aient, dans l'Histoire, été plus individualistes que les Germains, et ceux-ci plus disciplinés que ceux-là, nul ne l'ignore (chacun sait aussi que les premiers n'ont pas toujours eu à s'en louer). Chaque peuple a son génie propre, et l'on pourrait porter indéfiniment, selon nos habitudes et nos affinités, des jugements de valeur qui n'en seraient pour autant ni plus probables, ni plus probants.

Mais il est extrêmement audacieux, et surtout contradictoire par rapport à ce que nous enseigne le passé, de filtrer la réalité en vue d'attribuer l'exclusivité de l'intolérance à un peuple dont Tacite, dans son *De Germania,* se plaisait à louer le premier le respect qu'il témoignait pour l'individu et la liberté de chacun.

Comme toutes les sociétés européennes, le monde nordique a connu des époques où la tolérance a régné avec plus ou moins de bonheur. Cependant, du temps de *l'Althing,* premier Parlement islandais, jusqu'à celui de la célèbre « liberté scandinave », une certaine tradition ne s'est jamais démentie. C'est dans le périmètre du Nord-européen que la liberté de la femme n'a jamais été un vain mot. C'est là que le pouvoir politique s'est démocratisé le plus tôt, là aussi que l'instauration de structures fédérales largement décentralisées a permis aux communautés populaires de faire le mieux entendre leurs voix. C'est là que la Réforme, en affranchissant la foi du dogmatisme romain, a suscité une éthique économique nouvelle, basée sur la libre concurrence et les biens de ce monde.

Il en est de même partout en Occident. Car les faits, s'ils sont têtus, ne sont pas à sens unique. Il y a l'Inquisition comme il y a la Renaissance, et dans les guerres de religion nul parti n'est humain.

L'étude comparée des Celtes et des Germains ne pose pas de problème plus fondamental que celle des Grecs et des Romains, des Thraces et des Ossètes, des Indo-Aryens et des Indo-Persans. Nous la faisons nôtre dans chaque direction, et sans souci d'appropriation. Pour n'avoir jamais défendu de thèses pan-germaniques (et

Gilles Fournier moins que quiconque), nous n'en sommes que mieux placés pour laisser de côté des thèses pan-celtiques, dont l'exposé ne pourrait, au demeurant qu'assembler un lot d'hypothèses : la philosophie druidique fut peut-être (et même certainement) un évènement culturel, mais la vérité oblige à dire que ce fut un évènement d'une discrétion sans égal, puisque nous en savons fort peu qui soit certain, et qu'il règne à ce sujet autant d'incertitudes qu'en ce qui concerne la religion celte dont on peut s'étonner, d'ailleurs, qu'elle ne traduise que bien imparfaitement le panthéon classique des Indo-Européens.

Le fait brut, le fait significatif, c'est l'existence d'une civilisation occidentale trois fois millénaire que nous assumons toute entière, dans ce qu'elle a de meilleur comme dans ce qu'elle a de pire. Cette civilisation est analysable dans ses différentes composantes, tant historiques qu'ethno-géographiques. Mais elle forme un tout indissociable dès lors que l'on entend la situer dans l'Histoire de l'humanité, parce qu'elle est homogène par l'essentiel, c'est-à-dire par les structures, et que ce sont les structures qui commandent les détails.

Ce qui fait la richesse de cette civilisation, c'est précisément sa diversité. Citons Nietzsche, nous aussi : « L'homme-cocktail qu'est l'Européen a absolument besoin d'un costume, et de l'Histoire qu'il utilise comme garde-robe. Il remarque, bien sûr, qu'aucun costume ne lui va vraiment : il change, il change sans cesse ». Il faut des penseurs et des soldats, des éleveurs et des chirurgiens, des forces de l'ordre et des poètes. Qu'on nous permette de juger, de surcroît, qu'aux époques menaçantes telles qu'il semble bien que nous en vivions aujourd'hui, les mieux armés pour se défendre, les plus disciplinés, les plus efficaces, ne sont pas les moins utiles. Vercingétorix est une noble figure, mais c'est la figure de la défaite. Un autre Gaulois, vainqueur celui-là, est venu jeter après lui : « Malheur aux vaincus ! ». ■

N. E.

message

tous les livres de poches
dans toutes les collections
sont en vente à

LA POCHOTHÈQUE

3, rue des Lois. - 31 Toulouse / Téléphone : (61) 22.01.89

au sous-sol : érotisme / humour / posters / bandes dessinées

signes des temps

sciences humaines

☆ *Union soviétique: les Russes en minorité.* Un recensement général aura lieu en URSS en janvier prochain. Il confirmera ce que les observateurs étrangers savent déjà : les Soviétiques de souche ethnique russe sont désormais minoritaires au sein de l'Union des Républiques socialistes.

Au recensement de janvier 1959, les Russes représentaient 54,65 p. 100 de la population de l'URSS. Ce pourcentage ne dépasse pas 47 p. 100 aujourd'hui. C'est ce qu'a indiqué M. Justas Paleckis, président (d'origine lithuanienne) du Soviet des Nationalités, l'une des deux Chambres du Soviet suprême. Ce renversement de «tendance démographique» place l'URSS dans la situation de l'ancien empire tsariste où, lorsque la Révolution d'octobre se produisit, les Russes étaient également en minorité. Sa cause principale: l'augmentation du taux de natalité des ethnies non-slaves, notamment en Asie centrale et dans le Caucase.

○ *Israël : la «revanche des berceaux».* Les autorités israéliennes s'inquiètent de plus en plus des perspectives démographiques. Depuis la naissance du « grand Israël », en juin 1967, le problème de la population est à nouveau posé. En 1963, le professeur Bachi, de l'Institut de Statistique de Jérusalem, prévoyait qu'à la fin de 1969, l'Etat juif compterait 2 650 000 habitants juifs et 350 000 Arabes. Ce pronostic ne sera pas réalisé.

Il naît en Israël 21 enfants juifs et 45 enfants arabes (ou druzes) pour 1 000 habitants. Entre 1948 et 1967, la population arabe est passée (sans Jérusalem-est) de 140 000 à 290 000 unités, soit un accroissement de 13 000 Arabes (et 1 250 Druzes) par an. Les statistiques expliquent pourquoi. La moitié des familles arabes ont quatre enfants (40 p. 100 en ont cinq ou plus), contre 9 p. 100 chez les Juifs. L'âge moyen s'élève à 29 ans chez les Juifs, à 21 ans chez les Arabes. Enfin, la population juive est concentrée dans les villes à concurrence de 88 p. 100, celle des Arabes (toujours exception faite de Jérusalem-est) dans les campagnes à 70 p. 100. En d'autres termes, les Arabes représenteront dans dix ans 18 p. 100 de la population, contre 12 p. 100 actuellement. Quant aux Juifs, la proportion de ceux qui proviennent d'Europe aura diminué, car «c'est surtout grâce aux Juifs originaires d'Afrique et d'Asie que le taux de natalité s'élève à 21 p. 1000 » (*Tribune juive.* 7 février 1969).

Seul remède: l'immigration juive. Or celle-ci, en dépit d'une augmentation récente due à la conjoncture politique (16 214 personnes pour les six premiers mois de 1969, contre 11 437 pour la période correspondante de 1968), ne progresse plus guère. En outre, plus de 300 000 personnes, dont près de 10 p. 100 nées en Israël, ont quitté le pays depuis sa fondation. Entre 1948 et 1960, rapporte M. André Chouraqui (*L'Etat d'Israël.* PUF. 1962), 122 453 immigrants sur 968 748 sont repartis. En 1967, la balance entre les départs et les arrivées n'a laissé qu'un solde positif de 4 300 habitants. Dans *Le Midi libre* (9 février 1969), l'auteur d'*Israël en danger de paix,* M. Max Hillel, écrit : « Un sixième seulement de la population juive du globe vit entre les frontières d'Israël (...), qui fait aujourd'hui figure de refuge pour Juifs nécessiteux, plutôt que de pays capable d'attirer une élite digne de ce nom. »

☆ *Une nouvelle langue indo-européenne.* Les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ont entendu une communication, prononcée par M. Michel Lejeune, portant sur une nouvelle langue indo-européenne, jadis parlée en Sicile: l'élyme. C'est à la suite de fouilles entreprises à Sagesta en 1942 par une mission italienne, puis en 1953-54, que furent

découverts un certain nombre de poteries et de tessons portant des inscriptions symboliques et des figures remontant aux IV° et V° siècles avant notre ère. Difficiles à reconstituer, étant donné leurs mutilations, ces tessons indiqueraient les traces écrites de l'élyme, jusqu'ici inconnu.

○ *Freiner l'essor démographique.* Lors de la réunion annuelle des gouverneurs de la Banque asiatique de développement, à Melbourne, le trésorier fédéral australien, M. William McMahon, a mis ses collègues en garde contre l'essor démographique incontrôlé qui menace, précise *Les Nouvelles d'Australie* (mai 1969), «de réduire à néant les efforts entrepris pour développer l'économie asiatique».

Peu auparavant, le professeur George M. Carstairs, d'Edimbourg, avait dénoncé le danger que la surpopulation mondiale présente pour l'équilibre mental humain. La science du comportement, avait-il déclaré devant la 8° Conférence de l'International Planned Parenthood Federation (IPPF), à Santiago de Chili, n'est pas assez avancée pour décrire à l'avance les névroses et psychoses qui menacent les fourmilières humaines. Mais l'observation des animaux confinés en grand nombre permet de préjuger raisonnablement des troubles névrotiques à dominante agressive auxquelles les foules sont soumises.

religions

☆ *L'infaillibilité des encycliques.* Les encycliques des Papes sont-elles infaillibles? A un lecteur qui pose la question, *La Vie catholique* répond : oui et non. Le 2° Concile du Vatican a précisé, en effet, que le souverain pontife est infaillible « du fait même de sa charge quand, en tant que pasteur et docteur suprême de tous les fidèles (..), il proclame, par un acte définitif un point de doctrine touchant la foi et les mœurs». Mais, pour que l'infaillibilité soit en jeu, il faut que le Pape manifeste qu'il enseigne à ce titre (*ex cathedra*) -ce qui ne se produit que très rarement.

C'est ainsi, ajoute *La Vie catholique,* qu'une encyclique comme *Humanae Vitae* (sur la régulation des naissances), sans être «un document passager ou négligeable», n'implique pas «que l'on doive l'accepter dans toutes ses parties et tous ses arguments, comme un oracle infaillible, et qu'on n'ait pas le droit de l'étudier, ni de la discuter».

○ *L'Islam et l' « aggiornamento ».* Une importante conférence religieuse s'est déroulée début mai, à Kuala Lumpur (Malaisie). Elle réunissait des autorités islamiques de 23 pays musulmans, et avait pour objet d'étudier la manière de concilier les enseignements du Prophète avec les exigences du monde moderne.

Parmi les points de doctrine où le traditionalisme des *oulémas* a fait l'objet des plus vives critiques figurent notamment certaines lois diététiques (abstinence et jeûne), l'interdiction de « profaner les cadavres » (qui a justifié l'hostilité aux transplantations d'organes), et « les croyances irrationnelles » qui s'opposent au progrès économique et social. Les participants se sont refusés, par contre, à « revoir » leur opposition au contrôle des naissances, et à proclamer la *Djihad* (Guerre sainte) contre Israël.

☆ *Déclin du catholicisme américain.* « L'année 1968, a-t-on pu lire dans *La Croix* (9 mai 1969), a vu une diminution du nombre des prêtres catholiques, des religieuses, des écoles, des professeurs et des lieux de culte aux Etats-Unis, tandis que le nombre des fidèles augmentait peu. » La dernière édition du *Catholic Directory* (1969) précise en effet que l'Eglise catholique américaine, forte de 47 873 238 fidèles, ne s'est accrue que de 404 905 personnes l'année dernière, ce qui représente l'augmentation la plus faible enregistrée depuis 1944.

Le nombre des écoles primaires et secondaires catholiques a diminué : 407 établissements ont fermé leurs portes, essentiellement pour des raisons financières, dont 40 dans le diocèse de Detroit, 11 dans celui de Chicago, 18 dans celui de Milwaukee. De même, 446 écoles supérieures (équivalentes de nos « facultés libres ») ont disparu. En ce qui concerne le personnel religieux, on compte actuellement 29 620 prêtres (183

de moins qu'en 1967), 33 990 séminaristes (5 848 de moins qu'en 1967), 167 167 religieuses (9 174 de moins), et 92 718 sœurs enseignantes (5 887 de moins).

○ *L'internationalisation de la Curie.* La réforme de la Curie romaine, dont la nomination du cardinal Jean Villot à la secrétairerie d'Etat est l'un des points culminants, a fait couler beaucoup d'encre. On a surtout noté le désir évident du souverain pontife d'« internationaliser » le gouvernement de l'Eglise : sur 24 secrétaires actuellement en poste, 14 ne sont pas Italiens — la France étant représentée à l'échelon le plus élevé, non seulement par Mgr Villot, mais aussi par le préfet du Palais, Mgr Martin.

« Cette internationalisation n'est qu'un début, écrit *Entreprise* (17 mai 1969), Il n'y a encore aucun évêque du Tiers-Monde à la Curie, alors que plus de la moitié des catholiques résident dans ces pays. » Mais cela ne tardera sans doute pas, comme en témoignent la création, le 7 juillet, de huit nouveaux diocèses africains et la promotion récente au Cardinalat de l'archevêque de Kinshasa, Mgr Joseph - Albert Malula. Ce nouveau « prince de l'Eglise » a d'ailleurs reçu Paul VI, en compagnie du cardinal Laurian Rugambwa et du cardinal Zoungrana, archevêque de Ouagadougou et membre du Sacré Collège, lorsque le Pape s'est rendu, le 31 juillet, en Ouganda pour inaugurer la nouvelle cathédrale de Nagugongo.

Après Victor I, saint - Miltiade ou Melchiade, et Gélase I, tous trois papes africains, un futur chef de la Chrétienté sera-t-il de même origine? « Rien ne s'y oppose, répond *France-Eurafrique* (mai 1969). On pourrait même dire, sans trop s'avancer, que l'élévation à la pourpre de Mgr Malula rend de plus en plus plausible cette hypothèse. »

raciologie

☆ *Vitamine D et pigmentation de la peau.* Un biochimiste de l'Université Brandeis, aux Etats-Unis, le Dr. W. Farnsworth Loomis, vient d'avancer l'hypothèse selon laquelle la peau particulièrement pigmentée des Noirs leur permettrait notamment de se défendre contre une irradiation excessive, et dangereuse, des rayons U.V.

C'est sous l'influence des rayons U.V. que les téguments synthétisent chez l'homme la vitamine D. Cette vitamine, dont l'organisme a besoin pour utiliser le calcium, est nuisible en dépôt excessif (risques de calculs calciques, calcium dans les artères, etc...). Dans les climats tempérés, les Blancs adultes fabriquent généralement, grâce à l'insolation des mains et de la face, la ration vitaminique dont ils ont besoin. En revanche, sous les tropiques, la peau non pigmentée d'un Blanc exposé au soleil pendant six heures fabriquerait jusqu'à 800 000 unités I., quantité pouvant être mortelle.

○ *Fréquence de la thrombo-angéite oblitérante.* « On sait depuis Léo Buerger, écrit *La Presse médicale,* que la thrombo-angéite oblitérante frappe particulièrement les hommes juifs Ashkénazims, originaires d'Europe orientale. » Divers auteurs américains, dont R.M. Goodman, viennent de vérifier le bien-fondé de cette notion.

La fréquence de la thrombo-angéite, ont-ils pu conclure, est de 1 p. 5 000 chez les Ashkénazims âgés de plus de 25 ans, tandis qu'elle tombe chez les non-Sémites à 7 ou 8 p. 100 000. Les auteurs confirment également les caractéristiques de cette maladie de l'artériosclérose: début vers la trentaine, poussées de trombophlébite s'étendant aux quatre membres, etc... Ils signalent également qu'en dehors du facteur racial, le rôle du tabagisme paraît certain.

☆ *Le cérumen, l'oreille et les Indiens.* Après plusieurs mois de travail, le professeur Petrakis et ses collègues de l'Ecole de Médecine de San Francisco, pensent avoir vérifié, cette fois-ci par des moyens anthropologiques, l'origine asiatique (mongoloïde) des Indiens d'Amérique que l'archéologie préhistorique et la paléontologie avaient déjà fait pressentir.

Le professeur Petrakis s'est appuyé sur une découverte faite, voici quelques années, par le Dr. Matsunaga, de Tokyo. Celui-ci avait pu établir que la qualité du cérumen, cette matière cireuse secrétée par les conduits auditifs dont le rôle est à la fois protecteur et lubri-

fiant, dépend étroitement de l'hérédité, et qu'elle suit les lois classiques de la génétique. Il avait alors classé le cérumen en deux types principaux : un type humide ou visqueux, de couleur jaunâtre, et un type sec ou dur, de couleur brune ou grise.

Ces deux types correspondent à des variations ethniques très précises. Le cérumen « sec » est particulièrement fréquent chez les Chinois, les Japonais, les Mongols et les Coréens; le cérumen «humide» se rencontre surtout chez les Causasoïdes (c'est-à-dire chez les Blancs) et les Noirs. Les habitants de l'Asie du sud-est de la Micronésie présentent indifféremment l'un ou l'autre type. En utilisant ces précisions, les chercheurs américains ont pu mener à bien leur enquête: les Indiens de pure race ont presque tous un cérumen « sec » (les Navajos, par exemple) ; chez les autres, plus métissés (comme les Sioux), cette particularité est plus rare.

notre époque

○ *Contraception à l'italienne.* Le premier centre italien d'information sur le contrôle des naissances s'est ouvert Via Veneto, en plein centre de Rome. Cinq médecins de l' « Association pour l'Education Démographique » se sont cotisés pour en payer le loyer. Des centres analogues existent dans plusieurs autres pays, et notamment en France, mais il n'en est pas de même en Italie. Une loi datant d'il y a trente ans, souvent attaquée au Parlement et dont la légitimité fait actuellement l'objet d'une étude de la Cour Suprême, mais qui reste en vigueur, interdit en théorie toute information publique sur la contraception.

Tout récemment encore, rapporte l'un des cliniciens du centre, le Dr. Ugo Colloca, plusieurs dirigeants de l' « Association pour l'Education Démographique » (3 000 adhérents) ont été traduits en justice, à Viterbo. Cependant, le centre de la Via Veneto n'a fait l'objet d'aucune poursuite, peut-être parce que le député Gianni Usvardi, sous-secrétaire d'Etat à la Santé, en présidait l'inauguration. Et au cours des douze derniers mois (c'est-à-dire depuis la promulgation de l'encyclique *Humanae vitae*), a précisé le Dr. W. Ingiulia, directeur du département de gynécologie à l'Université de Rome, la vente des pilules anti-conceptionnelles doublé.

☆ *Pas de télévision le samedi.* Le gouvernement israélien s'est réuni en séance spéciale, le 19 mai, pour examiner la demande présentée par les trois ministres du Parti National Religieux, tendant à interdire la télévision le jour du sabbat. Les autorités ayant annoncé leur intention de faire fonctionner les services télévisés le samedi, le PNR considère comme étant rompu l'accord de coalition tendant à maintenir le *statu quo* dans le domaine religieux, en particulier en ce qui concerne le respect du sabbat. Le problème reste à l'étude.

○ Comme chaque année, des cérémonies se sont déroulées *au sanctuaire néolithique de Stonehenge* (Grande-Bretagne) le 21 juin, à l'occasion du solstice d'été. Mais, pour la première fois depuis bien longtemps, les druides néopaïens qui procédaient à l'office, n'ont pu trouver le calme auquel ils étaient habitués. Plus de 2 000 « hippies » et beatniks étaient au rendez-vous. En dépit d'une courte intervention de la police locale, un chahut monstre s'en est ensuivi, et la cérémonie a tourné court.

Les druides, en tunique blanche, avaient apporté les objets symboliques, rose rouge, vaisseau d'argent, plats en bois, pour assister au lever du « soleil le plus long » sur l'une des pierres monumentales dressées voici 3 600 ans. Le rite, assurent-ils, était déjà observé dès la proto-Histoire ; il fut ensuite repris par les prêtres celtiques. Mais le Grand druide Thomas L. Maughan, de Glasgow, « élu à vie » en 1964, précise : « Le druidisme n'est pas une religion. C'est une règle morale et un art de vivre ». Le siège des druides britanniques s'intitule Mother Grove ; il se trouve dans la banlieue sud de Londres, à Dulwich.

☆ *Un projet de loi, récemment adopté au Sénat de l'Etat de Californie,* par 26 voix contre cinq, pourrait avoir d'importants retentissements. Elle est, en tout cas, caractéristique des inquiétudes que commencent à faire naître les destructions du cadre naturel de vie. D'après cette proposition, présentée par M. Nicholas C. Petris, aucune voiture

automobile mue par un moteur à combustion, ne pourrait plus circuler en Californie à compter du 1er janvier 1976. « Il faut prendre des mesures radicales contre la pollution atmosphérique, a déclaré le sénateur Petris ; sans cela, c'est elle qui nous tuera ». Le délai accordé aux constructeurs, a-t-il ajouté, doit leur permettre de réaliser une automobile dotée d'un moteur électrique.

Cette décision a évidemment été accueillie avec un certain scepticisme. Mais la situation dans la région de Los Angeles et San Fransisco est effectivement préoccupante. La Californie est à la fois l'Etat le plus peuplé des E.U., celui vers lequel les migrations intérieures sont les plus importantes, et celui où la pollution de l'atmosphère est la plus proche de la cote d'alerte. 12,5 millions de véhicules y ont été recensés ; 3,5 millions de nouvelles voitures y sont mises en circulation chaque année.

○ *Les combattants de Massada ont été inhumés le 7 juillet dernier.* L'armée leur a rendu les honneurs, et les autorités les ont proclamés martyrs au nom de *Kiddusch Hashem,* de la « sainteté du Seigneur ». Cela se passait à Tel-Aviv. Les résistants de Massada sont morts voici 1 896 ans.

NOUVELLE ECOLE (numéros 1 et 2) a déjà raconté ce que fut la chute de la forteresse de Massada, construite par le roi Hérode sur un piton proche de la mer Morte, épisode décisif de la guerre de la Judée contre Rome, en l'an 70 de notre ère. Assiégés par les Romains venus pacifier le pays, les Juifs de Massada, des Zélotes fanatiques réfugiés dans la citadelle avec leurs familles, étaient convaincus d'être les derniers Israélites pieux sur la terre. Sur l'ordre de leur chef, Eléazar Ben Yaia, ils se suicidèrent pour ne pas être mis en captivité ; les soldats de Rome, victorieux, ne trouvèrent que des cadavres dans la place. Selon ce que nous a rapporté l'historien juif Flavius Josèphe, ces suicidés volontaires auraient été au nombre de 960 ; mais lorsque le site fut dégagé, en 1965, par une mission internationale menée par le doyen des archéologues israéliens, le professeur Yigaël Yadin, seuls furent retrouvés les restes de 27 hommes, femmes et enfants.

Ce sont ces restes qui ont été solennellement enterrés le 7 juillet. En prononçant l'oraison funèbre, l'aumônier militaire Schlomo Goren a souligné que cet hommage venait à point : Israël n'oublie rien ; l'exemple de Massada reste vivant.

astrophysique et vie scientifique

☆ Dès 1916, au moment qu'il publiait sa *Théorie de la relativité générale,* Albert Einstein affirmait que le champ de gravité entourant les différents corps célestes produit des « ondes gravitationnelles » lorsque certains de ces corps, de forme asymétrique, se mettent en mouvement. Les ondes de gravité, écrivait-il, représentent une forme d'énergie aussi importante que les ondes électromagnétiques, qui traversent l'espace à la vitesse de la lumière, mais leur force est si petite qu'il y a toutes chances qu'on ne puisse jamais les déceler. Einstein avait raison, plus qu'il ne l'imaginait d'ailleurs, ainsi que vient de le démontrer le professeur Joseph Weber, de l'Université du Maryland, en prouvant expérimentalement l'existence des ondes de gravité.

C'est en 1958 que le professeur Weber a entamé les travaux dont il a rendu compte, à New-York, au cours d'une conférence de presse. Les ondes gravitationnelles existent, déclare-t-il ; leur rôle peut être effectivement comparé à celui des ondes électromagnétiques (ondes courtes, ondes radio, rayons X, etc...), dont dérivent toutes nos connaissances actuelles en matière d'astrophysique ; elles atteignent la terre, et la traversent sans doute.

Le système de détection qui a été utilisé repose sur une technologie entièrement nouvelle. Il se compose de deux ensembles de cylindres d'aluminium suspendus dans des enceintes où l'on a fait le vide, conçus et fabriqués à l'Université du Maryland. L'un est installé sur le campus où travaille le professeur Weber, à College Park (Md.), l'autre

à plus de 1 000 kms de là, au Laboratoire national Argonne, près de Chicago. Les oscillations enregistrées par ces deux ensembles ont déjà coïncidé plus de 40 fois sur une période de 81 jours, ce qui, écrit Weber dans les *Physical Review Letters* (22, 24, 1320), compte tenu du calcul des probabilités et de la distance de détection, exclut l'intervention d'ondes éectromagnétiques ou de secousses sismiques, et par conséquent toute coïncidence accidentelle. « Il ne reste donc que l'hypothèse d'ondes gravitationnelles, produites par des étoiles en expansion ou en contraction» (*Sciences.* mai 1969).

Les détecteurs doivent encore être perfectionnés pour que l'on puisse localiser avec précision l'origine des ondes de gravité reçues par la terre. Le professeur Weber estime, pour l'instant, qu'elles pourraient provenir d'un corps massif situé dans la Voie Lactée. Dès à présent, sa découverte est considérée comme l'une des plus importantes de ces dernières années. L'observation, jusqu'ici fondée presque uniquement sur l'étude des rayonnements électromagnétiques, pourrait s'engager sur une voie nouvelle. « Un nouveau chapitre de la connaissance de l'univers est ouvert » (*Washington Post.* 16 juin 1969).

La mise en évidence des ondes de gravité pourrait aider à préciser la nature des corps célestes les plus récemment découverts, pulsars et quasars ; elle devrait permettre de voir laquelle des deux théories de la gravité avancées communément (dont celle d'Einstein, dérivée des mathématiques) est la plus appropriée ; surtout, elle devrait contribuer à résoudre le problème des origines : l'univers est-il infini, n'a-t-il ni début ni fin, oscillant entre des périodes d'expansion et de contraction ? Ou bien, au contraire, est-il en expansion continue, à partir d'une explosion d'origine (le « big bang » des Américains), d'ordre purement physico - chimique, dont les radio-astronomes capteraient encore l'écho aujourd'hui ?

○ *Ce problème des origines de l'univers* (auquel sera consacré le thème d'un prochain numéro de NOUVELLE ECOLE) fait régulièrement l'objet de discussions passionnées. Dernière pièce au dossier : une série de communications de l'Institut Carnegie, traitant des observations réalisées grâce au télescope géant (506 cms) du Mont Palomar, en Californie.

D'après ces observations, le mouvement expansionniste de l'univers se ralentirait progressivement, à un rythme pouvant être calculé, puis, comme une pierre jetée en l'air que l'atmosphère a freinée, il « retomberait » peu à peu. Toutefois, cette fin n'en serait pas une, et c'est là que les deux théories se rejoignent : l'historique de l'univers serait, en quelque sorte, beaucoup plus ancien que l'univers lui-même. Le monde se dilaterait régulièrement, par cycles périodiques de 80 milliards d'années, sous l'effet de formidables explosions cosmogoniques, puis se contracterait sous l'empire des lois de la pesanteur, et ainsi de suite à l'infini. Dans cette perspective, estiment les experts de l'Institut, notre univers serait âgé d'environ 11 à 13 milliards d'années.

Ainsi se trouverait confirmé le pressentiment d'Héraclite, qui soutenait cinq siècles avant notre ère que rien n'est et que tout devient, et disait de l'univers : « C'est un feu éternel qui, de lui-même, se ravive selon certaines lois régulières. Il se répand puis, de nouveau, se replie. Il avance puis, de nouveau, il recule ».

☆ Le gouvernement belge a pris connaissance d'un rapport, rédigé à la demande du ministre Théo Lefèvre, sur l'équilibre linguistique dans le domaine de la recherche scientifique. L'attention du cabinet avait en effet été attirée par la faible participation des néerlandophones à ce secteur, indifférence apparente d'autant plus étonnante que la communauté flamande est démographiquement plus importante que celle de Wallonie. Le rapport ministériel a été fait par quatre chercheurs flamands, MM. Amelinckx, De Somer, Devreker et Fierens. Il met l'accent sur les véritables motifs de la situation : sous-équipement économique, revenus généralement plus faibles, absence relative d'un milieu scientifique et industriel, francophonie abusive de certains milieux dirigeants.

Avant 1967, on comptait 30 scientifiques flamands pour 70 francophones. Aujourd'hui, le rapport est passé à 34 contre 66. Il y a donc encore un retard à combler, qui ne touche pas seulement l'une ou l'autre région, mais la communauté flamande toute entière. Il faut développer l'appareil universitaire supérieur, revoir le mode de financement des quatre fonds de recherche fondamentale (le rapport propose que le financement soit dévolu à l'Etat en même temps qu'aux crédits publics), réaliser la parité linguistique dans les principaux organisme de recherche. Le problème posé déborde largement ses aspects matériels. « Il s'agit, a déclaré M. Lefèvre, de subordonner les créations aux lois de l'économie et de la raison ».

histoire et archeologie

○ *Le maire de Mayence* (*Allemagne fédérale*), *le Dr. Hand Jacobi,* a entrepris la réalisation d'un projet peu commun: retrouver le trésor légendaire que les Niebelungen burgondes auraient déposé dans le Rhin. L'idée lui en est venue en lisant un ouvrage récent, *La 40° aventure : sur les traces des Niebelungen,* dont l'auteur, le Dr. Helmut Berndt, journaliste à Bonn, et passionné de recherches archéologiques, analyse les légendes dont Wagner tira le thème de son opéra, et passe en revue les textes scientifiques traitant du passage des Burgondes établis sur le Rhin, vers Etzelsburg, dans le pays des Huns.

Voici tout juste un siècle, Schliemann retrouvait la ville de Troie en suivant les indications de l'Illiade : le Dr. Jacobi compte étudier de même la chanson qui raconte comment Hagen jeta dans le fleuve le funeste trésor des Niebelungen. Les services de la navigation fluviale de Mayence auront d'abord à déterminer où passait le Rhin au V° siècle car, ainsi que le rappelle la *Hannoversche Presse,* « le cours du Rhin entre Mayence et Worms s'est sensiblement modifié à la suite des travaux de détournement effectués depuis ». Puis des appareils modernes, pouvant repérer les métaux enfouis sous le sol, seront utilisés pour retrouver le trésor qui repose peut-être sous l'eau depuis 1 500 ans.

Douze chariots auraient été nécessaires à Hagen, dit le *Niebelungen lied.* Pourtant, la découverte de l'or du Rhin ne fera pas du maire de Mayence un homme riche : le droit en vigueur en Rhénanie-Palatinat prévoit que la moitié des trouvailles doit revenir au Land, et l'autre moitié seulement à leur découvreur, qui aura du reste investi des sommes considérables pour arriver à son but.

☆ *D'importantes traces attestant la présence des Vikings* dans les îles Orkney, au large de la pointe nord de l'Ecosse, ont été récemment mises au jour. La découverte d'origine a été tout-à-fait fortuite : c'est en enterrant l'une de ses vaches qu'un fermier des Orkney a trouvé dans un champ lui appartenant une tombe très ancienne, celle d'un chef viking ayant vécu au IX° siècle dans la région.

Depuis, deux autres tombes ont été retrouvées : l'une d'entre elles, où se trouvaient les restes d'une jeune femme, contenait également des broches, des boucles d'oreilles et des ciseaux. De plus, les fondations d'une très belle ferme nordique, la première jamais découverte aux îles Orkney, ont pu être dégagées au cours de l'été, par un groupe de Scandinaves travaillant sous la direction de Mme Sigrid Kaland. Le bâtiment principal se prolonge par un hall (*langskaill*) de 40 pieds, de type très caractéristique. La colonisation viking dut être, par conséquent, assez durable à cet endroit, et non pas éphémère comme on le croyait jusqu'à présent.

○ *Thor Heyerdhal,* 54 *ans, ethnologue et navigateur norvégien,* a échoué dans sa dernière entreprise. L'équipée du *Râ* fera l'objet d'un livre et d'un film, mais ses auteurs n'ont pas atteint leur but : traverser l'Atlantique, de Gibraltar jusqu'à la péninsule de Yucatan, au Mexique, à bord d'un radeau en fibre de papyrus, fidèle réplique des embarcations de l'ancienne Egypte.

Mesurant 15 m. de long, portant mât et voilure, le *Râ,* construit sur les bords du

lac Tchad, avait pris la mer le 25 mai, dans le port de Safi (Maroc). Dès le deuxième jour, et malgré d'excellentes conditions atmosphériques, les deux rames servant de gouvernail étaient brisées. Le 16 juillet, après 54 jours de mer, l'équipage évacuait le radeau, qui se trouvait alors, fortement endommagé et gorgé de plusieurs dizaines de tonnes d'eau, à 1 200 kms de La Barbade. Thor Heyerdhal devait par la suite être ramené à New-York, pour y être accueilli par M. U Thant, secrétaire général des Nations Unies.

Cet échec contraste avec le succès de l'expédition du *Kon-Tiki* : en 1947, Thor Heyerdhal, avec un équipage scandinave, partant de Callao (Pérou) sur un radeau de balsa, le *Kon-Tiki,* pour arriver jusqu'aux récifs de Raroïa, en pleine Polynésie, avait fortement conforté l'hypothèse d'une influence de la civilisation de Tiahuanaco (vers 350 de notre ère) aux confins de l'île de Pâques. Vingt-deux ans plus tard, avec un équipage international (un Américain, un Italien, un Egyptien, un Tchadien, un Mexicain, et le Dr. Youri Senkevitch, correspondant de la *Komsomolskaïa Pravda*), sur un radeau battant pavillon de l'ONU, il n'a pu rendre seulement plausibles les voyages « transatlantiques » auxquels se seraient livrés, selon lui, les Egyptiens ou les Phéniciens d'il y a 4 000 ans.

Tel était bien le but de l'opération. « Si le voyage du *Râ* démontre qu'un vaisseau semblable à ceux qu'utilisaient les anciens Egyptiens peut traverser l'océan, avait déclaré Heyerdhal à la *Pravda* le 12 mai, les savants pourraient avoir une nouvelle opinion sur les origines des civilisations précolombiennes d'Amérique ».

En fait, l'exploit humain mis à part, ces ambitions prêtaient à sourire. Les « similitudes » de civilisation entre l'Egypte et les Aztèques ne sont qu'apparentes ; elles reposent sur l'assimilation sommaire des immenses escaliers quadrangulaires sur lesquels étaient construits les temples de l'ancienne Amérique, aux célèbres pyramides funéraires des Pharaons. « Si les Egyptiens avaient débarqué au Mexique, a d'ailleurs déclaré l'égyptologue Alphonse Bandaly, de Casablanca, la première chose qu'ils auraient apportée n'aurait pas été la construction de tombeaux, mais, par exemple, le fer ou la roue. En outre, il existe un écart de plus de 25 siècles entre les plus récentes pyramides égyptiennes et les plus anciens monuments aztèques ».

« Quand le navigateur dit qu'il va refaire le chemin parcouru par les Egyptiens de l'Antiquité, dit encore le Dr. Bandaly, on ne saurait le prendre au sérieux. Le bateau en papyrus a été utilisé seulement pour la navigation fluviale. L'Egypte de la haute époque ne connaissait pas la géographie, et se désintéressait complètement de la mer ».

génétique

☆ *L'agressivité est-elle héréditaire ?* Le bon sens incitait à le croire ; des études scientifiques en administrent maintenant la preuve. Effectuée par un chercheur de l'Université du Colorado, le professeur Steven G. Vandenberg, une série d'expériences sur des jumeaux de la région de Louisville, au Kentucky, a permis de montrer que les tendances agressives sont innées plutôt qu'acquises, et que l'hérédité intervient de façon décisive dans leur manifestation.

Les observations concernent 196 couples jumeaux de 13 à 20 ans, dont la moitié environ étaient homozygotes. Les résultats que ces derniers ont obtenus aux tests sont pratiquement identiques, alors qu'ils diffèrent plus sensiblement dans le cas des jumeaux fraternels. Pour des motifs encore mal déterminés, d'ordre culturel selon le Dr. Vandenberg, ces conclusions se dégagent plus nettement en ce qui concerne les garçons que les filles. ■

NOUVELLE ECOLE

la vie de la revue

★ Au moment où s'achève la fabrication de ce numéro, les premières réactions nous parviennent, qui commentent l'impression de la revue. Elles sont bonnes -mieux que bonnes, excellentes. Nos lecteurs apprécient la «personnalité» de NOUVELLE ECOLE, la clarté de la mise en pages, la qualité du contenu. Certains font des suggestions qui rencontrent nos propres projets. Il faut donc que l'effort entrepris s'accomplisse : pour que les numéros soient plus fréquents, qu'ils aient plus de pages, qu'ils soient plus illustrés. Chacun de nos abonnés peut participer à la tâche, et de trois façons :

1. En nous envoyant des adresses de personnes susceptibles de s'abonner. Autour de vous, des amis, des universitaires, des techniciens accepteraient certainement d'envoyer leur souscription ; mais ils veulent juger sur pièces. Une importante campagne de prospection est en cours. Elle est faite à leur intention. Donnez-nous des adresses : nous les contacterons.

2. En commandant plusieurs exemplaires à chaque parution. De cette façon, la prospection est « personnalisée » ; elle se fait directement, elle est plus efficace. Les numéros (5 F chacun) sont à payer à la commande. Ils sont ensuite « placés » auprès des amis et des relations.

3. En proposant aux libraires de prendre la revue en dépôt. Nous laissons aux dépositaires, dont l'adresse est publiée ci-dessous, 1,50 F pour chaque numéro vendu 5 F, et 5 F pour chaque abonnement recueilli de 25 F. Ces dépôts sont indispensables à la vente ; ils contribuent aussi à la « présence » de la publication.

NOUVELLE ECOLE n° 11

★ Le numéro onze de NOUVELLE ECOLE (novembre-décembre) paraîtra dans le courant du mois de décembre. Il aura pour thème central : « La famille », et comprendra notamment une étude sur « la condition féminine au Moyen-Age et dans l'Antiquité » (Jean-Claude Bardet) ; une analyse du livre du professeur Louis Rougier, *Le Génie de l'Occident* (Alain de Benoist) ; un entretien avec le professeur Marois, directeur de l'Institut de la Vie ; les rubriques habituelles : « bibliographie », « références et documents », « signes des temps », « faits et gestes », « courrier », itinéraire », « GRECE », etc...

★ NOUVELLE ECOLE est en dépôt aux librairies suivantes :

— *Librairie de l'Amitié.* 68, rue de Vaugirard, Paris 6°
— *Librairie André Grégori.* 26, rue du Bac, Paris 7°
— *Le Courrier du Livre.* 21, rue de Seine, Paris 6°
— *La Boutique des Cahiers.* 8, rue de la Sorbonne, Paris 5°
— *La Pochothèque.* 3, rue des Lois, 31 - Toulouse
— *Librairie Coiffard.* 7, rue de la Fosse, 44 - Nantes
— *Librairie de l'ENP.* 28, avenue Henri-Brisson, 18 - Vierzon
— *Librairie Thévenin.* Rue de Valmy, 59 - Lille
— *Librairie Dubois-Deshayes.* 21, rue de Grenoble, 27 - Evreux
— *Librairie bretonne.* 1, rue des Fossés, 35 - Rennes
— *Librairie de Bretagne.* 17, quai Chateaubriand, 35 - Rennes

grece

4e séminaire : 13 - 14 décembre 1969

★ Le 4° séminaire central des Groupes de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE) aura lieu, à Grenoble, les 13 et 14 décembre prochains. Le thème général sera «L'homme», les sujets abordés en commissions étant: «l'homme et son devenir» (la cité en prospective), «l'homme et son psychisme » (philosophie), « l'homme et la politique » (aspects juridiques et sociologiques), « l'homme et son milieu ». Ce séminaire est ouvert à tous les lecteurs de NOUVELLE ECOLE qui souhaiteraient y participer, soit au sein d'une commission, soit à titre d'observateurs. Les invitations sont fournies sur demande par la Centrale GRECE : 7, rue saint-Philippe, 06 - Nice.

Le programme des journées est le suivant : *Samedi* 8 *novembre.* 14 h. 15 : ouverture / 14 h. 30 : rapports préparatoires / 16 h. 30 : fixation des commissions / 17 h. : travail en commissions / 19 h. 45 : repas en commun / 21 h. : travail en commissions (fin des travaux vers 22 h. 30). *Dimanche* 9 *novembre.* 8 h. 45 : travaux de synthèses / 11 h. : rapports de synthèse et débat / 12 h. 45 lunch / 14 h. : débat (fin des travaux vers 17 h. 30).

travaux en cours

★ « L'emploi féminin en Basse-Normandie : une situation de type colonial ? » Sous ce titre, *Le Monde* (14 août 1969) analyse longuement une étude de *Jack Breton* (GRECE-Caen), assistant à la Faculté des Sciences économiques de Caen, concernant *L'emploi féminin en Basse-Normandie* et récemment publiée par le Comité régional d'expansion économique de Basse-Normandie (Maison de la Région. 71, rue de Bras, 14 - Caen). Ce texte fait le point sur la politique d'implantation industrielle pratiquée depuis 1954, et conclut : « Les emplois offerts sont, dans une proportion(écrasante -trois sur quatre- des emplois sans qualification, sans avenir et sous-payés ».

★ La quatrième « feuille de contact » sur « Les témoignages et survivances païennes en Alsace », publiée par *Jean-Jacques Mourreau* (GRECE-Strasbourg), membre du comité de rédaction de NOUVELLE ECOLE, contient une intéressante bibliographie introductive à l'étude des religions européennes et plusieurs communications sur les coutumes alsaciennes de la Pentecôte : collecte des « œufs de la Pentecôte », « soliveau de la Pentecôte », (*Pfingstklotz*), « valets de la Pentecôte » d'Alteckendorf, etc...

★ *François Ruph* (GRECE-Lyon) vient d'être nommé professeur à l'Université de Montréal ; *Jean-Marcel Zagamé,* du comité de rédaction de NOUVELLE ECOLE, commence une thèse de doctorat en médecine sur « les incidences des structures familiales méditerranéennes sur la psychopathologie des migrants ».

carnet

★ Naissance : *Christine,* au foyer d'*Yves Esquieu* (GRECE-Lyon), le 5 juillet 1969, à Lyon.

★ Mariage : *Alain Gary* (GRECE-Marseille), avec Mlle Mireille Vidailhet, le 19 juillet 1969, à Marseille.

★ Mariage : *Christian Nicolas* (GRECE-Tours), avec Mlle Martine Guerry, le 8 septembre, à Tours.

★ Pour constituer ou entrer en contact avec un Groupe de recherche, écrire à la Centrale GRECE : 7, rue saint-Philippe, 06 - Nice (secrétaire : Jean-Pierre Toni). Les cotisations mensuelles sont à verser au compte de M. Jean-Claude Carasco, à la banque de Neuflize, Schlumberger et Mallet (compte n° Y 43 138 00) : 31, rue Puits-Gaillot, 69 - Lyon 1.

pour s'abonner

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....

Profession .....Age .....

souscrit un abonnement d'un an (six numéros) à NOUVELLE ECOLE,

à partir du numéro .....

et verse ce jour la somme de ..... (1)

par ..... (2)

A .....Le .....

Signature .....

(1) Abonnement simple : 25 F ; abonnement de soutien à partir de 40 F.

(2) Chèque bancaire à l'ordre de NOUVELLE ECOLE ; chèque CCP, mandat ou virement postal à l'ordre de NOUVELLE ECOLE CCP, Paris n° 17 116 42. Les abonnés belges peuvent verser le montant de leur souscription au compte n° 1034/13/02034 de la Kredietbank de Wiljrik, au nom de Mlle Magda Houtman (spécifier : pour NOUVELLE ECOLE).

* * *

pour vos amis

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par NOUVELLE ECOLE. Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....Profession .....

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....Profession .....

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....Profession .....

Nom .....Prénom .....

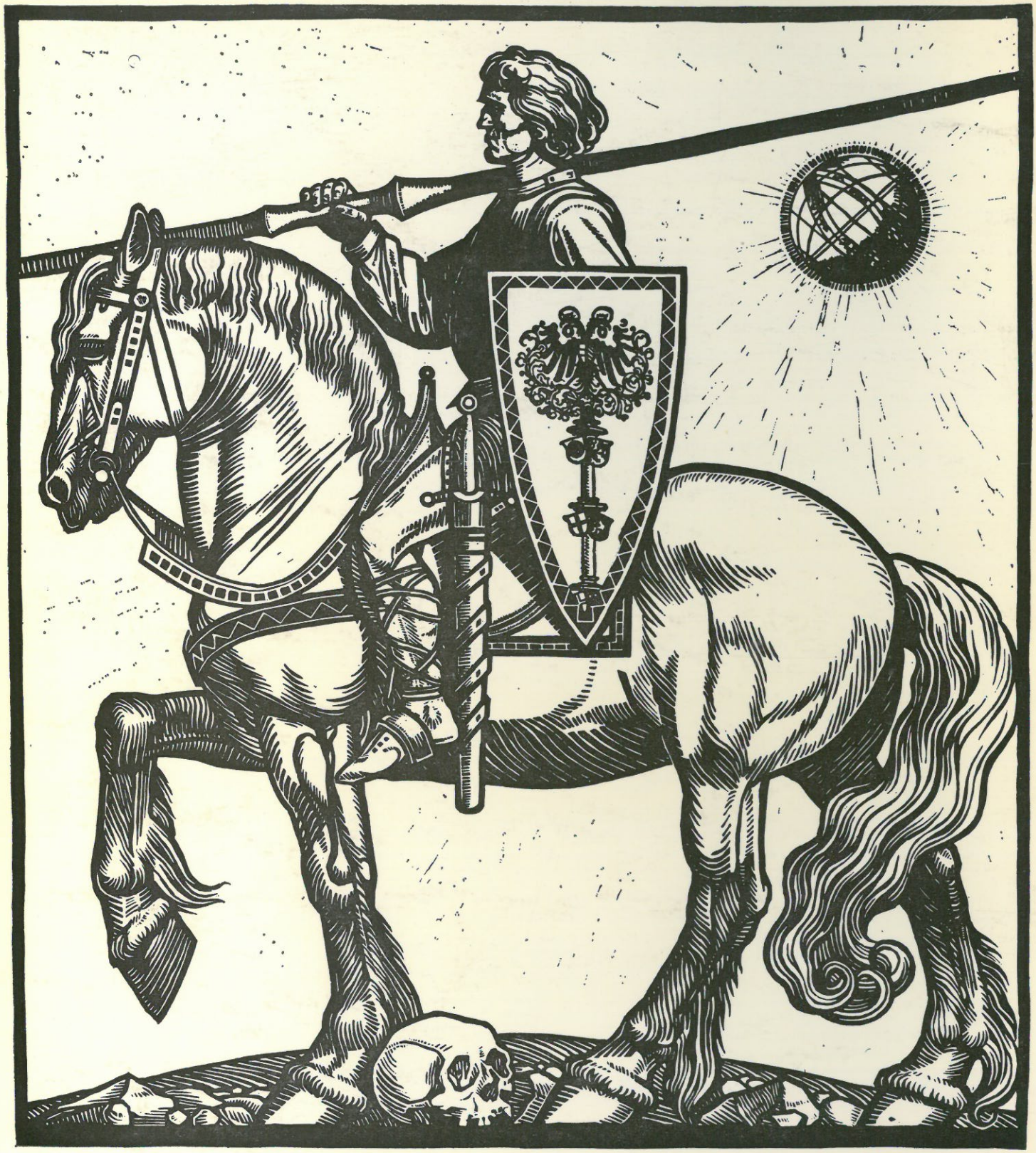
Adresse .....

.....Profession .....

A renvoyer à NOUVELLE ECOLE. Boîte postale n° 129-07, PARIS 7°

à
votre
service
dans le
monde entier

AIR FRANCE



HISTOIRE ● PHILOSOPHIE ● SCIENCES ● ECONOMIE ● DROIT